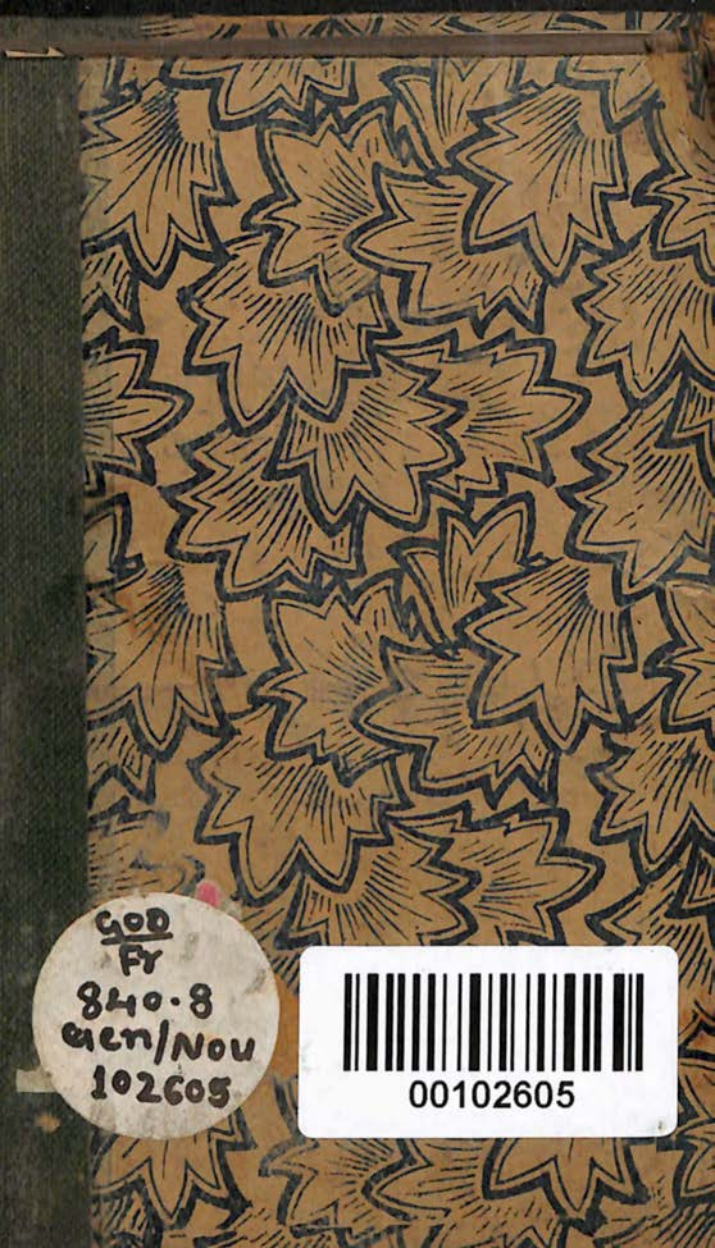

GOD
Fr
840.8
Gen/Nou
102605

00102605

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

NOUVEAUX

CONTES MORAUX,

ET

NOUVELLES HISTORIQUES.

865

NOUVEAUX

CONTES MORAUX,

ET 102605

NOUVELLES HISTORIQUES;

PAR MADAME DE GENLIS.

Vol-I

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

PPP 1

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES MARAIS, F. S. G., N° 16.

1819.

God
Fo 840.8
Gen
102605
00102605

AVIS DE L'ÉDITEUR.

MALGRÉ l'accueil si favorable que le public a fait à ces Contes, qui ont paru successivement, depuis vingt mois, dans la Bibliothèque des Romans, on ne comptoit les réunir aux Œuvres de madame de Genlis que dans deux ans, lorsqu'on pourroit en former trois volumes. Mais ce Recueil vient d'être réimprimé séparément, et a paru en Angleterre. Cette édition clandestine, faite sans la participation de l'auteur, est, comme toutes les contrefaçons, remplie de fautes; et pour éviter sa multiplication frauduleuse en France, on a pris le parti de faire celle-ci.

Un seul volume du caractère et du format qu'on a choisis, ne pouvoit con-

tenir tous les Contes du même auteur, qui sont dans la Bibliothèque des Romans, et il n'y avoit pas assez de Contes pour former deux volumes égaux : on a placé dans celui-ci les plus anciens.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Ce Conte, lorsqu'il parut pour la première fois il y a seize ou dix-sept ans, fut extrêmement accueilli par le public et par les gens du monde; mais il acheva d'irriter contre moi les philosophes, les encyclopédistes et les *adorateurs* de M. de Voltaire. Ces derniers écrivirent et répétèrent que mes *jugemens littéraires* étoient *bizarres*, *extravagans* et *scandaleux*. J'avoue qu'après dix-sept ans de réflexions, ils me paroissent aujourd'hui de fort bon sens et très-équitables.

Au reste, ma critique des Contes de M. Marmontel excita beaucoup de haine, mais elle ne produisit point de réclamations; et M. Marmontel lui-même en reconnut en quelque sorte la justesse. Quelque temps après, il fit réimprimer ses Contes, et il retrancha de la préface cette phrase qui se trouve dans la première édition : *Si ces Contes n'ont pas le mérite de peindre avec vérité*

les gens du monde, ils n'en ont aucun. Il sentit la fâcheuse conséquence de cet arrêt qu'il avoit prononcé lui-même, et il le supprima.

M. de La Harpe, dans sa *correspondance avec le Grand-Duc*, se déchaîna beaucoup contre le conte des *Deux Réputations*. Il étoit alors brouillé avec moi, et l'on sait d'ailleurs que plusieurs traits de ce Conte n'étoient pas faits pour lui plaire. Mais il est bien faux que j'aie jamais eu l'extravagante idée de le peindre sous le nom de *Damoville;* ses ennemis l'ont dit, tout le monde l'a répété; je m'en suis affligée comme de beaucoup d'autres imputations de ce genre qui sont toutes également fausses. Je n'ai rien changé à ce Conte; on pourra juger si ce fut avec justice qu'il excita jadis tant d'aigreur, de ressentiment et d'inimitié.

CONTES MORAUX.

LES DEUX RÉPUTATIONS.

Luzincour, satisfait d'une modique fortune et d'une existence obscure, mais heureuse et paisible, vivoit en sage au fond de la Champagne, dans une petite maison à deux lieues de Reims; il étoit veuf depuis plusieurs années, et il trouvoit dans l'étude des sciences et dans sa tendresse pour un fils unique, des amusemens et un bonheur qui suffisoient à ses désirs. Quand le jeune Luzincour eut atteint sa dix-neuvième année, son père lui déclara le dessein qu'il avoit de l'envoyer à Strasbourg. Mon fils, lui dit-il, vous n'êtes point gentilhomme, et vous n'avez point de fortune; je vous ai donné une éducation qui vous procurera le moyen de vous distinguer, si vous avez de l'activité et une noble ambition. Quoique vous annonciez de la raison et de l'esprit, je ne vous demanderai point encore quel est l'état que vous voulez choisir, et je ne ferai pas ce choix pour vous. Mes

parens, sans consulter mon goût, me firent entrer dans la robe. La probité m'a préservé du malheur affreux d'avoir été un mauvais magistrat; mais je n'aimois point mon état, et mon inclination pour les sciences me l'a fait quitter à quarante ans. J'ai rempli pendant vingt années des devoirs qui me paroissoient pénibles; et quand je me suis livré au genre d'étude qui me convenoit, je n'étois plus assez jeune pour pouvoir me distinguer dans une nouvelle carrière. D'après cette expérience et mes réflexions, je me garderai bien de vous presser de choisir une profession, tant que vous serez dans l'âge où les talens et les goûts ne peuvent être développés: mais je veux vous envoyer à Strasbourg; je désire que vous y passiez deux ans, et que, durant ce temps, vous suiviez avec exactitude les écoles où l'on enseigne le droit, parce qu'il n'est point d'état dans lequel la connoissance des lois ne soit utile et même nécessaire à un bon citoyen.

Le jeune Luzincour assura son père de son obéissance, et trois jours après cet entretien, il partit pour Strasbourg. Arrivé en Alsace, il se livra à l'étude avec ardeur; il écrivoit régulièrement à son père; et dans le compte

qu'il lui rendoit de ses occupations et de ses amusemens, il lui parloit sans cesse du charme inexprimable qu'il trouvoit dans la lecture des auteurs dramatiques et des ouvrages de morale.

Luzincour entretenoit encore une autre correspondance; il avoit un ami de son âge qui demeuroit à Reims : ce jeune homme, nommé Damoville, étoit fils de l'ami intime du père de Luzincour, et ce dernier élevé avec Damoville, avoit pris pour lui la plus tendre amitié. Cependant, jamais la convenance et l'habitude ne formèrent une liaison moins faite pour être durable. Luzincour, naturellement timide et réfléchi, parloit peu, il se défioit de lui-même; et joignant à beaucoup de modestie un extrême désir de s'instruire, il se taisoit sans peine et il écoutoit avec avidité; il devoit à cette réserve et à l'attention qu'il donnoit aux discours des autres, une pénétration au-dessus de son âge; il possédoit déjà l'art utile de lire sur les visages, et d'y reconnoître aisément l'expression la plus légère du dépit, du dédain et de l'humeur : il avoit reçu de la nature un esprit juste, un goût délicat, une imagination vive,

et l'âme la plus noble et la plus sensible. Damoville, au contraire, rempli de confiance et d'orgueil, parloit avec assurance, écoutoit avec distraction ; il avoit la tête vive et le cœur froid. Ses idées, souvent brillantes, manquoient presque toujours de justesse et de solidité ; n'ayant nulle sensibilité, aucune élévation dans l'âme, également incapable de réfléchir et de méditer, il ne regardoit l'héroïsme en tout genre, que comme l'effet d'un calcul intéressé, ou comme le fruit d'une folie plus faite pour exciter la pitié d'un *philosophe*, que pour mériter son admiration. Quoiqu'il eût un amour-propre excessif, sa société n'étoit pas dépourvue d'agrémens ; il avoit une souplesse extrême, et savoit prendre sans peine mille formes différentes. Sans principes et sans caractère, il changeoit facilement d'opinion ; son excessive légèreté le préservoit de l'entêtement qu'inspire ordinairement l'orgueil. Inconséquent autant qu'indiscret, ses défauts donnoient souvent à ses discours et à sa conduite une apparence piquante de franchise et d'originalité. Enfin, on pouvoit prendre en lui pour de la gaieté, une cer-

une malignité naturelle qui ne se manifestoit jamais que sous les traits de la plaisanterie.

Luzincour, malgré sa pénétration, ne connoissoit point encore Damoville: accoutumé dès sa plus tendre enfance à le regarder comme un frère, il n'avoit pu le juger sans prévention, et il s'aveugloit également sur son caractère et sur les sentimens qu'il lui supposoit. Il lui écrivoit avec autant de plaisir que d'exactitude; il lui faisoit le détail de ses occupations; et Damoville, de son côté, lui mandoit qu'il avoit aussi un *goût passionné* pour la lecture, et de plus il lui confioit qu'il s'exerçoit déjà à composer. Luzincour, dans ses réponses, l'exhortoit à ne pas se presser; mais, malgré ces sages conseils, Damoville, entraîné, disoit-il, par le feu bouillant de son imagination, écrivoit, composoit toujours, et chaque mois enrichissoit le *Mercure* de quelque production nouvelle.

Enfin, au bout du temps prescrit par son père, Luzincour, âgé de vingt ans, quitte l'Alsace et retourne en Champagne. Sa joie fut extrême en se retrouvant dans les bras de son père, et en revoyant Damoville. Mon-

ami, lui dit ce dernier, mon sort est décidé; je consacre ma vie entière aux Muses : mon père y consent. Le succès de ma dernière ode et de mon petit *conte philosophique*, le détermine à m'envoyer à Paris..... — A Paris! quoi, seul? — Assurément; mais j'y suis connu des gens de lettres les plus distingués; j'ai eu l'attention de les louer adroitement dans mon ode, et mon conte philosophique est plein de traits faits pour leur plaire... D'ailleurs, ils sont confondus qu'un jeune homme de mon âge ait fait deux morceaux de cette force!..... J'ai reçu de trois d'entre eux des lettres que je te montrerai. Ils m'exhortent à quitter la province; ils m'attendent, ils me désirent, et je pars dans deux mois. Le soir même, Damoville montra à son ami les lettres dont il lui avoit parlé. Ces lettres contenoient en effet l'éloge le plus flatteur des talens de Damoville, et surtout de son *conte philosophique*. Luzincourt eut peine à cacher sa surprise; il avoit parcouru ce conte si vanté; il se rappeloit bien qu'on y louoit avec emphase certains ouvrages et certains académiciens, mais il se rappeloit aussi que jamais nulle lecture ne lui avoit causé un ennui plus profond et plus soutenu.

Comme il étoit modeste et sans expérience, il crut avoir tort. Au fond de l'âme il avoit jugé que Damoville manquoit absolument de talent et de génie : Je me trompois, dit-il, j'en suis bien aise; Damoville se distinguera dans la noble et brillante carrière qu'il va parcourir ; je jouirai de ses succès : il est permis, il est doux de s'enorgueillir de la gloire de son ami !

Cependant Luzincour, interrogé par son père, lui avoua sans détour qu'il avoit, ainsi que Damoville, un goût dominant pour les lettres ; mais, ajouta-t-il, je n'ignore pas que l'inclination ne peut tenir lieu de talens. Je n'ai point l'orgueilleuse espérance d'égaler un jour ces auteurs sublimes que j'admire ; le titre d'écrivain estimable doit suffire à mon ambition, et peut satisfaire mon cœur. Parlez, mon père, daignez me guider : c'est à vous à m'éclairer. Si vous blâmez le choix que j'ose faire, j'y renoncerai sans effort.

A ces mots, Luzincour fut tendrement embrassé par son père. Non, mon fils, dit ce dernier, je ne combattrai point une résolution que j'approuve ; partez avec Damo-

ville, allez vous instruire et vous former au sein des arts et des talens; conservez-y votre caractère, vos principes et vos mœurs. Avant d'écrire, observez et réfléchissez, et si vous voulez instruire, consultez toujours votre cœur et la nature; surtout soyez conséquent: ne déclamez point contre l'*intolérance*, en détestant, en persécutant ceux qui n'adopteront pas vos opinions; ne vantez point le charme consolateur de la *philosophie*, si la contradiction vous irrite, si la critique vous révolte, vous désespère, et si la vérité vous blesse; enfin n'y prétendez point, à ce titre sublime de philosophe, si vous ne donnez pas le noble exemple de la justice, de la modération, du courage; si vous ne savez ni pardonner, ni dédaigner la cabale et l'intrigue. Mais je suis sans inquiétude, je connois vos sentimens: ils feront, monsieur, votre réputation et votre gloire. Sans génie, peut-être avec un esprit ordinaire, vous saurez dignement parler de la vertu: un cœur pur et généreux est fait pour en tracer l'image. Vous la peindrez sous ses véritables traits; pour la montrer invariable et solide, vous lui donnerez la religion pour base; alors vous l'offrirez si bienfaisante, si parfaite,

si naturelle, que l'athée même sera forcé de l'admirer, et rougira de l'avoir méconnue.

Le jeune Luzincour promit à son père de suivre ses conseils et de justifier ses espérances; il passa encore un mois avec lui. Au bout de ce temps, il partit avec Damoville; il fut loger à Paris, chez un avocat célèbre, parent de son père; et Damoville loua un petit appartement dans la même rue. Dès le lendemain de son arrivée, Damoville courut avec empressement chercher tous les gens de lettres dont il avoit reçu des réponses si flatteuses; il en fut accueilli avec bienveillance, et bientôt on lui proposa de travailler à un journal. On lui fit connoître les *principes* qu'il devoit adopter. On démêla facilement qu'il avoit toute l'étendue d'esprit qu'on pouvoit lui désirer, et on lui prédit qu'il feroit son chemin et qu'il iroit loin.

Tandis que Damoville, dévoué à ses nouveaux protecteurs, s'abandonnoit aux plus brillantes espérances, Luzincour menoit un genre de vie bien différent. Darnay, cet avocat, parent de son père, chez lequel il logeoit, avoit épousé la sœur d'un peintre célèbre, et voyoit beaucoup d'artistes. Cette

société convenoit parfaitement à Luzincour, qui naturellement aimoit les arts, et qui sentoit combien il est nécessaire que, dans un homme de lettres, ce goût si noble soit éclairé et fondé sur des connoissances réelles. Luzincour avoit appris à dessiner, il savoit la musique; il écoutoit avec autant d'intérêt que d'attention, la conversation des artistes qui se rassembloient tous les jours chez Darnay; il se lia particulièrement avec plusieurs d'entre eux : il alloit les voir travailler, il les suivoit dans les cabinets de tableaux, dans les salles du Louvre. Tel étoit l'emploi de ses matinées; il passoit une partie de l'après-midi au spectacle, et le soir, avant de se coucher, il ne manquoit jamais d'écrire sur un journal (qu'il continua toute sa vie) le détail de ce qu'il avoit entendu ou vu de plus intéressant dans le cours de la journée.

Au milieu de ces amusemens, il s'affligeoit vivement de ne plus voir Damoville, entièrement perdu pour lui depuis trois mois. Il avoit voulu vainement l'attirer chez Darnay. Damoville aimoit à parler, à disserter, il désiroit briller, et non s'instruire; la société de Darnay l'ennuya; il y parut un moment,

et n'y revint plus ; cependant, la vanité le rendit à Luzincour : il s'étoit formé des sentimens de ce dernier à son égard, l'opinion la plus fausse ; il lui supposoit une haute idée de ses talens et de son mérite : l'orgueilleux n'est pas fait pour sentir ou pour reconnoître la fidèle amitié. Les égards, les ménagemens délicats, les soins qui viennent du cœur, ne sont à ses yeux que des hommages et l'aveu de sa supériorité ; et dans le plus tendre ami, jamais il ne verra que son admirateur. Enfin, Damoville éprouva le besoin d'entretenir Luzincour de ses nouveaux succès. Il va le trouver un matin, pour se justifier de l'avoir négligé si long-temps ; il lui détaille avec emphase les occupations qui l'*accablent*, *les travaux* dont il est chargé ; il lui renouvelle l'assurance d'une amitié à toute épreuve.

Luzincour s'attendrit, et Damoville venant au fait : Ma confiance en toi, lui dit-il, est sans bornes, et je vais te le prouver en t'instruisant avec exactitude de tout ce qui me touche. Mon ami, je t'apporte une épître en vers, qui n'est point encore imprimée, et qui est adressée au *Philosophe de Ferney ;* je la lui envoyai il y a trois semaines, et j'ai reçu de lui, ce matin, une ré-

ponse en vers que je te lirai tout à l'heure. Écoute d'abord mon épître. A ces mots, Damoville tire son manuscrit de sa poche, et lit à haute voix une ennuyeuse et longue épître, dictée d'un bout à l'autre par la flatterie la moins délicate. Cependant, le *Philosophe de Ferney*, dans sa réponse, comparoit les talens de Damoville à ceux *de Farre* et de *Chaulieu*. Damoville avoit, disoit-il, leur grâce et leur facilité, sans qu'on pût lui reprocher leur négligence et leurs défauts.

Luzincour, surpris et confondu, gardoit le silence. Damoville parloit toujours. Tu juges bien, disoit-il, qu'en faisant imprimer mon épître, j'y joindrai la réponse. — Mais je ne te le conseillerois pas... — Pourquoi donc? — Il me semble qu'il n'est pas convenable de faire imprimer soi-même son éloge. — Rassure-toi; c'est un usage très-établi. Non-seulement un auteur fait imprimer, sans scrupule, des vers et de la prose à sa louange, mais il peut encore citer, dans une préface, les choses flatteuses qu'il a recueillies dans la société; et même, s'il a du génie, il est le maître de *créer* et d'inventer un mot heureux, qu'on attribue alors au protégé qui

s'en charge, ou bien à l'ami qui n'est plus. Si ces petites licences n'étoient pas permises, verroit-on naître en si peu d'années tant de réputations brillantes?.... — Je t'avoue que j'ai peine à comprendre qu'un auteur puisse montrer cet excès d'amour-propre sans révolter le public. — Eh bien, le grand mal!... Le public est révolté, il blâme l'auteur qui se vante; mais en le blâmant, il le croit sur sa parole: il prend également au mot l'auteur modeste et celui qui ne l'est pas. Soyez humble, il pensera que vous vous rendez justice. Osez vous louer vous-même avec audace, il aura la même opinion; il dira que vous êtes orgueilleux, mais il admirera vos talens. — Avec une semblable opinion du public, quel prix peut-on attacher à son suffrage?... Mais, dis-moi, pourquoi travaille-t-on? est-ce pour *éclairer les hommes?* est-ce pour *mériter leur estime et leur reconnoissance?*... Voilà les motifs qu'on affiche dans une préface. Aurois-tu la simplicité d'y croire?... On écrit pour se faire un nom, parce que la réputation et la célébrité peuvent mener à la fortune, et qu'il est doux d'ailleurs d'obtenir les hommages de la foule même qu'on méprise..... Mais

revenons à mon épître. Comment la trouves-tu? — Il me semble que vous y prodiguez trop les louanges... — Quoi! peut-on trop louer l'auteur d'*Alzire*, de *Mahomet*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre dramatiques? — Non, sans doute, il n'est point d'éloges à cet égard que ses talens ne justifient; mais vous lui donnez les titres de *Philosophe*, de *Sage*, il ne les mérita jamais. Est-il au-dessus des foiblesses produites par l'envie, la haine, le ressentiment? est-il même heureux et paisible? — Il est bienfaisant. Il fait un noble usage de sa fortune. — Mais il a noirci, calomnié ses ennemis.... — Ses écrits *sont remplis de philosophie; ils ont fait révolution*..... — Oui, ils ont détruit la religion et corrompu les mœurs. — Personne n'a mieux défendu les droits de l'humanité. — Vous oubliez que *Fénélon* écrivit avant lui. Vous croyez pas possible qu'un auteur soit inspiré par le seul désir d'être utile? Ah! pour vous désabuser, relisez Télémaque, cet ouvrage immortel, fait pour instruire les rois et pour éclairer tous les hommes; et si vous préférez à ce cours sublime de morale les déclamations et les épigrammes de Voltaire, je vous plaindrai beaucoup. — Quoi qu'on puisse

dire, on n'ôtera point à Voltaire la gloire d'avoir été le premier qui ait parlé le langage de la raison et de la philosophie..... — Je suis fâché que vous ne trouviez pas dans les ouvrages de Boileau, et de beaucoup d'autres auteurs, le *langage de la raison*... Mais pensez-vous que *Pope* ne soit pas un *poëte philosophe?* Et quelle pièce philosophique de Voltaire pourrez-vous comparer à l'*Essai sur l'Homme?* — Enfin, vous ne nierez pas du moins que Voltaire n'ait un génie d'une étonnante étendue, et qu'il ne soit bien véritablement *un homme universel*. — Qu'est-ce qu'un homme universel? - C'est un homme supérieur dans tous les genres. Je veux bien (tête à tête avec vous) convenir que Voltaire n'est pas, comme on l'a dit peut-être un peu légèrement, *vainqueur des deux rivaux qui règnent sur la scène*. Mais quel auteur tragique de ce siècle, laceriez-vous à côté de lui? — Aucun, pas même l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Electre*. Crébillon sans doute eut du génie, cependant il n'a donné que deux pièces dignes de rester au théâtre. Quoique Piron ait fait la Métromanie, on ne le compare point à Molière. Il me semble qu'on ne seroit pas mieux fondé à vouloir égaler Crébillon à Voltaire.

— Et l'histoire? — L'Histoire de Charles XII est un roman agréable. Le Siècle de Louis XIV est un ouvrage brillant; mais y trouve-t-on le style qui convient à l'histoire? D'ailleurs, qu'est-ce qu'un écrivain toujours partial, toujours passionné, dominé par l'esprit de parti, sacrifiant sans cesse la raison, la morale et la vérité à des vues particulières, à des intérêts personnels et au vain désir de briller? — Et ses pièces fugitives, vous les trouvez détestables, sans doute? — Non, il en a fait de charmantes: mais Gresset l'a surpassé dans ce genre. Les vers de Gresset, aussi brillans que ceux de Voltaire, ont mille fois plus d'harmonie et de douceur; et vous ne me citerez pas une seule *pièce fugitive* de Voltaire qu'on puisse justement préférer à la *Chartreuse* ou à l'*Epître sur la Convalescence*. — Et la gaieté de Voltaire, vous la comptez pour rien? — Quelle gaieté! Ôtez à Voltaire le désir de nuire, de se venger, de jeter du ridicule sur ses ennemis; donnez-lui de la raison, de la décence, du respect pour la religion, et vous lui ravirez toute cette gaieté prétendue, qui n'est inspirée que par l'impiété, la méchanceté, le mépris des mœurs. Il n'a jamais su rire innocemment: il a si peu de gaieté

naturelle, que malgré la supériorité de son esprit, s'il veut être plaisant sans offenser la religion et la pudeur, il ne produit que des platitudes : il fait la *Gardeuse de Cassette*.... il présente sur la scène un *Fier-en-Fat*, une madame *de Croupillac*..... — Oh! je vous abandonne ses comédies...—Et ses opéras?... —Il n'a pas réussi dans le genre lyrique, j'en conviens; mais que direz-vous de *la Henriade*? — Qu'on y trouve de beaux détails, et que j'admirerois volontiers, s'il m'étoit possible de la lire de suite sans ennui.... — Si cet ouvrage n'est pas supérieur, du moins vous ne contesterez pas à Voltaire le mérite d'avoir fait le seul poëme épique que nous ayons dans notre langue? — Savez-vous pourquoi nous n'en n'avons point d'autres? C'est que les poëtes qui ont de grands talens aimeront toujours mieux faire des tragédies que des poëmes. Il faut beaucoup de temps pour faire un poëme épique; c'est une espèce d'ouvrage qui exige une longue et profonde méditation, et dont le succès ne pourroit procurer qu'une gloire plus solide qu'éclatante, tandis que les applaudissemens obtenus au théâtre sont à la fois plus flatteurs et plus utiles à la fortune. Je crois bien qu'un poëme sublime, tel, par exemple,

que le *Paradis perdu*, est de tous les ouvrages celui qui demande le plus de génie : mais je crois aussi qu'un auteur qui aura le talent de faire une excellente tragédie, auroit encore celui de composer un poëme aussi bon que celui de *la Henriade*. — Revenons à Voltaire. Comment n'admirez-vous pas en lui cette étonnante réunion de talens et de connoissances ?... — Fontenelle fut un homme de lettres infiniment plus instruit et plus savant que Voltaire *. Ce dernier ne sera jamais placé au rang des grands géomètres. Les savans le regardent comme un très-mauvais physicien. On sait qu'il ignore les premiers élémens de la chimie. Tout ce qu'il a dit sur l'histoire naturelle est également dépourvu de raison et de vérité, et montre évidemment sa profonde ignorance à cet égard. Enfin, il a parlé des arts, mais sans les aimer, sans les connoître **. Interrogez les artistes, ils vous diront qu'il n'a sur cet objet, ni goût, ni discernement, ni lumières. Ainsi, il est bien

* Aussi M. de Fontenelle étoit-il de l'Académie des Sciences, et jamais il n'a été question d'y admettre M. de Voltaire.

** Il a dit lui-même qu'il n'avoit pas *le sentiment des beautés de la peinture et de la musique*.

vrai que Voltaire a eu la prétention puérile, autant qu'ambitieuse, de paroître *universel;* mais il n'est supérieur que dans un seul genre, et il me semble même que sa manière d'écrire en prose prouve qu'il eut moins que personne le talent de changer de ton, et de varier son style suivant les sujets. Il écrit du même ton l'histoire, un roman, une lettre. Ses partisans appellent cette surprenante uniformité, *le cachet de Voltaire.* Ils pensent le louer, en disant que, même dans un billet, *on le retrouve*, et l'on ne peut le *méconnoître.* Ils ne songent pas qu'on ne le reconnoît si sûrement, que parce qu'il n'a en effet qu'une seule manière d'écrire; et que, depuis soixante ans, il répète constamment les mêmes plaisanteries et les mêmes déclamations. Montesquieu n'a fait que trois ouvrages, et trois fois il a su, avec cette heureuse facilité que donnent le goût et le génie, changer de ton, et prendre le style qui convenoit aux sujets différens qu'il a traités. On ne dira point qu'on reconnoît dans le *Temple de Gnide, le cachet de l'auteur de l'Esprit des Lois.* Mais il est certain qu'on ne peut méconnoître dans *Zadig*, la main qui traça l'*Histoire universelle.* Pour prétendre à la gloire de posséder

tous les genres, suffit-il de donner à chaque volume que l'on compose un titre différent? Non, sans doute; on peut, dans une multitude de volumes, ne montrer que des prétentions mal fondées; on peut aussi dans un seul ouvrage déployer une foule de talens différens. L'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connoissances une imagination brillante, une sensibilité vive et profonde, et l'art enchanteur de peindre et de décrire avec une égale supériorité les objets touchans, les scènes imposantes et majestueuses, les tableaux sombres et terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaits de tous les différens genres de style et d'éloquence : tour à tour poëte, peintre, métaphysicien profond, philosophe sublime, l'auteur sait prendre tous les tons; aussi souple qu'étendu, son génie embrasse tout, se plie à tout; avec la même facilité il saisit les traits délicats des petits détails, et conçoit l'ensemble du plan le plus vaste : aucun écrivain français n'a mieux connu sa langue, aucun ne joignit tant d'exactitude à tant d'élégance, et ne fut à la fois aussi correct et aussi brillant. Nous sommes d'accord

sujet point, interrompit Damoville; j'avouerai même que j'ai toujours pensé qu'un auteur supérieur dans un genre, peut encore facilement écrire avec succès dans beaucoup d'autres. Rien n'est plus vrai, reprit Luzincour: par exemple, si Racine eût vécu aussi long-temps que Voltaire, s'il eût eu le désir de passer pour *un homme universel*, peut-on douter que l'auteur d'*Athalie*, de *Britannicus*, n'eût écrit l'histoire de la manière la plus brillante? Ce même homme qui connoissoit si bien le cœur humain, qui peignit avec tant de force et de vérité la passion et la jalousie de Phèdre, de Roxane, la tendresse maternelle de Clitemnestre, l'amour touchant de Bérénice, les emportemens d'Hermione, n'auroit-il pas eu le talent de faire un *roman intéressant*, et d'aussi bons drames que *Nanine*, l'*Ecossaise* et *Charlot?* Pensez-vous que le *tendre*, l'*élégant* Racine, s'il eût composé des opéras, eût été inférieur à Quinault? Il possédoit encore l'art difficile de critiquer avec goût, de se moquer avec finesse; il nous a laissé quelques lettres où l'on retrouve tout le sel et cette ironie spirituelle et piquante qui ont fait à si juste titre la réputation des *Lettres Provinciales*. Pour la

gaieté, la véritable et franche gaieté, on ne la disputera pas à l'auteur des *Plaideurs*. Que dirons-nous donc du grand Corneille? premier souverain et vrai législateur du théâtre? Il a créé les deux genres dignes d'illustrer la scène et d'y régner, la tragédie et la comédie *. Il ravit à Molière la gloire d'offrir à sa nation la première bonne pièce de caractère : et quand Racine parut, la France possédoit tous les chefs-d'œuvre de Corneille**.

* Et même la *comédie héroïque... Dom Sanche d'Arragon* est la première pièce qu'on ait faite dans ce genre. Il est à remarquer encore que Corneille a parfaitement réussi dans le genre lyrique.

** M. de Fontenelle a dit : *Corneille n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider, Racine a eu Corneille.* Si cette différence établit une distance immense entre Corneille et Racine, que dira-t-on de M. de Voltaire, qui a eu pour modèles et Corneille et Racine? Aussi M. de Voltaire a-t-il profité de cet avantage autant qu'il étoit possible : on retrouve dans ses ouvrages une foule de vers pris de Corneille et de Racine, des caractères, des situations, et même des sujets entiers. Par exemple, c'est à *Polyeucte* que nous devons l'*Orphelin de la Chine*. Dans Polyeucte, *Pauline* raconte qu'autrefois elle aima *Sévère*, que ce dernier manquant alors de fortune, fut rejeté de ses parens, qui la forcèrent d'épouser Polyeucte : que depuis elle a pris pour son mari un véritable attachement, et qu'elle est accablée d'inquiétudes, en songeant que Sévère, de-

Au fond, je suis à peu près de ton avis, répliqua Damoville : il n'est sans doute pas possible de comparer de bonne foi Voltaire à Corneille et à Racine ; mais Voltaire a su se faire un parti qui domine aujourd'hui ; d'ailleurs, par la licence et la frivolité de ses écrits, il a séduit presque tous les gens du monde ; ainsi il faut bien céder au torrent... — Crois-tu sérieusement qu'une réputation acquise par l'intrigue, par la cabale, puisse être solide ?..... — Du moins elle s'établit rapidement ; voilà l'essentiel. La vie est courte, sa durée incertaine ; il est extravagant d'attendre patiemment un bien qu'on désire, quand on peut, avec de l'adresse et de l'activité, l'obtenir promptement — Mais quel est-il, ce bien que tu désires ? — De la considération personnelle,

venu tout-puissant, est prêt à paroître, et qu'il pourra disposer du sort de Polyeucte, etc. Dans l'Orphelin de la Chine, *Idamé* dit exactement les mêmes choses. *Gengiskan*, jadis l'*obscur Témugin*, fut rejeté par ses parens ; cependant il arrive armé du pouvoir, Idamé craint tout pour son époux, etc On pourroit citer bien d'autres exemples de ce genre, aussi frappans que celui-ci. Pour satisfaire la curiosité des *jeunes personnes* à cet égard, on reviendra un jour sur cette matière, et on la traitera avec détail.

des honneurs, de la fortune... — Qu'appelles-tu de la *considération personnelle*? — Je veux être au nombre *des chefs* du parti dominant, je veux avoir *des amis*, *des partisans*, *des prôneurs*, *des protégés*, *des ennemis*.... — Des ennemis!... — Oui; il est nécessaire de pouvoir dire dans la société et dans une préface; *mes ennemis*; d'ailleurs ils sont utiles à l'homme de lettres, ils lui fournissent l'occasion de prendre, lorsqu'il le veut, le ton intéressant d'un homme persécuté, et en même temps de faire entendre avec finesse qu'il n'est haï que parce qu'il est envié; pensée un peu usée, j'en conviens, mais si heureuse qu'elle n'a rien perdu de sa force, et qu'on la répète tous les jours avec le même succès; en un mot, il est mille circonstances où les ennemis sont véritablement précieux : on leur attribue les petits revers qu'on peut éprouver; chûtes, disgrâces, tout est sur leur compte, et l'*ouvrage de la cabale*.... — Tu ne veux donc qu'éblouir un moment? — Je m'embarrasse fort peu de la réputation qui s'étend au delà des bornes de la vie : une conduite opposée m'obtiendroit peut-être plus sûrement les éloges de la postérité; mais je n'attache aucun prix à son

approbation, je veux jouir tandis que j'existe, et je suis du nombre de ceux qui, par un calcul un peu personnel, mais *très-philosophique*, ne veulent être riches que durant leur vie, et n'hésitent point à placer tous leurs biens à *fonds perdu*. Je n'aime ni n'estime assez les hommes pour former le projet romanesque de leur être utile; ils traitent infiniment mieux celui qui les amuse, et même qui les trompe, que celui qui cherche à les instruire. — L'écrivain qui les ennuie a toujours tort; on doit leur offrir la vérité sous des traits agréables; le sentiment embellit tout, il peut adoucir l'austérité de la morale, et donner du charme aux leçons même de la *sagesse*. — Oui, et alors le public ne fera nul cas du *moraliste;* il le placera dans la classe des *romanciers*. — Si c'est à côté de *Richardson*, l'auteur pourra se consoler. — Pour paroître *profond* aux yeux des gens du monde, il faut être ennuyeux. — Mais on n'est pas lu.... — Mais on est admiré : on ne fait qu'un ouvrage de ce genre, seulement pour établir sa réputation.... — Tu plaisantes, sans doute.... — Je n'ai jamais parlé plus sérieusement : je vais t'en donner une preuve sans réplique.... Nous sommes seuls, je puis

compter sur ta discrétion?... — Où tend ce préambule?.... — Si tu révélois ce que je vais te confier, je perdrois sans retour mes protecteurs, mes amis et toutes mes espérances. — Tu n'as pas besoin, je me flatte, d'être rassuré.... — Eh bien! il existe un petit ouvrage si singulièrement froid, si mortellement ennuyeux, qu'il est impossible d'avoir le courage de le lire de suite, et de l'achever en un jour, quoiqu'il n'ait qu'environ soixante pages; on y trouve cependant de la raison, quelques idées ingénieuses; mais le style en est lourd, diffus, incorrect; il manque également de pureté, de chaleur et d'élégance; cet ouvrage enfin n'offre pas un seul morceau digne d'être cité, et cependant il jouit de la plus grande réputation: pourquoi? c'est que l'auteur a beaucoup d'amis, que ces amis ont vanté, exalté cette production. Après tous ces éloges, les gens du monde se sont bien gardés d'oser faire l'aveu de l'ennui profond qu'elle leur avoit causé; ils ont répété par air que c'est un chef-d'œuvre. Ceux même qui n'en ont lu que la première page, ou qui n'en connoissent que le titre, ne manquent pas de confirmer ce jugement; et c'est ainsi que d'*echos en échos*, en gagnant

seulement quelques voix, on obtient tous les suffrages : voilà pourquoi, mon ami, je me livre à l'intrigue, à l'esprit de parti ; voilà pourquoi j'attache un si grand prix aux éloges du *Philosophe de Ferney*.... — Comment peuvent-ils te flatter, ces éloges ? Ne les a-t-il pas prodigués toute sa vie à la médiocrité ? A-t-il jamais pu se résoudre à louer dignement les grands talens et le génie ? Rappelle-toi ses *notes sur Corneille*, que nous lisions à *Reims* avec tant d'indignation ! Souviens-toi de ses jugemens sur *Crebillon*, *Jean-Baptiste Rousseau*, *Boileau*, *la Fontaine* *. Ignores-tu toutes les tentatives réitérées qu'il a faites en prose et en vers pour tâcher de diminuer la gloire de l'auteur de Télémaque ? Ne sais-tu pas combien il haïssoit *Montesquieu*, et combien de fois il a tenté d'attaquer ses ouvrages ? Enfin, oserois-tu dire en sa présence que J.-J. Rousseau a du génie ? N'as-tu pas lu cet affreux libelle, honteux monument de la plus noire et de la plus basse envie ?.... — Calme-toi, mon cher Luzincour, je sais tout cela parfaitement ;

* Voyez les notes sur le Siècle de Louis XIV. La Fontaine, dit M. de Voltaire, *n'a qu'un seul charme, celui du naturel.*

mais que m'importe ? Je ne suis point connu, j'ai besoin d'appui dans la carrière où je viens d'entrer : sa protection n'est pas seulement utile, elle est absolument nécessaire; il faut bien tâcher de l'obtenir. D'ailleurs, tu ne penses pas sans doute qu'il soit impossible de trouver, parmi ses partisans les plus zélés, des gens d'un mérite supérieur ? — Non, assurément : on en peut citer, je le sais.... — Eh bien ! je mériterai d'être placé dans cette petite classe.... — Mais songes-tu que ce parti, dont l'ancienne autorité t'en impose, a déjà beaucoup perdu de sa considération, et qu'il n'a plus qu'un moment à subsister ? Il ne survivra point à son chef; et Voltaire a quatre-vingts ans. Comme Luzincour achevoit ces mots, Darnay entra dans sa chambre, ce qui termina un entretien qui fit faire à Luzincour de tristes réflexions sur le caractère de son ami.

Quelques jours après Damoville vint retrouver Luzincour pour lui proposer de le présenter dans une maison où se rassembloit tous les soirs, disoit-il, la meilleure compagnie de Paris. La maîtresse de la maison, ajouta-t-il, est une vieille femme, veuve d'un financier. On dit qu'elle fut célèbre dans sa

jeunesse par une douzaine d'aventures plus éclatantes que romanesques ; mais aujourd'hui, rendue à la raison, à la société, elle vit *philosophiquement* dans le calme heureux des passions : le souvenir qu'elle conserve de ses anciennes erreurs, lui inspire, pour les égaremens de la jeunesse, une *indulgence* qu'il est impossible de pousser plus loin ; on n'a jamais été plus *tolérante*. Aussi, par un juste retour, lui passe-t-on sans peine son goût démesuré pour le pharaon, et quelques *parolis de campagne* qu'elle se permet assez fréquemment. — Et cette femme, dis-tu, voit la meilleure compagnie de Paris ? — Assurément ; elle a une bonne maison, un excellent souper : en faut-il davantage ? — Je savois bien qu'il y a eu des femmes presque aussi méprisables qui n'ont point été bannies de la société ; mais toutes celles dont on m'a parlé, étoient d'une naissance distinguée ; et je concevois qu'en faveur d'une famille illustre et considérée, il étoit possible que le monde ne fît pas justice d'une semblable personne, si elle joignoit à une grande fortune de l'esprit et des agrémens... Va, mon cher Luzincour, reprit Damoville, le monde n'est pas si délicat : madame de Sur-

val a cinquante-cinq ans ; elle est bavarde, ennuyeuse ; elle n'a pas le sens commun ; et tu verras chez elle *toute la France.* Veux-tu que je t'y mène ce soir ?.... — Je ne demande pas mieux ; je désire vivement voir le monde et le connoître ; mais j'y porterai bien de la gaucherie et de la timidité : j'en ignore le ton et les usages.... — Lis avec attention les *romans* de *Crébillon ;* ils sont, j'en conviens, très-méprisables ; mais ils ont un *mérite* précieux, celui d'offrir un tableau fidèle du grand monde. — Je ne puis le croire. Je ne connois pas le monde ; mais le seul bon sens suffit pour m'apprendre qu'il est impossible que le vice ose jamais impunément se montrer avec effronterie. On ne peut le tolérer que lorsqu'il se voile ou se déguise. Un homme ne séduit point toutes les femmes, en laissant voir à découvert une âme perverse et la fatuité la plus grossière. Enfin je ne crois pas qu'un ton suffisant et familier soit le ton fait pour réussir dans le grand monde. — Mais comment ne reviens-tu pas de tes préventions à cet égard, en voyant que presque tous les auteurs qui ont peint le monde s'accordent sur ce point avec *Crébillon ?* Par exemple, tu fais grand cas des *Contes mo-*

raux ?... — Oui, assurément : cependant ils ne me paroissent pas tous *moraux*, à beaucoup près. L'auteur convient lui-même * que *Lausus et Lydie*, *la Bergère des Alpes*, *Annette et Lubin*, et *les Mariages samnites*, ne sont point des *contes moraux ;* je ne crois pas qu'*Heureusement* soit plus *moral ;* je ne saisis pas mieux le but moral des contes intitulés *le Scrupule*, *le Mari sylphe*, *Soliman II*, et *l'Amitié à l'épreuve ;* il me semble qu'il n'y a rien de moins moral qu'*Alcibiade*, *Laurette* et *les quatre Flacons*. — Il est vrai qu'on trouve dans ces contes des peintures un peu vives, et beaucoup plus d'esprit que de décence ; mais il ne s'agit pas d'examiner si le titre convient à l'ouvrage : il est question de savoir si l'auteur s'est accordé ou non avec *Crébillon* dans le tableau qu'il a tracé du monde ?.... — Qui pourroit ne pas convenir que les conversations générales, les scènes du grand monde, le ton des hommes et des femmes dans les *Égaremens du cœur et de l'esprit*, ont le rapport le plus frappant et le plus exact avec toutes les peintures de ce genre qui se trouvent dans les *Contes moraux ?*.... — Eh bien ! tu ne nieras

* Dans la préface.

pas qu'il ne soit universellement reconnu que les *Contes moraux* présentent le tableau le plus vrai des mœurs, et....—*Universellement reconnu!* Je l'ignore : je sais bien qu'en province, personne n'en doute ; mais il faudroit entendre là-dessus les gens du monde.... — L'auteur est fait pour vivre dans la meilleure compagnie.... — Oui, assurément ; mais on sait que *Crébillon* n'y fut jamais admis : comment seroit-il possible qu'il en eût deviné le ton ? Ainsi, quand l'auteur des Contes s'accorde avec lui sur ce point, n'est-il pas naturel de penser qu'au lieu de peindre d'après nature, il s'est (à cet égard) contenté de copier.... — Enfin tu vas quitter ta société bourgeoise, tu vas voir le monde, et tu changeras bientôt d'opinion.... — Si le monde est tel que le représentent les ouvrages dont nous parlons, je n'y resterai pas longtemps. Il ne vaut guère alors la peine d'être étudié : d'ailleurs, s'il offre des personnages aussi grossièrement ridicules et vicieux, l'observateur n'a besoin ni de sagacité ni de finesse pour le connoître promptement.

Le soir même de cet entretien, Damoville conduisit Luzincour chez madame de Surval. Il y avoit beaucoup de monde. On

jouïr. La visite fut courte. Luzincour ne fit aucune remarque intéressante. La curiosité le ramena bientôt dans la même maison. En faveur de Damoville, madame de Surval le prioit souvent à souper, et il eut tout le temps d'observer avec détail un tableau si nouveau pour lui. Sa surprise étoit extrême en voyant que les auteurs qu'il avoit accusés de ne pas connoître le monde, peignoient cependant fidèlement, quoique avec des traits un peu forcés, toutes les scènes qui se passoient sous ses yeux.

Parmi les femmes qui venoient chez madame de Surval, il y en avoit trois ou quatre dont les noms étoient assez beaux pour que tout le monde pût les connoître, et elles paroissoient intimement liées avec les autres. A l'égard des hommes, Luzincour y voyoit souvent les gens les plus distingués par leur naissance, leurs titres et leurs emplois; ainsi, il ne pouvoit douter que le cercle dans lequel il se trouvoit, ne fût en effet formé de ce qu'on appelle *bonne compagnie*. Damoville avoit les plus grands succès dans cette société, et surtout auprès des femmes: il faisoit des vers, des couplets, des impromptus: il parloit avec confiance, et il éclipsoit entiè-

rement Luzincour, qui commençoit à perdre sa timidité, mais qui conservoit toute sa réserve.

Cependant, au milieu de cette nombreuse société, Luzincour distingua un homme qui lui parut avoir une supériorité marquée sur tous les autres; et cet homme de son côté sut apprécier Luzincour. Il s'appeloit le vicomte de Valrive. Il avoit trente-quatre ou trente-cinq ans, une figure intéressante et spirituelle, des manières nobles, une politesse froide, et une conversation pleine d'agrément et de solidité. Luzincour s'aperçut facilement qu'un intérêt particulier l'attiroit chez madame de Surval. Le vicomte étoit amoureux d'une femme nommée madame d'Herblay. Luzincour trouvoit dans toute sa conduite une bizarrerie qui lui sembloit inexplicable. Le vicomte changeoit continuellement de ton et de manières. Avec Luzincour et deux ou trois autres hommes qui venoient rarement chez madame de Surval, il étoit aimable et communicatif: il montroit alors autant de raison que d'esprit. Avec une infinité d'autres personnes, il étoit froid et silencieux; et lorsqu'il parloit aux femmes, son ton devenoit léger, familier, ironique,

surtout quand il s'adressoit à celle dont il paroissoit le plus occupé.

Malgré cette apparente bizarrerie, Luzincour sentoit fortifier chaque jour au fond de son cœur le penchant qui l'entraînoit vers le vicomte. Ce sentiment étoit partagé ; mais Luzincour n'avoit pu encore entretenir le vicomte à son aise, c'est-à-dire, sans témoins. Le hasard lui offrit enfin l'occasion qu'il désiroit. Un soir le vicomte ne voulut point se mettre à table, et pendant tout le temps du souper, Luzincour se trouva seul avec lui dans le salon. Je suis charmé, dit le vicomte, de pouvoir passer une heure tête à tête avec vous : permettez-vous à l'intérêt extrême que vous m'inspirez, de vous faire quelques questions ? Je ne vous demanderai point à quel état vous vous destinez : vous aimez les lettres ; vous les cultiverez avec succès : voilà ce qu'on peut facilement pénétrer; mais que faites-vous dans cette maison ? — Je voulois connoître le monde, l'étudier..... — Cette étude ne peut être intéressante que dans la *bonne compagnie*... — Eh bien ?.... — Eh bien, assurément vous n'y êtes pas ici.... — Mais je vous y trouve... — Les hommes de mon âge peuvent, sans conséquence

et sans danger, se permettre quelquefois ces petits écarts: il n'y a que la curiosité, la passion du jeu, un moment de désœuvrement, ou une fantaisie passagère qui puissent attirer ici: voilà pourquoi vous y voyez quelques hommes que vous retrouverez dans le monde. — Et les femmes? — Les femmes! il n'y en a pas une seule qui fût admise dans la bonne compagnie.... — Mais, cependant, j'en vois trois ou quatre qui, par leur naissance, sont bien faites pour y être.... — Aussi elles y ont été reçues dans leur première jeunesse; mais elles en ont été bannies. Un mari justement irrité a deux moyens de punir une femme coupable. Il la fait enfermer, ou il se sépare avec éclat, en divulguant son déshonneur: dans ce dernier cas, il la livre à la justice de la société, qui ne manque jamais de la rejeter, surtout si cette femme ne trouve pas, dans une famille illustre et considérée, les protecteurs les plus zélés et les plus ardens. Dans cette situation, si l'infortunée a pu conserver un reste de pudeur, elle fuira, elle ira dans une province éloignée cacher sa honte et ses regrets; mais si les passions, en l'égarant, ont avili son âme, elle ne quittera point Paris, elle saura braver avec audace

le mépris public, elle achevera de se rendre odieuse, en excitant l'indignation et la haine qu'inspireront toujours l'effronterie et la perversité. Cependant il lui faut une société : elle la désire nombreuse. Il ne lui est plus permis d'être difficile sur le choix ; elle s'unit avec toutes les femmes qui ont été, comme elle, exclues de la bonne compagnie, elle en voit beaucoup d'autres qui n'y furent jamais admises ; enfin elle passe sa vie dans trois ou quatre maisons semblables à celle-ci, elle y prend le ton qu'elle y trouve établi, et elle ne s'y distingue que par une méchanceté égale au dérèglement de ses mœurs ; car, pour se venger du monde qui la proscrit, les calomnies ne lui coûtent rien ; elle voudroit pouvoir persuader que les femmes qui refusent de la voir sont aussi méprisables qu'elle, et elle les déchire toutes, sans distinction comme sans ménagement.

Enfin, s'écria Luzincour d'un ton plein de satisfaction, je suis ici dans la plus mauvaise compagnie !..... Assurément, reprit le vicomte en riant ; cette découverte ne vous attriste pas ? — Elle m'enchante !..... Ainsi donc, tous ces ouvrages où nous autres provinciaux croyons trouver le tableau des

mœurs, ne peignent que ce qu'on voit ici?... — Voilà tout ce qu'ils représentent..... Mais j'aperçois sur la cheminée un volume des *Contes moraux :* lisons deux ou trois peintures de ce genre. Je suis sûr que vous les trouverez exagérées, même d'après ce que vous avez observé dans cette maison.

En disant ces mots, le vicomte prend le livre, il l'ouvre au hasard : Bon, dit-il, voici *la bonne Mère.* Ce conte est un de ceux où l'on trouve le plus de *portraits* et de *scènes du monde ;* vous en rappelez-vous le sujet? — Bien confusément... — C'est une mère tendre et vertueuse qui se consacre à l'éducation de sa fille. Deux hommes prétendent à la main de la jeune *Emilie.* L'un est spirituel et sage; l'autre est un fat, qui ne laisse pas échapper une occasion de montrer, sans aucun déguisement, des sentimens bas et dénaturés, et le mépris des mœurs et de la décence. L'auteur appelle cet odieux et ridicule personnage le *dangereux Verglan :* en effet, sans prendre la peine de feindre une passion qu'il n'éprouve pas, il se fait aimer de la modeste et sensible Emilie. La mère pénètre facilement le secret de sa fille; mais sûre qu'Emilie finira par se détacher de Verglan, elle reçoit tou-

jours ce dernier chez elle : à présent, lisons. « L'arrangement du marquis *d'Auberive* » avec sa femme faisoit alors la nouvelle des » soupers : on disoit qu'après une querelle » assez vive et des plaintes amères de part et » d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils » étoient convenus qu'ils ne se devoient rien ; » qu'ils avoient fini par rire de la sottise » qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être » amoureux ; que d'Auberive consentoit à » voir le chevalier de Clange, amant de sa » femme, et qu'elle avoit promis de son côté » de recevoir le mieux du monde la mar- » quise de Talbe, à qui d'Auberive *faisoit* » *la cour ;* que la paix avoit été ratifiée dans » un souper, et que jamais deux couples d'a- » mans n'avoient été de meilleure intelligen- » ce. A ce récit, Verglan s'écria que rien n'é- » toit plus sage.... » »

Il est bon de remarquer, dit le vicomte en s'interrompant, qu'Émilie est présente, et qu'elle ne perd pas un mot de ce récit et de cette conversation ; il faut que vous sachiez que dans la *bonne compagnie*, il n'arrivera jamais qu'une jeune personne, qui n'est point mariée, puisse entendre rien de semblable. Il n'existe point de mère qui souffrit

devant sa fille un entretien aussi scandaleux; et l'homme le plus inconsidéré, le plus dépravé, ne sera même pas tenté de manquer aux égards qui sont dus à la jeunesse et à l'innocence; ainsi voilà un fait absolument contre nos mœurs. L'histoire de d'*Auberive* ne les peint pas mieux. On verra dans le monde des *maris insoucians*, qui savent tout et ne se fâchent de rien; mais on n'y citera pas un seul exemple de ce que l'auteur des Contes appelle l'*arrangement* du marquis d'*Auberive*. Le mari et la femme se confiant leur *mutuelle infidélité*, *finissant par en rire*..... cette *paix ratifiée* par une partie carrée, dans laquelle *les deux couples d'amans sont de si bonne intelligence*...Tous ces détails ne présentent que des tableaux aussi chimériques que révoltans. Le monde peut quelquefois pardonner à celui qui s'égare; il n'excuse jamais celui qui s'avilit. Une indécence faite de sang-froid, l'oubli des bienséances, sont à ses yeux des torts flétrissans que rien ne répare.... Je dois vous dire encore qu'on ne trouve point le *ton du monde* dans le morceau que nous venons de lire. La marquise de Talbe, *à qui d'Auberive faisoit la cour*, est une phrase de si mau-

vais ton, qu'on ne l'emploîroit pas même dans la société de madame de Sirval *...

Mais poursuivons notre lecture. Verglan, dans une longue conversation, soutient toujours que d'Auberive a pris un *parti excellent* : il dit qu'autrefois un mari *devenoit le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faisoit madame;* il approuve les mœurs actuelles, il fait l'éloge du parjure, de l'adultère; il ajoute que *cela donne envie de se marier.* Son rival, *Belzors*, combat ses opinions avec autant de sentiment que d'esprit; *la bonne Mère* mêle à cet entretien quelques réflexions : Émilie écoute. Enfin on annonce le marquis d'Auberive. Ici reprenons notre lecture. — « Ah ! marquis, tu viens fort à propos, » lui dit Verglan ; dis-nous, je te prie, » si ton histoire est vraie ? On prétend que

* Pourquoi cette phrase est-elle de mauvais ton ? Je n'en sais rien. Il y en a une infinité d'autres que l'usage proscrit avec aussi peu de raison. Ainsi il est impossible que l'esprit le plus juste et le plus délicat puisse deviner ces petites conventions, puisqu'elles sont communément aussi puériles que déraisonnables ; mais lorsqu'on veut peindre le monde, il faut le connoître, et ce n'est que dans le monde que cette connoissance peut s'acquérir.

» ta femme te passe la rhubarbe, et que tu » lui passes le séné. — Bon! quelle folie! dit » d'Auberive avec indolence. — J'ai sou- » tenu que rien n'étoit plus raisonnable; » mais voilà Belzors qui te condamne sans » appel. — Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en » eût pas fait autant? Ma femme est jeune » et jolie; elle est coquette, cela est tout » simple : au fond pourtant, je la crois fort » honnête, mais quand elle le seroit un peu » moins, il faut bien que justice se fasse... » Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges : rien » n'est plus naturel que mon procédé, et » tout le monde m'en félicite comme de » quelque chose de merveilleux : il semble » qu'on ne me croyoit pas assez de bon sens » pour prendre un parti raisonnable.... Au » reste, comment se porte la marquise, de- » manda madame du *Troëne*, pour changer » de propos? — A merveille, madame..... Je » gage, dit Verglan, que tu la reprendras » quelque jour. — Ma foi! cela pourroit bien » être : déjà même hier au sortir de table, » je me suis surpris lui disant des dou- » ceurs.... »

Ah! par exemple, interrompit Luzincour, cela est incroyable! Je vous demande, reprit

le vicomte, si vous avez jamais vu dans cette maison-ci, rien qui ressemble à cela? — Jamais : une semblable effronterie est hors de toute vraisemblance. — Et songez toujours que cette scène se passe chez la femme du monde la plus respectable, et en présence de sa fille qui n'est pas mariée. Tout cela n'ouvre point les yeux d'Émilie; son cœur *excusoit dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle*.... Sa mère la mène à la comédie; Verglan vient dans la loge. On jouoit *Inès* et *Nanine;* Belzors s'attendrit, fond en larmes : Verglan se moque de sa sensibilité. En sortant, on rencontre un chevalier Dolcet en grand deuil. Il a *hérité d'un vieil oncle à lui.* Verglan, en félicitant le chevalier sur ses *dix mille écus de rente*, ne laisse pas échapper cette occasion de montrer un mauvais cœur et les sentimens les plus vils. Émilie est témoin de cette scène, et elle ne peut se détacher de Verglan. Le soir, elle le voit jouer au trictrac avec Belzors : Verglan est le plus mauvais joueur du monde; Belzors est d'une noblesse extrême : Émilie soupire, *j'admire l'un*, dit-elle, *et j'aime l'autre.* —

Le lendemain, madame du Troëne va se

promener aux Tuileries avec sa fille. Verglan s'y trouve; madame du Troëne le retient auprès d'elle : lisons encore ce morceau.... « L'allée superbe que ce bassin cou-
» ronne, étoit remplie de ces jeunes nym-
» phes, qui, par leurs charmes et leurs
» talens, attirent les désirs sur leurs pas.
» Verglan les connoissoit toutes, et leur sou-
» rioit en les suivant des yeux. Celle-ci,
» disoit-il, c'est *Fatmé :* rien n'est plus
» tendre, plus sensible; elle vit comme un
» ange avec Cléon; il lui a donné vingt mille
» écus en six mois : ils s'aiment comme deux
» tourterelles... Celle-là est la célèbre *Co-*
» *rinne :* sa maison est le temple du luxe,
» ses soupers sont les plus brillans de Paris;
» elle en fait les honneurs avec des grâces
» qui nous enchantent... Cette blonde si
» modeste... a trois amans... Elle ira loin,
» sur ma parole, et je lui ai prédit.... Vous
» êtes donc dans sa confidence? demanda
» madame du Troëne..... — Oh, oui; ce
» n'est pas avec moi qu'elles dissimulent;
» elles me connoissent, elles savent bien
» qu'on ne m'en impose pas... »

Comment est-il possible d'imaginer, interrompit Luzincour, qu'un homme puisse

tenir de semblables discours devant la jeune personne qu'il désire épouser? — Et même en présence de quelque femme honnête que ce pût être, eût-elle cinquante ans... Cependant madame du Troëne emmène Verglan chez elle. Le soir, elle reçoit la visite d'une jeune veuve, qui parle d'une manière touchante du mari qu'elle a perdu. Verglan se moque de sa douleur, et lui conseille d'épouser, pour se consoler, un *joli homme*... Émilie parvient enfin à surmonter son penchant pour Verglan : elle renonce à lui, et elle épouse Belzors...

Et voilà, dit Luzincour, ce qu'on appelle dans la Champagne la peinture du monde et des mœurs, et voilà pourquoi, dans les grandes villes de province, on trouve tant de jeunes gens qui ont le ton et les sentimens de Verglan! Ils veulent imiter *l'homme à la mode*, *l'homme qui tourne les têtes ;* ils croient être cet *homme dangereux*, en prenant ce ton ridicule autant qu'extravagant, et en affichant des mœurs corrompues. Ajoutez à cela, reprit le vicomte, que ce jeune homme, ainsi gâté, s'il vient à Paris, et s'il est introduit d'abord dans la bonne compagnie, y sera si mal reçu, et s'y trouvera telle-

ment déplacé, qu'il ne lui sera pas possible d'y rester; il ira chercher les sociétés où l'on supporte de pareilles manières ; et c'est là qu'il se fixera. Ainsi un fat, en lisant les ouvrages dont nous parlons, deviendra par calcul l'imitateur d'un scélérat. Les personnes foibles et faciles à séduire, perdront une partie de leurs principes, en croyant qu'on peut impunément, dans le monde, se livrer à toutes ses passions, et mépriser ouvertement les lois, la décence et les mœurs; enfin, l'homme vertueux et sensible, en adoptant cette affligeante erreur, détestera, fuira le monde, et, fait pour aimer la société, deviendra sauvage et misanthrope.

—Les auteurs qui ont ainsi, par ignorance, calomnié le monde, ont dû se faire bien des ennemis?...—Point du tout : dans les portraits qu'ils ont tracés, personne n'a pu se reconnoître, personne ne s'est fâché. *Fénélon* peignit la cour : le tableau étoit fidèle; on trouva des ressemblances parfaites, on imagina des allusions, des applications, et l'auteur de Télémaque fut haï.

Pour revenir aux *Contes moraux*, vous voyez combien il seroit nécessaire de désabuser ceux qui croient y trouver l'image de nos

mœurs.... — L'ouvrage qui détruiroit ce préjugé seroit certainement très-utile*. Un homme du monde pourroit seul faire cette espèce de critique. — Si j'écrivois, je croirois le devoir; il m'en coûteroit sans doute de critiquer un auteur si estimable; mais j'oserois lui dire : J'écris pour la jeunesse; pouvois-je ne pas l'éclairer sur un objet si important? Je vous reconnois des talens infiniment supérieurs aux miens; mais souffrez que je le dise, je dois mieux que vous connoître le monde. Au reste, depuis que les Contes moraux ont paru, vingt années se sont écoulées; avec plus d'expérience, l'auteur pourroit bien aisément faire disparoître, dans une nouvelle édition, les défauts qu'on leur reproche, et rendre entièrement digne de lui cet ouvrage charmant à tant d'égards. Comme le vicomte achevoit ces mots, tout le monde rentra dans le salon, et la conversation devint générale.

* D'autant plus que les étrangers nous jugent d'après ces tableaux infidèles, qui leur donnent l'idée la plus fausse et la plus injurieuse de nos mœurs et de nos opinions. Si les Anglais nous traitent si mal dans la plupart de leurs ouvrages, c'est qu'ils copient les auteurs français. Voilà pourquoi ils représentent des *petits-maîtres français* si ridicules et de si mauvais ton.

Cependant le vicomte voulant former avec Luzincour une liaison plus particulière, l'attira chez lui. La confiance fut bientôt établie entre eux. Luzincour fit part au vicomte de tous ses projets, et lui lut quelques manuscrits; et le vicomte avoua à Luzincour qu'il n'étoit pas heureux. A cette confidence, Luzincour s'attrista : Ne me plaignez point, reprit le vicomte ; je possède tous les avantages qui peuvent procurer le bonheur ; mais, par une bizarrerie funeste, je n'en sais pas jouir. Je suis souvent mécontent, ennuyé, désœuvré; cependant mon cœur est sensible; j'ai des amis, une famille que j'aime, la meilleure des mères, un frère aimable et vertueux, une belle-sœur charmante ; enfin un attachement sérieux, une passion véritable m'occupe et remplit mon âme depuis plus de cinq ans. Quoi ! s'écria Luzincour, madame d'Herblay vous inspire une *passion véritable ?*.... Est-il possible, dit le vicomte en riant, que vous imaginiez que je vous parle d'elle? — Mais comment concilier votre *passion* avec les soins que vous rendez à madame d'Herblay?—Pensez-vous qu'une passion mette à l'abri d'une fantaisie ? — Je l'aurois cru. — Eh bien, par exemple, voilà

ce qui n'existe pas dans le monde. — On n'y sait donc pas aimer?.... Une visite interrompit cet entretien.

Le lendemain, le vicomte conduisit Luzincour chez sa mère et chez son frère. Luzincour fut accueilli avec autant de grâce que de politesse. Sa douceur, sa réserve, l'agrément et la simplicité de sa conversation, lui procurèrent dans cette nouvelle société, les succès que Damoville avoit dans la sienne; il fut bientôt admis dans l'intérieur de la famille, et regardé comme l'un des amis de la maison. La seule chose qui le frappa d'abord, ce fut le changement singulier qu'il remarqua dans les manières du vicomte, surtout avec les femmes; en voyant ses égards pour toutes celles qui venoient chez la comtesse de Valrive, l'air et le ton respectueux qu'il prenoit avec elles, Luzincour ne reconnoissoit plus cet homme qu'il avoit trouvé si léger, si moqueur et si peu mesuré chez madame de Surval. Presque tous les soirs, depuis six heures jusqu'à dix, madame de Valrive recevoit des visites. Une santé délicate la retenoit chez elle; mais elle aimoit le monde; elle étoit aimable et recherchée, et sa société étoit extrêmement étendue.

Luzincour écoutoit, observoit en silence, et chaque matin il alloit trouver le vicomte, et lui faire part de tout ce qu'il avoit observé la veille. Jusqu'ici, lui dit-il, je suis enchanté de tout ce que je vois. Quelle différence de ce tableau à celui que nous offroit la maison de madame de Surval! Il me semble que toutes les personnes qui viennent chez madame de Valrive sont aimables, spirituelles, obligeantes; les conversations générales sont frivoles, mais il y règne un charme que je ne puis définir; chacun parle avec grâce, avec aisance; les complimens les plus communs ont une tournure agréable; les entretiens plus particuliers ne sont pas instructifs, ils manquent peut-être de solidité; mais quelle douceur, quelle décence on y remarque! quels égards respectifs! quel choix heureux d'expressions! Jamais la discussion ne dégénère en dispute, jamais l'amour-propre ne paroît offensé; il ne se montre que par le désir de plaire et de réussir. Ce sont les grâces qui le décèlent; on peut le flatter, le satisfaire: on croiroit qu'il est impossible de le blesser. Ainsi donc, dit le vicomte en souriant, tout le monde vous paroît avoir de l'esprit! Mais citez-moi quelque trait.... Ah!

reprit Luzincour, j'avoue que je ne le pourrois pas. Tout ce que j'entends me plaît ; et quand je veux me rappeler les choses qui m'ont charmé, je suis très-surpris de n'y plus rien trouver de remarquable. — Tel est l'effet des grâces ; ce sont elles qui produisent les illusions les plus séduisantes. Vous venez de faire l'éloge, non du mérite réel des personnes que vous n'avez fait qu'entrevoir, mais de ce qu'on appelle avec raison un *bon ton* et des *manières nobles*. Pour posséder ces avantages, il faut avoir une politesse obligeante et délicate ; savoir cacher avec art tout ce que l'amour-propre peut offrir de révoltant, ne jamais dire un mot qui décèle des sentimens bas ou un mauvais cœur ; il faut enfin montrer la décence la plus exacte, de la douceur, de la complaisance, de la réserve, le goût des plaisirs innocens et l'amour de la vertu ; voilà l'extérieur qu'on ne peut se dispenser d'avoir dans la bonne compagnie. Il n'est que trop souvent trompeur ; mais c'est beaucoup pour la vertu, qu'on ne puisse être aimable qu'en tâchant de prendre son langage et ses traits.

Deux jours après cette conversation, Luzincour un soir se trouva avec le vicomte

chez madame de Valrive; il y avoit une douzaine de personnes: on annonça la marquise de Champrose, une jeune et jolie femme que Luzincour n'avoit point encore vue. Elle s'assit à côté du vicomte; Luzincour étoit placé auprès de ce dernier, de manière qu'il pouvoit entendre tout ce que disoit madame de Champrose. Elle causoit à voix basse avec le vicomte, lorsqu'un petit homme extrêmement laid, nommé Dorsain, s'approcha d'elle; et après lui avoir parlé un moment, il s'éloigna et fut à l'autre bout de la chambre. Alors madame de Champrose se retournant vers le vicomte: C'est un homme estimable, dit-elle tout bas en parlant de Dorsain; il a même beaucoup de mérite; mais il a *des formes* bien désagréables..... *des formes affreuses!*..... Luzincour, qui entendit cette phrase, jeta les yeux sur le pauvre Dorsain, et trouva qu'en effet il n'avoit pas des *formes élégantes*... Dans ce moment, un jeune homme fait à peindre, et de la figure la plus distinguée, s'avança vers madame de Champrose; il lui demanda de ses nouvelles, et ensuite il sortit. Le vicomte fit tout haut l'éloge de ce jeune homme, et madame de Champrose ajouta qu'il avoit des *formes*

charmantes. Luzincour fut tellement surpris de cette manière de s'exprimer, qu'il en parla le lendemain au vicomte. Madame de Champrose, lui dit-il, passe-t-elle pour avoir un *bien bon ton?* — Oui; elle a de l'esprit, de la grâce et de la noblesse..... — Cependant elle a des expressions bien libres... — Comment donc? — Il me semble qu'on peut sans indécence dire d'une statue qu'elle a des *formes charmantes;* encore j'ignore si une jeune personne pourroit avec bienséance, devant beaucoup de monde, faire cet éloge d'un *Antinoüs* ou d'un *Apollon*..... — Non, certainement, elle ne se serviroit pas de cette phrase. — Et madame de Champrose l'emploie en parlant des hommes qui sont dans son antichambre! N'a-t-elle pas dit que Dorsain avoit des *formes affreuses*, et le chevalier de Mareilles des *formes charmantes?* A ces mots le vicomte se mit à rire, et il expliqua à Luzincour que par cette manière de s'exprimer on ne vouloit parler que du maintien et de la politesse: Il est vrai, ajouta-t-il, que le hasard qui a produit votre erreur se rencontre souvent; et pour moi, depuis que je suis dans le monde, je n'ai jamais vu de femme ni satisfaite *des formes* d'un homme

de la tournure de Dorsain, ni se plaignant *des formes* de ceux qui ressemblent au chevalier de Mareilles. Au reste, mon cher Luzincour, vous entendrez bien d'autres phrases qui vous paroîtront aussi étranges. Par exemple, cette même marquise de Champrose me parloit d'un homme de notre connoissance: « Je l'ai entendu hier matin, » disoit-elle, et il m'a semblé qu'on ne pou» voit trop louer sa précision, sa *mesure*..... » Il est impossible d'avoir plus de *mesure*.... » Il a véritablement une *mesure parfaite*.... » De qui croyez-vous qu'elle parloit ?..... — D'un musicien, sans doute.—Point du tout; il s'agissoit d'un magistrat, qui, la veille, avoit prononcé en public un discours dont madame de Champrose faisoit ainsi l'éloge. — J'avoue que je ne l'aurois pas deviné..... Apprenez-moi aussi pourquoi au lieu de dire *mes sentimens*, elle dit toujours *mon sentiment?*.... — Nous croyons que cette dernière expression est beaucoup plus tendre. — Mais au contraire: qui n'auroit pour son ami, pour sa maîtresse *qu'un sentiment*, n'aimeroit que bien imparfaitement. Qu'est-ce que l'amitié sans la confiance? Qu'est-ce que l'amour sans l'estime? Pour exprimer un at-

tachement sérieux, une passion véritable, il faut donc dire mes sentimens...—Sans doute; peut-être les femmes n'ont-elles pas fait ces réflexions, ou peut-être ne sont-elles plus aussi exigeantes qu'elles l'étoient autrefois. Quoi qu'il en soit, maintenant l'assurance d'un *sentiment* leur suffit; elles n'en promettent pas davantage. Cela est moins romanesque, mais beaucoup plus commode.

Tandis que Luzincour observoit ainsi le monde, et communiquoit à son nouvel ami et ses remarques et ses réflexions, Damoville partageoit toujours son temps entre la société de madame de Surval, et celle des gens de lettres dont il étoit protégé.

Cependant Luzincour voulant lui faire connoître le monde, obtint de madame de Valrive la permission de lui présenter Damoville, qui, par complaisance, se laissa conduire chez madame de Valrive. Il voulut y briller: il y parla beaucoup; on lui trouva un mauvais ton: il fut reçu froidement. Il dit à Luzincour que madame de Valrive étoit insipide et prude, que tous les gens qu'elle voyoit manquoient d'esprit; et, malgré les conseils et les exhortations de Luzincour, il

déclara qu'il ne retourneroit jamais dans une maison aussi ennuyeuse.

Quelques jours après, Damoville invita Luzincour à un dîner qu'il donnoit à huit ou dix gens de lettres. On resta long-temps à table; ensuite on causa jusqu'à cinq heures, et alors toute cette société prit congé de Damoville. Quand ce dernier et Luzincour se trouvèrent tête à tête : Eh bien! dit Damoville, que penses-tu de cette conversation?—Vous avez commencé par vous louer tous réciproquement, vous avez déchiré vos ennemis, et puis les dissertations, les citations, les disputes ont suivi; mais vous n'avez point *causé;* ce n'est point là ce qu'on peut appeler une *conversation*. Chacun parloit pour soi et suivoit ses idées, sans se embarrasser de celles des autres. Vous ne savez ni écouter, ni vous faire valoir mutuellement; vous êtes distraits, impatiens ou rêveurs; quand vous ne parlez pas, vous pensez à ce que vous allez dire; vous ne prêtez qu'une attention vague à ce qu'on vous dit. Si l'on conte un trait intéressant, pendant ce temps, vous tâchez de vous en rappeler un qui puisse paroître aussi agréable. Il semble que vous

ne soyez là rassemblés que pour vous défier, vous surpasser, et non pour vous amuser ou vous instruire. Enfin, vous avez aussi une plaisante manie, celle de vous creuser la tête pour tourner la conversation de manière que vous puissiez citer ce que vous appelez un *mot* *. Tous ces mots sont communément à la gloire des *Gens de lettres*, ou des anecdotes sur les *Gens de lettres*, etc. Ces petites citations, ainsi multipliées, deviennent fatigantes: ceux qui les écoutent ne partagent pas toujours la satisfaction qu'elles vous causent; elles sont d'ailleurs médiocrement instructives, et elles font ressembler votre conversation à ces livres insipides remplis d'historiettes et de bons mots, compilés sans exactitude, rassemblés sans choix, qu'on parcourt un moment, mais qu'il est impossible de lire de suite, et dans lesquels on ne peut rien trouver d'agréable et de piquant, qui ne soit connu de tout le monde.

* C'est-à-dire une histoire souvent très-longue, ou une sentence, ou un *bon mot*: les gens de lettres d'aujourd'hui ont retranché de cette expression l'épithète de *bon*; il faut avouer que souvent on est forcé d'approuver ce retranchement.

Toutes ces plaisanteries de Luzincour ne fâchoient point Damoville. Luzincour n'étoit pas encore dans la classe des auteurs. Damoville le regardoit comme un homme sans conséquence ; sa franchise l'amusoit, et il rioit de ce qu'il appeloit sa causticité. Luzincour alloit toujours avec la même assiduité chez madame de Valrive. Cette dernière ayant pris de la confiance en Luzincour, lui laissa entrevoir qu'elle n'étoit point heureuse, quoiqu'elle eût une fortune considérable, un mari honnête, aimable, des parens qu'elle chérissoit et des enfans charmans ; mais elle avoit une mauvaise santé, les spectacles ne l'amusoient plus, les visites la fatiguoient ; elle ne se plaisoit point chez elle, et elle n'avoit plus ni la force ni le désir d'en sortir. Luzincour, inquiet de l'état de langueur où il la voyoit, interrogea en secret son médecin. Madame de Valrive, dit ce dernier, est dans un état de *crise* : cela peut durer encore quelque temps....— Comment ?.... — Je vais vous expliquer cela. Les femmes de Paris mènent un genre de vie (surtout depuis quinze ans) qui doit leur causer tous les maux que souffre madame de Valrive. Les bals, les courses de traîneaux et le thé, en

font périr un nombre prodigieux.... — Mais la danse est un exercice aussi salutaire qu'agréable..... — Oui, lorsqu'on ne s'y livre qu'avec modération ; en toute chose l'excès ne peut être que nuisible et pernicieux. S'il est sain de danser à la campagne, en plein air, sur le gazon, il ne l'est certainement pas de danser toute la nuit dans une salle illuminée où l'on étouffe.... — Et qu'avez-vous à dire contre les courses de traîneaux? — Que c'est encore un exercice qui ne peut être salutaire qu'aux *dames de châteaux* qui passent l'hiver à la campagne. — Pourquoi cela? — Parce qu'elles sont accoutumées à toutes les impressions de l'air, qu'elles se promènent tous les jours à pied ; au lieu qu'ici les femmes sont toujours renfermées dans leurs appartemens ou dans des voitures bien closes, ou enfin dans des loges qui sont aujourd'hui des cabinets inaccessibles au froid. D'ailleurs, si à la campagne on alloit en traîneaux, ces parties ne seroient jamais assez brillantes pour ne les pas rompre, si on ne se sentoit pas en bonne disposition ; ici, au contraire, dès qu'une partie de ce genre est arrangée, il n'y a point de jeune personne qui voulût y renoncer pour un commence-

ment de rhume, ou pour un léger mal de gorge: rien ne l'arrête, elle part. Elle revient véritablement malade, avec un rhume sérieux, qu'elle négligera en faveur d'une nouvelle course; sa poitrine s'attaquera, et la satisfaction d'avoir traversé toutes les rues de Paris en mourant de froid, avec des yeux pleins de larmes, un teint vergeté, un nez rouge, dans l'attitude d'un cul-de-jatte, et au bruit de mille sonnettes dont la mélodie discordante permet à peine de s'entendre, et de pouvoir causer avec son compagnon de voyage, qu'on ne voit pas et auquel on tourne le dos: ce plaisir délicieux lui aura coûté la vie. A l'égard du thé, il est généralement reconnu que l'usage continuel en est très-dangereux. Les femmes ne vivent que de crème, de thé, de café, de beurre, de gaufres; faut-il s'étonner qu'elles aient toutes l'estomac détruit, la poitrine délicate, et des maux de nerfs? Aussi leur jeunesse, leur beauté ne durent qu'un moment. A vingt-cinq ou vingt-six ans, leur constitution commence à s'altérer sensiblement: combien il en périt à cet âge! Enfin, à peu près vers ce temps, on quitte la danse: c'est une fatigue de moins; on ne veille plus. Si les principes

de la vie sont épuisés, on succombe; s'ils ne le sont pas, le sommeil et le repos rétablissent les forces. Voilà pourquoi cette époque de vingt-six ans est si dangereuse à Paris pour les femmes. Il y a dix ans qu'elle est passée pour madame de Valrive, qui se trouve aujourd'hui dans sa trente-sixième année, et ce moment est encore très-critique.... — Par quelle raison? — C'est l'âge où les personnes les moins réfléchies sont nécessairement blasées sur tous les plaisirs que le monde peut offrir: le dégoût, l'ennui produisent les vapeurs, la paresse; on reste chez soi, on s'y déplaît: qu'y faire sans instruction, sans goût pour la lecture? On se constitue malade; c'est une occupation. On prend un médecin, on ne lui parle que de soi; c'est un plaisir qu'on sait goûter encore. Voilà pourquoi on voit si souvent tant de médecins et tant de directeurs succéder aux amans qui s'éloignent. Enfin, ne pouvant plus briller, fixer les yeux, on cherche à se rendre intéressante, on garde sa chambre; on passe dans la solitude une partie de la journée; le désœuvrement absolu amène les réflexions: on se dit que cette situation ne sauroit durer toujours; il faudra bien, tôt ou tard, guérir et

quitter sa chaise longue : que fera-t-on alors? Le bal, les spectacles, les fêtes, les soupers priés n'offrent plus rien d'agréable; on a perdu jusqu'au goût de la parure, on est privé pour jamais des plumes et des fleurs, et les diamans ne sont plus à la mode : que devenir?.... Cependant il faut prendre un parti : il en est trois qui naturellement se présentent à l'imagination; mais le choix est embarrassant : il s'agit de savoir si l'on deviendra *bel esprit, joueuse,* ou *raisonnable.* Madame de Valrive est dans cet état; elle hésite, elle balance, elle s'attriste, elle souffre moralement et beaucoup : elle sera malade jusqu'au moment qui fixera ses irrésolutions. — Mais il me semble qu'avec cette espèce de maladie, elle pourroit fort bien se passer de tous les remèdes que vous lui faites prendre continuellement.... — Que voulez-vous? Je lui ai dit qu'elle n'étoit point malade; elle s'obstine à me soutenir qu'elle est mourante : je ne veux pas la contrarier jusqu'à un certain point.... — Et que ne la quittez-vous? — Ce seroit bien pis; elle iroit se faire *électriser*, ou bien elle feroit peut-être quelque autre folie plus dangereuse encore : il n'en est point dont ne soit capable une femme oisive que tout en-

nuie, qui regrette avec amertume sa jeunesse et sa beauté, et qui veut encore que le monde s'occupe d'elle. Les femmes jadis avoient mille petites manières innocentes d'attirer l'attention; elles avoient peur des araignées, des souris; elles frémissoient à la vue de *deux couteaux en croix*, de *trois lumières*, etc. Tous ces moyens sont usés; et d'ailleurs, la philosophie qui les éclaire aujourd'hui, ne permet plus des foiblesses et des superstitions aussi puériles. Les idées se sont étendues, on a rejeté tous les petits moyens; les évanouissemens, les convulsions ont succédé à toutes ces misères du temps passé; les esprits, éclairés par les sciences, dédaignent les remèdes simples de la vieille médecine; quand on connoît à fond les vertus et les propriétés de l'*aimant*, et tous les effets que peut produire l'*électricité*, vous sentez bien qu'on ne s'amuse pas à se mettre au régime ou à boire de l'*eau de veau*.

Luzincour n'eut rien à répondre à ce raisonnement; il trouva que le docteur ne manquoit pas de bon sens, et il ne s'étonna point qu'il connût aussi bien les femmes; sa profession doit naturellement procurer cette connoissance. Les hommes n'appellent un

médecin que lorsqu'ils sont réellement malades. Les femmes les envoient chercher toutes les fois qu'elles n'ont rien à faire, ou qu'elles ont de l'humeur : ainsi, elles passent avec eux plus de la moitié de leur vie.

D'après cette conversation, Luzincour profita de la confiance que lui témoignoit madame de Valrive, pour lui donner des conseils salutaires ; il s'aperçut enfin qu'elle manquoit absolument d'esprit. Cette grâce, cette aisance que donne l'usage du monde, avoient tellement séduit Luzincour, que jusqu'alors il avoit trouvé madame de Valrive aussi spirituelle qu'aimable. Il connut encore, avec une égale surprise, qu'elle n'avoit aucun principe de religion. Il lui en parla, et elle le lui avoua, ou pour mieux dire elle s'en vanta. Il vit qu'elle croyoit lui donner par cette confidence une haute idée de la force de son esprit. Elle lui cita les ouvrages qui avoient su l'affranchir, disoit-elle, des préjugés de sa jeunesse. Oserois-je, madame, reprit Luzincour, vous demander si maintenant vous en êtes plus heureuse ? — Les préjugés sont incommodes. — Mais n'êtes-vous pas assujettie à toutes les bienséances ? — Assurément ; il faut renoncer à la consi-

dération, ou les observer scrupuleusement. — Ainsi vous remplissez tous les devoirs extérieurs de la religion. — Je ne puis m'en dispenser, surtout étant mère de famille. — *Ne croyant à rien....* quel mortel ennui vous devez éprouver!.... — Jugez-en! — Si vous n'étiez pas un *esprit fort*, vous observeriez avec zèle, avec plaisir ces mêmes *pratiques* qui vous paroissent si pénibles.... Ainsi, que gagne-t-on à rejeter ce que vous appelez des préjugés, puisqu'on ne peut en même temps renoncer aux bienséances? C'est alors qu'on est véritablement esclave; on n'agit plus librement, les actions et la conduite n'ont plus de rapport avec les sentimens et les opinions. — Vous avez raison; il est certain qu'on est souvent fort à plaindre d'être plus *éclairée* qu'une autre. — Etes-vous bien sûre, madame, de connoître la *vérité?* — Je vous ai cité tous les ouvrages que j'ai lus. — Vous avez lu sans doute ceux qui les réfutent? — A quoi bon? Je suis convaincue: rien ne pourroit me dissuader. — Il me semble que l'importance de la chose mérite bien qu'on y réfléchisse, et que du moins, dans le doute, on cherche à s'instruire des raisons *pour et contre*. Si l'on vous prouvoit que les ouvrages

qui vous ont séduite sont remplis de citations fausses; que leurs auteurs ne connoissoient point les livres saints qu'ils ont attaqués; que leur profonde ignorance à cet égard est égale à leur mauvaise foi, qu'ils se contredisent eux-mêmes à chaque page?..... — On ne pourroit me *prouver tout cela sans m'ennuyer à la mort*.... D'ailleurs, je vous le répète, rien ne sauroit me faire changer d'opinion; une religion intolérante *répugne à mon cœur*, à ma raison. — Vous avez entendu faire de longues déclamations sur l'*intolérance;* voulez-vous connoître ce qu'on peut dire à cet égard de plus fort, de plus touchant, de plus sublime?.... Lisez l'*Evangile*. — Tous les dévots sont intolérans, persécuteurs. — Oui, les faux dévots; mais parce que *les faux philosophes* outragent la religion dans leurs écrits, et ne respectent ni l'ordre établi, ni les mœurs, je ne dirai point que la *philosophie* est haïssable et dangereuse : de même ne calomnions point la religion, la piété, parce qu'il y a des hypocrites. — Mais convenez qu'il est impossible d'être dévot si l'on a de l'esprit.... — Vous croyez que *Nicole, Pascal, Racine, Fénélon*, n'avoient pas autant d'esprit que nous? —

Ils avoient du génie, de l'esprit; mais point de philosophie. — Pensez-vous, madame, que Fénélon fût absolument dépourvu de philosophie? — Il eut de grands talens... de bonnes intentions.... mais ce n'est pas là l'homme qu'on peut appeler *un philosophe*.... — Oui, moderne!... Ses ouvrages inspirent la vertu; sa conduite et sa vie en offrent le plus parfait modèle : également grand dans toutes les situations, la faveur et la disgrâce ne causèrent aucune altération dans son caractère et dans ses mœurs. A la cour la plus brillante de l'Europe, on le vit simple, bienfaisant, désintéressé : la persécution ne put ni l'abattre ni l'aigrir. Il eut des ennemis, et ne connut jamais la haine. Il se trompa!... L'envie alors crut triompher; mais Fénélon mit le comble à sa gloire, en se condamnant lui-même..... Croyez-moi, madame, les *athées philosophes* ne donneront jamais d'exemple de cette sublime philosophie. — Véritablement vous êtes étonnant! un homme de votre âge vouloir *convertir* une femme!... Cela est absolument neuf; mais je vous déclare que *j'ai un peu de caractère*, et que je sais soutenir et défendre mes opinions. — Vous ne m'avez point

encore expliqué les raisons qui les motivent... — Des raisons?... je vous en ai donné vingt qui sont sans réplique... Mais, tenez ; vous connoissez le baron de Vercenay, qui vient souvent ici?.... il est impossible d'avoir plus d'esprit.... eh bien, *il ne croit à rien absolument* : si vous l'entendiez!.... — Je le plaindrois beaucoup; mais d'ailleurs, oserois-je vous dire que M. de Vercenay a bien peu d'instruction.... — Vous vous trompez; parmi les gens du monde, il n'y a personne de plus instruit que lui. — J'aurois cru qu'il n'avoit lu dans toute sa vie que quatre ou cinq auteurs modernes.... — Il a tout lu : demandez-le lui plutôt. — J'en crois autant votre témoignage.... — C'est un homme extraordinaire!.... et réellement... profond.... En achevant ces mots, madame de Valrive sonna : ses femmes vinrent; elle se mit à sa toilette, et Luzincour se retira.

Le soir il revit le médecin de madame de Valrive. Je crois, lui dit-il, que votre malade est à la veille de prendre un parti. — Je parie qu'elle va devenir bel esprit. — J'en suis persuadé. Mais, dites-moi, de grâce, comment s'y prendra-t-elle? — Aujourd'hui rien n'est plus aisé. Autrefois il falloit changer

absolument de société! On abandonnoit tous les gens du monde pour se livrer entièrement aux gens de lettres. Présentement cela n'est plus nécessaire : on a l'agrément de trouver une foule d'*auteurs* dans toutes les classes, dans tous les états. Madame de Valrive attirera chez elle plus particulièrement les personnes du grand monde, qui passent pour avoir de l'esprit; elle les rassemblera, et leur donnera à dîner trois ou quatre fois par semaine : le soir, elle dira qu'elle a fait un *dîner charmant*. Elle nommera tous les hommes qui auront dîné chez elle; en même temps elle assurera que jamais ils n'ont montré plus d'esprit, plus d'agrément. Elle vantera la solidité du chevalier de Sireuil, la grâce et la gaieté du comte de Morsan, l'originalité du baron de Vercenay : elle n'aura rien senti de tout cela; mais il suffit de répéter ce qu'on a mille fois entendu dire. D'ailleurs, madame de Valrive sera obligée de se trouver à toutes les *lectures* qui se feront dans la société; enfin, il faudra encore qu'au lieu d'une loge à l'Opéra, elle en ait une à la Comédie française; car il ne lui sera pas permis de manquer une première représentation de pièce nouvelle. — Ne rece-

vant point dans sa société de gens de lettres, elle n'aura donc jamais chez elle que des lectures d'ouvrages faits par des gens du monde? — Pardonnez-moi; l'homme de lettres qui aura quelque réputation sera très-bien reçu chez elle, pourvu qu'il ait un manuscrit dans sa poche : quand son ouvrage est connu de toute la société, on ne le voit plus, à moins qu'il n'en fasse un nouveau. — Ainsi donc il est traité comme un chanteur ou un joueur d'instrumens? — Il est vrai que si les gens de lettres sentoient mieux la dignité de leur état, ils n'auroient de semblables complaisances que pour les personnes de leur société, ou pour celles qui désireroient former avec eux des liaisons durables. Pour moi, si je donnois des conseils à un jeune auteur, je lui dirois : Ne soyez jamais la dupe de votre amour-propre. Pour obtenir les vains applaudissemens de quelques particuliers, ne consentez point à jouer un rôle subalterne; défiez-vous de l'orgueil; il abaisse, il avilit celui qu'il enivre; il sacrifie tout aux petits succès du moment; il vous rendroit inconséquent, absurde; il vous donneroit un ton dogmatique et tranchant; il vous dicteroit des préfaces ridicules, et vous feroit

en même temps supporter avec joie les plus étranges humiliations. Luzincour trouva ce conseil assez sage, et il se promit bien d'en profiter.

Au milieu des objets nouveaux qui l'environnoient, Luzincour, plus sensible à l'amitié qu'au plaisir même d'observer et de s'instruire, remarquoit avec chagrin que le vicomte ne venoit plus chez sa belle-sœur. En vain Luzincour alloit le chercher; depuis plus de six semaines, il n'avoit pu le rencontrer ou le rejoindre. Enfin, après mille tentatives infructueuses, il le trouva un soir chez lui. Le vicomte le reçut comme s'il l'eût vu la veille. Luzincour avoit l'air triste; et le vicomte lui en demandant la raison: Vous m'aviez promis de l'amitié, de la confiance, reprit Luzincour.... — Eh bien?.... — Quoi! depuis deux mois votre porte m'est fermée!... — Pourriez-vous le penser! Toutes les fois que vous êtes venu, je dormois ou j'étois sorti.... — Vous dormiez!.... à onze heures, à midi? — Et le bal, le jeu? — Vous ne dansez plus, et n'aimez pas le jeu.... — N'importe: j'ai joué, j'ai été au bal.... — Je vous trouve changé. — Cela doit être: je suis excédé; mais je vais vous apprendre une nou-

velle qui vous fera plaisir : je suis brouillé avec madame d'Herblay. — N'avez-vous pas aussi quelque *confidence affligeante* à me faire? — Non : que voulez-vous dire?... — Je ne suis chargé d'*aucun message*, je n'ai même osé me permettre la plus légère question ; mais il étoit facile de deviner par votre conduite.... — Je ne vous entends point; expliquez-vous clairement. — Il y a du refroidissement entre vous et M. votre frère? — Pas le moins du monde, je vous jure... — — Vous êtes donc brouillé avec madame de Valrive? — Mais point du tout : qui a pu vous faire un conte aussi dépourvu de vraisemblance ?..... — Vous n'allez plus chez elle.... Dans le commencement de l'hiver je vous y voyois tous les jours... — Je vous le répète, mon cher Luzincour, depuis deux mois je n'ai pu disposer d'un moment. — Et vous vous étonnez de n'être point heureux? Ah! vivez davantage dans votre famille, avec vos amis, vous connoîtrez alors ce bonheur si pur que la dissipation vous arrache, et qui seul peut satisfaire un cœur comme le vôtre. — Vous avez raison, reprit le vicomte, je le sens ; oui, je veux renoncer à cette excessive dissipation qui me fa-

tigue et qui m'ennuie depuis plus d'un jour. Voici le printemps, si vous voulez nous voyagerons. Luzincour accepta cette proposition avec joie, et le vicomte, fidèle à l'engagement qu'il venoit de prendre, partit en effet au mois d'avril. Les deux amis parcoururent la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, et ne revinrent à Paris que vers le milieu de l'hiver Luzincour, en arrivant à Paris, apprit avec joie que Damoville venoit d'obtenir le prix de poésie donné par l'Académie française. Luzincour lut cette pièce de vers, et alors il fut véritablement convaincu que Damoville avoit su se faire des amis, qui le servoient avec plus de zèle et de chaleur que de justice. Damoville eut une *médaille;* mais le public, auquel depuis long-temps les *médailles* n'en imposent plus, n'en trouva pas la pièce de vers moins mauvaise; au contraire, car la partialité le révolte, et celle qu'il crut apercevoir dans cette occasion, lui ôta toute l'indulgence qu'il a naturellement pour les auteurs qui débutent.

Damoville, encouragé par ce triomphe, se confirma dans l'opinion qu'il est inutile de travailler et de s'instruire, et qu'il suffit de faire des visites et cultiver des protecteurs.

Six mois après il fit paroître un roman, où il peignit *les mœurs et le monde*, c'est-à-dire, ce qu'il avoit vu chez madame de Surval. Il dit à Luzincour que cet ouvrage lui feroit des ennemis sans nombre. Je t'avoue, ajouta-t-il, que les portraits sont faits d'après nature; j'ai un peu *chargé*, afin de les rendre plus piquans; mais ils n'en seront pas moins frappans. Par exemple, mon héros est absolument calqué sur le vicomte de Valrive: je ne l'ai vu qu'un moment chez madame de Surval; mais je l'étudiai particulièrement,... J'ai peint avec une vérité parfaite *sa manière d'être* avec les femmes, son ton leger et persiffleur, son air distrait... Mais, mon ami, interrompit Luzincour, je t'ai déjà dit que ce mauvais ton ne lui étoit pas naturel...— Mon cher Luzincour, nous avons une manière toute différente d'envisager les choses. D'ailleurs, ta prévention en faveur du vicomte ne te permet pas de le voir tel qu'il est : tu lui donnes des qualités solides auxquelles il ne prétend pas, et tu lui refuses des agrémens qui ont fait tous ses succès auprès des femmes. Je le connois mieux que toi : si tu savois ce que madame d'Herblay m'en a conté!..... *Lovelace* n'étoit qu'un

écolier en comparaison de lui... — Peux-tu ajouter quelque foi au témoignage d'une femme aussi méprisable que madame d'Herblay ?—Elle n'est pas plus méprisable qu'une autre, que madame de Valrive, par exemple, qui, depuis que le baron de Vercenay l'a quittée, a pris un petit chanteur de l'Opéra... —Madame de Valrive!... — Et le couplet qu'on a fait sur elle ?... — Quel couplet ? — Qu'on a tant chanté... — Je ne connois ni le couplet, ni cette abominable histoire, qui, vraisemblablement, n'a été contée que dans la société de madame de Surval.—Je ne suis pas de la tienne; mais j'en connois parfaitement les personnages et les intrigues : l'aventure de madame de Champrose, *le double échange* d'amans fait entre elle et son amie, le *traité* signé devant témoins dans *la petite maison*... Toutes ces anecdotes sont dans mon ouvrage : juge du train, du tapage que cela va faire... Cependant, j'ai tâché de déguiser un peu les faits... —Tu pouvois t'en épargner la peine. Je t'assure que le vicomte, madame de Valrive, madame de Champrose, ont lu ton roman le plus froidement du monde. —C'est prendre le meilleur parti : assez d'autres personnes les reconnoîtront sans qu'ils

se dénoncent eux-mêmes, en laissant voir un dépit imprudent.—Je te proteste que tu passerois ta vie à faire des tableaux de ce genre, sans pouvoir parvenir à leur causer le plus léger dépit. Luzincour avoit raison.

Damoville se vantoit d'avoir fait un *libelle*, puisqu'il s'étoit permis de placer dans son ouvrage les *anecdotes* contées par madame d'Herblay; mais ces prétendues anecdotes n'étoient que des calomnies absurdes dont personne n'avoit jamais entendu parler. Les *portraits* n'étoient pas plus fidèles; ainsi, on ne se déchaîna pas contre Damoville, il n'y eut ni train ni tapage; on n'imagina pas même qu'il eût eu le projet de faire une critique. Cependant, presque tous les journaux assurèrent que depuis les romans de *Crébillon*, *on n'avoit point vu d'ouvrage où l'on retrouvât mieux le ton du monde et le tableau des mœurs*. Le compte qu'on rendoit d'ailleurs de ce roman, causa plus d'étonnement encore à Luzincour, qui trouva les éloges si outrés, qu'il ne lui fut pas possible de les attribuer entièrement au mauvais goût. Damoville, avec son indiscrétion ordinaire, lui apprit comment on peut s'assurer les suffrages de certains journalistes: on fait

connoissance avec deux ou trois, on leur donne quelques petites pièces fugitives pour leurs journaux ; on emploie auprès des autres, ses amis et ses protecteurs, etc. Luzincour objecta que c'étoit perdre bien du temps et supporter beaucoup d'ennui, pour n'obtenir que des éloges dont personne n'étoit la dupe. Damoville répondit qu'il n'ignoroit pas que *l'extrait le mieux intentionné* ne produisoit pas un grand effet à Paris, mais qu'il n'étoit pas inutile dans les *provinces et dans les pays étrangers.*

Vers ce temps, Luzincour fit un voyage en Champagne. Il passa deux mois avec son père, ensuite il partit pour l'Italie. Désirant pouvoir un jour parler des arts, sinon en *connoisseur*, du moins avec goût, il voulut voir l'Italie. Un artiste doit passer plusieurs années à Rome : il n'est utile à un homme de lettres que d'y séjourner quelques mois. Il faut que l'un étudie, travaille, réfléchisse profondément : il suffit que l'autre soit frappé, et qu'il conserve le sentiment et l'idée *du beau*, de la grandeur réunie à l'élégance. Il est donc nécessaire qu'il ait vu Saint-Pierre de Rome, le Panthéon, l'Apollon du Belvéder, et tant d'autres fameux

monumens dont toutes les descriptions, les dessins, les copies qui en existent, et les plus savantes dissertations, ne pourroient lui donner l'idée.

Après un voyage de six mois, Luzincour quitta l'Italie. De retour à Paris, il accepta un logement chez le vicomte, qui, ayant renoncé pour jamais au rôle fatigant d'*homme à la mode*, menoit enfin un genre de vie qui convenoit parfaitement à Luzincour.

Dans l'absence de ce dernier, Damoville avoit été chargé de la rédaction d'un journal; et Luzincour, choqué de plusieurs articles signés par le *rédacteur*, et qu'on lui avoit envoyés en Italie, ne put s'empêcher d'en parler à Damoville. En vérité, lui dit-il, vous montrez une partialité révoltante! — Comment donc? — Vous louez des ouvrages d'une platitude!... — Tu veux parler de cette petite brochure de Blimont?.... Cela est détestable, j'en conviens; mais Blimont m'étoit vivement recommandé par une femme intrigante que je dois ménager: c'est madame d'Herblay. Elle est maintenant la maîtresse d'un homme en place: elle s'est chargée de solliciter une pension pour moi; elle s'intéresse à ce petit Blimont, elle lui

croît *de la finesse*, *du piquant et de la grâce :* pouvois-je me dispenser de répéter cet éloge ? Je suis encore heureux d'en avoir été quitte à si bon marché ; car si par hasard elle eût trouvé que Blimont a du *génie*, il auroit bien fallu le dire aussi. — Voilà d'excellentes raisons !.... Et ces *pensées détachées*, si communes, si ennuyeuses, dans lesquelles on trouve, dites-vous, tant de profondeur ?... — Je les ai louées sans ménagement et sans contrainte, bien sûr que personne ne les liroit : on ne me contredira pas, car je défie le lecteur le plus intrépide d'en lire plus de trois pages. Alors, quand nous protégeons l'auteur, nous disons avec assurance qu'un tel ouvrage est *sublime*..... Je t'ai cité jadis un exemple de ce genre.... — Oui : ce n'est pas ta faute si je ne suis pas plus instruit. Au reste, je pourrois excuser cet excès de complaisance ; mais comment te passer ces critiques amères si remplies de fiel, et faites de si mauvaise foi ? De quel front oses-tu *louer* Blimont et *déchirer* Terval ?.... — Naturellement je fais grand cas des talens de Terval : je l'ai prouvé ; j'ai rendu le compte le plus avantageux de son premier ouvrage...—Celui qu'il vient de donner est supérieur au premier. — D'ac-

cord ; mais il n'est pas écrit dans *nos principes*.—Il est vrai qu'il prétend que la religion est la seule base solide que puisse avoir la vertu. — Enfin, il a révolté tous les *philosophes*. — C'est-à-dire, tous les *usurpateurs* de ce beau nom... — *Usurpateurs*, soit ; que m'importe ! Il s'est fait une multitude d'ennemis ; quand les plus dangereux de ses ennemis ne seroient pas mes protecteurs, je n'aurois certainement pas eu la sottise de les mettre tous contre moi, par une impartialité aussi hardie que maladroite. Sois certain, mon cher Luzincour, que je ne suis ni absurde ni fantasque, et que ce n'est jamais sans raison que je déchire un bon ouvrage, ou que je parois admirer une platitude : par exemple, dans ma dernière feuille, je dis beaucoup de mal de la pièce nouvelle ; cependant, au vrai, je la trouve charmante..... — Et l'auteur, il y a six mois, étoit au nombre de tes amis ?.... — Voilà le beau ! je l'ai sacrifié à la reconnoissance. L'année passée, le rédacteur d'un certain journal eut pour moi une complaisance absolument semblable : *un bienfait n'est jamais perdu.* Il est venu me rappeler ce trait. L'auteur de la pièce nouvelle est son ennemi. J'ai saisi cette occasion

de m'acquitter. J'ai tourné en ridicule la pièce et l'auteur, autant que je l'ai pu... Enfin, tu me verras encore que j'ai fait jadis l'éloge des talens d'un autre homme de lettres, de Dorgeval, et que je soutiens à présent qu'il n'est qu'un sot; mais ce n'est point par caprice. Il faut que tu saches que nous ne nous voyons plus, et que nous sommes brouillés sans retour. — Que peut-on opposer à de si bonnes raisons!... Cependant je t'avouerai que si jamais je me mêle de faire un journal, j'aurai la fantaisie d'offrir le rare modèle de la plus parfaite impartialité. — Projet romanesque, impossible!..... — Il n'est point romanesque; car la raison et l'intérêt personnel suffiroient seuls pour m'engager à le suivre. La mauvaise foi d'un journaliste n'en impose à personne: toutes les petites ruses qu'il emploie pour la masquer sont usées depuis long-temps. En vain, lorsqu'il s'apprête à déchirer un ouvrage, il nous vante au commencement de l'extrait son *impartialité reconnue*, et il nous assure qu'il va *louer avec plaisir et critiquer avec regret;* en vain, lorsqu'il aime l'auteur, il nous annonce et nous promet de la *sévérité :* on n'est plus la dupe de ces préambules artificieux; ou, pour

mieux dire, après les avoir lus, on connoît déjà tout l'extrait : ainsi, loin d'abuser, ils éclairent. C'est pourquoi je vous conseille de changer cette vieille formule ; vous feriez bien de tâcher d'en imaginer une qui soit moins connue, et un peu plus adroite. — Revenons à l'impartialité : je la soutiens toujours impossible, et, de plus, absurde ; si votre ami intime, ou votre bienfaiteur fait un mauvais ouvrage, en direz-vous du mal ? — Voilà le seul cas où je ne pourrai dire librement la vérité : s'il se rencontre, ce sera bien rarement ; mais alors même je n'écrirai point contre ma conscience. Si je suis forcé de faire l'extrait dont vous parlez, je commencerai par dire : *L'ouvrage dont je vais rendre compte est de mon ami intime, ainsi je me borne à donner l'idée du plan et des détails ; et comme mon jugement seroit justement suspect, je n'en porterai point.* — Et quand vous parlerez de votre ennemi, votre jugement ne sera-t-il pas *suspect* aussi justement ? — Non ; l'amitié peut tout sur moi, et mon cœur jamais ne connoîtra la haine. — Vous persuaderez cela au public ? — Je le lui prouverai. Il sera convaincu, du moins, que j'ai assez de raison et d'élévation

dans l'âme pour mettre ma gloire à me montrer invariablement équitable et vrai..... — *Cela est admirable!* Mais avec toute cette grande *pureté d'âme*, ton journal seroit d'une insipidité!..... — Beaucoup moins insipide que les tiens: vous ne dites jamais franchement ce que vous pensez. On sait que mille petits intérêts particuliers vous font parler. Quand vous louez, le lecteur dit de vous: *C'est qu'il est gagné, c'est qu'il est l'ami de l'auteur, etc.* Quand vous critiquez, il dit: *C'est qu'il est brouillé avec l'auteur, c'est qu'il est ennemi de l'auteur, c'est qu'il craint les ennemis de l'auteur.* Avec une semblable opinion, quel cas peut-on faire de vos jugemens? On les lit sans intérêt, et même sans curiosité; car, pour en avoir l'idée la plus juste, il suffit de connoître vos prétentions, vos craintes et vos inimitiés: au lieu de cela, mon journal, sans être ni mieux fait, ni mieux écrit, paroîtra certainement beaucoup plus piquant. On sera sûr du moins d'y trouver toujours l'expression fidèle des sentimens d'un homme véritablement impartial.... — On croiroit que tu parles d'un ouvrage sérieux, fait pour passer à la postérité! Songe donc qu'il n'est question que d'un

journal, d'une *feuille volante*, qu'on n'achète communément que pour avoir l'affiche des spectacles, qu'on lit le matin par désœuvrement, qu'on brûle le soir, et dont il ne parle plus le lendemain.—Oui, tel est en général le sort de nos journaux; mais est-ce la faute du *genre* ou celle des *auteurs*? J'ai ouï dire qu'*Addisson*, *Pope*, *Steele*, etc., s'amusoient aussi à faire des *feuilles volantes*; on les recevoit le *matin*, on les lisoit à *déjeuner*, et ces feuilles n'ont été ni *brûlées*, ni dispersées: les *abonnés* prenoient la peine de les recueillir. — Oui, sans doute; on ne niera point que le *Spectateur* ne soit un excellent ouvrage. Autrefois les auteurs ne songeoient qu'à bien écrire. Ils n'avoient pas plus d'esprit que nous, mais ils méditoient davantage; aujourd'hui le temps nous manque: à la vie que l'on mène, on ne peut ni réfléchir, ni travailler.... — Je conçois qu'en effet il est assez difficile de pouvoir en même temps *intriguer* et bien écrire. — Au reste, je n'attache nulle prétention à ce petit journal, dont je ne me suis chargé que pour un moment. Je vais le quitter pour en faire un d'un autre genre, et qui sera beaucoup plus utile à ma fortune. — Et quel est ce journal? — Il

ne sera point public. C'est une correspondance particulière qu'on me procure avec cinq ou six souverains étrangers. — Et que manoeuvras-tu *à ces souverains étrangers ?* — Ce sont des princes qui aiment notre littérature et qui désirent connoître tous les ouvrages nouveaux qui paroissent, avant même que les journaux en aient rendu compte. Ainsi je leur ferai passer les ouvrages de nos amis : à l'égard des autres, je me contenterai de leur en envoyer un extrait et un jugement *impartial*. — Fort bien : quand tu n'aimeras pas l'auteur, tu persuaderas au prince que l'ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu..... — Et en parcourant mon petit extrait, le prince n'en pourra douter. — Assurément, si le *prince* t'accorde sa confiance, il aura des idées bien saines sur l'état actuel de notre littérature, et sur le mérite de nos auteurs !..... — Mais je ne m'engage point à être l'*instituteur du prince*, je ne serai que son *correspondant :* ainsi, qu'il ait des idées justes ou fausses, peu m'importe.... — Et quel est l'avantage que tu retireras de cette correspondance ? — Premièrement, le plaisir de servir mes amis, d'établir ou de maintenir leur réputation dans

les pays étrangers.... — De décrier, de déchirer vos ennemis; mais après?.... — Des honneurs, de la gloire... On obtient quelques pensions, des portraits, des lettres flatteuses dont on donne des copies, et qu'on fait adroitement insérer dans les journaux, ou même dans ses propres ouvrages.... — A présent, dites-moi, je vous prie, comment on peut tout à coup se trouver en correspondance avec *six souverains étrangers?*.... — Il faut d'abord avoir de l'esprit et du génie.... — Je m'en doutois bien; voilà les droits. Passons aux moyens.... — Il faut encore cultiver avec soin les ambassadeurs des puissances étrangères. Ensuite, lorsqu'on fait un ouvrage, les ambassadeurs se chargent d'en offrir à leurs maîtres les premiers exemplaires : l'auteur doit joindre à cet hommage une lettre pour le prince; en outre, on ne néglige pas de se faire recommander par ses amis, par quelques gens de lettres dont la réputation soit faite, et dont le témoignage ait du poids. Par exemple, *Dalainval* m'a rendu ce service pour l'*Allemagne* et pour la *Russie*.... — Maintenant je suis au fait; revenons à votre correspondance. Est-il possible que vous puissiez vous charger d'une pareille entre-

vise ?... — Que veux-tu dire ?.... — Quoi ! vous tâcherez de détruire sourdement la réputation de vos ennemis, vous les attaquerez sans qu'ils puissent ni se défendre, ni répondre, ils ignoreront les accusations dont vous les chargerez ; et les ridicules que vous leur donnerez ! Vous les rencontrerez dans le monde, vous souperez avec eux, et souvent en les quittant vous irez faire vos dépêches, et vous les déchirerez avec autant d'acharnement que de mauvaise foi !... Oui, Damoville, j'oserai vous le dire sans détour, il y a dans cette conduite une lâcheté qui me fait horreur... — Vous prenez tout au tragique ; ainsi donc, dans toutes les lettres que vous avez écrites dans le cours de votre vie, vous ne vous êtes jamais permis une critique mordante ou un jugement hasardé ?... — Pouvez-vous comparer des correspondances de société à celle dont on veut vous charger ? — Mais, d'après vos principes, il est affreux d'écrire à l'insu d'un auteur que son ouvrage est détestable. — Du moins, je ne l'écris qu'à mes amis. Comme je n'ai pas un *grand intérêt* à leur faire adopter mon opinion à cet égard, ma critique ne sera ni déraillée, ni *captieuse:* je dirai un mot en passant, et je n'emploi-

rai pas toute l'adresse dont je suis capable pour tâcher de le persuader. Enfin, si je juge mal, si je ne rends pas justice à l'auteur, du moins je ne nuirai ni à sa réputation, ni à sa fortune, et je ne serai coupable que d'une légèreté. — Dès que nous parlons sérieusement, je conviens que l'espèce de correspondance dont je vais me charger, exigera de ma part une parfaite équité.... — Mais, quand vous seriez impartial, ne pouvez-vous pas vous tromper, et juger mal sans en former le projet?.... Non, non; la probité réprouve toutes ces critiques clandestines qu'on doit ranger dans la classe odieuse des libelles. Si vous voulez combattre, ne préparez point d'embûches secrètes, ne portez point de coups perfides à la faveur des ombres de la nuit; attaquez au grand jour, et nommez-vous. Si je faisois une critique, mes motifs seroient purs, j'aurois un *but moral*, je critiquerois avec courage tout ce qui me paroîtroit contre les mœurs et contre la raison; mais comme je sais que je puis me tromper, je voudrois qu'on pût me réfuter et m'éclairer. Si l'on ne me répondoit que par des injures et des libelles, ce seroit me prouver qu'on n'a rien de solide à m'opposer, et certain

alors d'avoir eu raison, la modération me coûteroit peu. — Et si l'on vous démontroit que vous avez eu tort? — J'en conviendrois franchement, sans aucun détour; je n'aurois jamais des torts volontaires, ainsi cet aveu n'auroit pour moi rien de pénible... — Va, mon cher Luzincour, si jamais tu deviens auteur, tu changeras d'opinion et de langage.

En disant ces mots d'un ton ironique et piqué, Damoville se leva et quitta brusquement Luzincour. Ce dernier passa plus de deux mois, depuis cet entretien, sans entendre parler de Damoville. Il se crut brouillé avec lui; mais Damoville, quoiqu'il trouvât Luzincour caustique et bizarre, ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, et de compter sur son amitié. L'habitude et la confiance lui rendoient nécessaire la société de Luzincour. Décidé à ne point suivre ses conseils, il éprouvoit en même temps le besoin de le consulter et de lui faire part de ses succès et de ses espérances. Il le quittoit quelquefois avec humeur; mais il ne pouvoit se passer de lui, et après l'avoir négligé, il revenoit tout à coup le chercher, et lui confier de nouveau ses desseins et tous ses secrets.

Cependant Luzincour suivoit avec constance le plan de conduite qu'il s'étoit fait en arrivant à Paris. Il donnoit au monde cinq ou six heures de la journée; il consacroit le reste à l'étude et à remplir des devoirs chers à son cœur. Il n'avoit jamais négligé Dumay, cet avocat chez lequel il avoit logé pendant deux ans; il conservoit des liaisons intimes avec plusieurs artistes distingués. Naturel, simple et modeste, ses manières étoient douces et nobles, sa conversation intéressante; enfin les femmes lui trouvoient des *formes agréables*, les hommes un mérite solide, et ses amis les qualités les plus attachantes.

Sensible, et par conséquent bienfaisant, il alloit souvent visiter ces réduits obscurs où la misère offre des tableaux si déchirans. En voyant de près ces infortunés, son âme s'ouvrit à mille sentimens nouveaux. Il connut la pitié: elle est au fond de tous les cœurs; mais elle y demeure sans action, si nul objet frappant et pathétique ne l'excite et ne la réveille. Semblable au feu qui existe dans tous les corps, dans le marbre même, elle peut souvent, si rien n'aide à la développer, ne se manifester jamais. Enfin, se disoit Luzincour,

je puis maintenant faire un ouvrage intéressant : je puis écrire, et sans art je saurai toucher, émouvoir. J'ai vu l'humanité souffrante, j'ai vu tout ce que la douleur, le courage, la reconnoissance peuvent offrir de déchirant et de sublime.... Le cri pénétrant du désespoir a frappé mon oreille.... L'effroi, l'horreur, la pitié, l'admiration, j'ai tout éprouvé ; je dois connoître le cœur humain : pour peindre avec vérité, je n'aurai besoin ni d'imagination, ni de génie ; il suffira de me rappeler fidèlement ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti.

Luzincour fit enfin paroître un ouvrage moral dont le succès surpassa toutes ses espérances. On y trouva de la vérité, du sentiment. Luzincour n'ayant point encore de *réputation*, ne pouvoit avoir d'ennemis. Il obtint tous les suffrages. Les gens de lettres même l'accablèrent d'éloges. Plusieurs voulurent le voir, le connoître : on sonda ses dispositions, on pénétra facilement ses principes, et l'enthousiasme se refroidit bientôt. Luzincour s'en aperçut ; il ne fit aucune démarche pour dissiper la petite conjuration qui commença dès lors à se former contre lui. On se repentit d'avoir loué si indiscrète-

ment un homme qui avoit une aversion décidée pour tout *esprit de parti*. Mais le mal étoit fait ; et, tandis qu'on cherchoit les moyens d'y remédier, Luzincour jouissoit tranquillement de la satisfaction d'avoir fait un ouvrage utile, et du plaisir de le voir traduit, avant la fin de l'année, dans toutes les langues de l'Europe.

Ce fut à peu près à cette époque que Luzincour fit connoissance avec une jeune veuve nommée Aurélie, qui voyoit beaucoup de gens de lettres, et chez laquelle Damoville passoit sa vie depuis cinq ou six mois. Aurélie étoit veuve d'un riche négociant de Nantes; elle n'avoit point d'enfans, et se trouvant, à vingt-quatre ans, maîtresse de sa destinée et d'une fortune honnête, elle revint à Paris loger chez une vieille tante qui l'avoit élevée, et dont elle étoit l'unique héritière. Aurélie joignoit à une figure agréable un esprit juste et cultivé, un goût délicat, et une âme noble et sensible. Quoiqu'elle eût de la raison et de la pénétration, elle avoit en même temps une imagination trop vive pour pouvoir juger toujours avec justesse. Elle se prévenoit facilement; mais ses préventions duroient peu, elle aimoit la vérité, elle la cherchoit de

bonne foi, et elle n'avoit dans le caractère ni cette opiniâtreté qui force à lui résister, ni cet orgueil insensé qui la repousse. On la voyoit souvent changer d'opinion et de sentimens, on l'accusoit injustement d'inconstance et de caprice; elle n'étoit que désabusée. Naturellement équitable et généreuse, personne ne savoit mieux qu'elle convenir d'un tort et le réparer. Son cœur, uniquement formé pour aimer, étoit inaccessible à la haine, à l'envie, au ressentiment. Le premier mouvement passé, non-seulement elle pardonnoit avec facilité un mauvais procédé, mais involontairement elle l'oublioit. En dépit des réflexions et de l'expérience, elle étoit née pour croire jusqu'à la fin de sa vie à la sincérité des réconciliations, et qu'il n'est point d'ennemi qui ne puisse cesser de haïr. Eloignée de toute affectation, incapable de dissimuler et de se contraindre, elle n'étoit pas toujours également aimable, et elle manquoit quelquefois de prudence. Elle montroit trop d'indifférence à ceux qui ne lui inspiroient rien, et elle se livroit trop aux personnes qui lui plaisoient : avec de l'esprit, des talens et des grâces, on pouvoit aisément la tromper, du moins pour un moment;

formée; et quoiqu'elle n'eût pas une âme commune, elle eut tous les défauts d'une femme ordinaire.

Luzincour fut reçu par Aurélie avec politesse, mais froidement. Cependant elle lui parla de son ouvrage, et, du ton le plus vrai, elle en fit l'éloge le plus flatteur. Dans ce moment Damoville entra; il s'empara de la conversation. Aurélie paroissoit l'écouter avec intérêt. Luzincour le remarqua, et il s'aperçut aussi que deux ou trois amis de Damoville, qui étoient dans la chambre, sembloient agir de concert et s'entendre pour faire valoir Damoville. D'un autre côté, Damoville ne parut pas satisfait de rencontrer Luzincour chez Aurélie. Luzincour n'osa prolonger cette première visite autant qu'il l'eût désiré; mais deux ou trois jours après, il revint dans la même maison; il y retrouva Damoville. Luzincour fut traité par Aurélie beaucoup plus froidement encore que la première fois. En la quittant, il fut souper chez madame de Valrive; il y porta de la distraction et de l'humeur : il se retira avant minuit.

Au lieu de se coucher, il se promena plus de deux heures dans sa chambre. Il pensoit

à Aurélie, à Damoville. Il est clair, disoit-il, que Damoville est amoureux d'Aurélie, ou que du moins il veut le paroître. Il a su déjà l'entourer de ses amis intimes. On persuadera facilement à Aurélie que Damoville est rempli d'esprit, de talens et de vertus; elle aime la littérature : ils parviendront aisément à lui tourner la tête... Cependant Damoville est incapable d'éprouver un attachement véritable... Il n'est guidé, j'en suis sûr, que par le désir de faire un mariage brillant; il trompera cette jeune personne, si digne d'intéresser... Après tout, que m'importe ?... Je suis piqué, je le sens, de ce que Damoville, qui vient sans cesse me confier des bagatelles, ne m'ait rien dit d'un semblable projet... Mais depuis long-temps je le connois... Je ne puis compter sur son amitié... Je ne conçois pas pourquoi ce manque de confiance peut me causer tant de dépit et d'humeur.

Luzincour, peu d'accord avec lui-même, éprouvoit une tristesse insurmontable et un mécontentement qu'il n'avoit jamais ressenti. Le lendemain matin il reçut la visite de Damoville; il rougit en le voyant, et il éprouva une émotion désagréable, dont il lui

formée; et quoiqu'elle n'eût pas une âme commune, elle eut tous les défauts d'une femme ordinaire.

Luzincour fut reçu par Aurélie avec politesse, mais froidement. Cependant elle lui parla de son ouvrage, et, du ton le plus vrai, elle en fit l'éloge le plus flatteur. Dans ce moment Damoville entra; il s'empara de la conversation. Aurélie paroissoit l'écouter avec intérêt. Luzincour le remarqua, et il s'aperçut aussi que deux ou trois amis de Damoville, qui étoient dans la chambre, sembloient agir de concert et s'entendre pour faire valoir Damoville. D'un autre côté, Damoville ne parut pas satisfait de rencontrer Luzincour chez Aurélie. Luzincour n'osa prolonger cette première visite autant qu'il l'eût désiré; mais deux ou trois jours après, il revint dans la même maison; il y retrouva Damoville. Luzincour fut traité par Aurélie beaucoup plus froidement encore que la première fois. En la quittant, il fut souper chez madame de Valrive; il y porta de la distraction et de l'humeur: il se retira avant minuit.

Au lieu de se coucher, il se promena plus de deux heures dans sa chambre. Il pensoit

à Aurélie, à Damoville. Il est clair, disoit-il, que Damoville est amoureux d'Aurélie, ou que du moins il veut le paroître. Il a su déjà l'entourer de ses amis intimes. On persuadera facilement à Aurélie que Damoville est rempli d'esprit, de talens et de vertus; elle aime la littérature : ils parviendront aisément à lui tourner la tête... Cependant Damoville est incapable d'éprouver un attachement véritable... Il n'est guidé, j'en suis sûr, que par le désir de faire un mariage brillant; il trompera cette jeune personne, si digne d'intéresser... Après tout, que m'importe ?... Je suis piqué, je le sens, de ce que Damoville, qui vient sans cesse me confier des bagatelles, ne m'ait rien dit d'un semblable projet... Mais depuis long-temps je le connois... Je ne puis compter sur son amitié... Je ne conçois pas pourquoi ce manque de confiance peut me causer tant de dépit et d'humeur.

Luzincour, peu d'accord avec lui-même, éprouvoit une tristesse insurmontable et un mécontentement qu'il n'avoit jamais ressenti. Le lendemain matin il reçut la visite de Damoville; il rougit en le voyant, et il éprouva une émotion désagréable, dont il lui

fût impossible de se rendre raison. Damoville, de son côté, eut d'abord l'air un peu embarrassé; mais il se remit promptement; il parla beaucoup, et ne proféra pas une seule fois le nom d'Aurélie. Tu verras demain dans le Mercure, lui dit-il, une lettre de moi sur la musique. — Sur la musique!.... Et que pouvez-vous dire sur la musique? — Quoi? je parlerai de *Gluck* et de *Piccini*... — Mais vous n'avez jamais su la musique... — Aujourd'hui il faut nécessairement qu'un littérateur écrive sur la musique. — Vous ferez des dissertations sur une chose que vous n'entendez pas, par conséquent vous en parlerez mal; vous affecterez une prétention ridicule, et vous aigrirez l'un contre l'autre deux hommes de génie, faits pour s'admirer réciproquement, et qui se rendroient justice sans toutes vos disputes, et tous ces petits écrits produits par un zèle inconsidéré. Un grand musicien reconnu pour tel, un fameux compositeur qui s'aviseroit de faire un ouvrage pour prouver au public qu'on a tort d'aimer à la fois Gluck et Piccini, ennuieroit tout le monde, ne persuaderoit personne: car, en dépit des plus savans raisonnemens, avec une âme et des oreilles, on aimera toujours

Gluck et Piccini! Jugez donc de ce qu'on peut penser des littérateurs qui ont la manie de vouloir à cet égard déterminer, fixer le goût de la nation, et qui, hors d'état de décider si un *duo* est fait ou non dans les règles, nous parlent de *partition* et de *facture*, et nous disent impérieusement : *Gluck est un barbare*, ou *Piccini n'a point de génie*. Cette folie est si originale qu'elle pourroit être amusante, si l'aigreur, si la haine ne s'en mêloient pas; mais votre intolérance et vos emportemens la rendent aussi triste qu'elle est étrange. — Que veux-tu? il faut bien céder au torrent : tous mes amis sont *piccinistes*.... — Je ne vous demande pas d'être *gluckiste*, mais soyez neutre... — Ce seroit bien pis! j'attirerois sur moi la haine des deux partis... — S'il y a dans le monde quelque chose qu'un vrai philosophe puisse haïr, c'est certainement *l'esprit de parti*, puisqu'il peut donner tant d'extravagance, de petitesse et d'injustice.... — Enfin on m'a demandé cette lettre; elle est écrite, elle paroîtra demain : *le sort en est jeté*, me voilà déclaré *picciniste*, et pour la vie. Si on s'avise de se moquer de moi parce que je ne suis point musicien, j'ai une ressource toute

prête : je ferai comme un de nos antagonistes, qui, piqué de ce reproche, prit à cinquante ans un maître de musique et de violoncelle. Tu vois, mon ami, que je n'attache pas un grand prix à ma lettre sur la musique; mais tu trouveras dans le même journal un autre morceau de moi plus intéressant : c'est une dissertation sur la littérature anglaise... — Comment donc! et depuis quand avez-vous appris l'anglais ? Vous n'aviez nulle connoissance de cette langue il y a trois mois... — Je l'ai apprise... et je compte me perfectionner avec le temps... — En attendant vous écrivez toujours sur ce sujet... Ceci ressemble un peu au maître de violoncelle dont vous parliez tout à l'heure... Et, dans votre dissertation, faites-vous quelque citation ?... — Oui, je cite beaucoup de vers de Milton... — En anglais ?... — Assurément... — Mais, mon cher Damoville, comment as-tu fait pour corriger tes *épreuves?* il a fallu pour chaque mot recourir à l'original; car tu ne me persuaderas pas que tu sais l'anglais: je ne te trahirai point, je t'en donne ma parole; mais sur cet article je veux de la confiance, le fait me paroît curieux. — Curieux !... point du tout : c'est une chose qui

arrive sans cesse... — Quoi! de citer des vers anglais, de raisonner, de disserter sur leurs beautés et leurs défauts, sans savoir un mot d'anglais?... — Rien n'est plus commun : il ne faut pour cela que l'ouvrage original, une traduction et des dictionnaires. — Mais ceux qui connoîtront l'anglais verront clairement que tu ne le sais pas... — Ceux-là connoissent les auteurs anglais, et ne lisent point nos dissertations... Enfin je ne puis me dispenser de donner ces fragmens. Il faut absolument pour les provinces et les pays étrangers, qu'un littérateur ait la réputation de savoir parfaitement une langue si répandue aujourd'hui. Mais à propos, ajouta Damoville, je t'ai déjà parlé d'une petite comédie à laquelle je travaillois le printemps dernier : elle est finie ; je la dois lire demain chez Aurélie : veux-tu venir l'entendre? Mais, répondit Luzincour avec embarras, Aurélie permettra-t-elle?... Oui, oui; je m'en charge, reprit Damoville. A ces mots, Luzincour hésita un moment, et après quelque réflexion, il accepta la proposition de Damoville.

Ce dernier n'avoit pu se dispenser de lui parler d'une lecture qui devoit se faire devant

trente personnes, et à laquelle il attachoit la plus grande importance. Au fond de l'âme cependant, il ne désiroit pas que Luzincour y vînt; mais à tout hasard il avoit pris des précautions qui lui ôtoient toute inquiétude. Il formoit en effet le projet d'engager Aurélie à l'épouser. Il avoit eu l'art de l'entourer de ses partisans et de ses protecteurs, qui tous, confidens de ce dessein, le secondoient avec zèle. Aurélie entendoit tous les jours faire l'éloge des talens et des vertus de Damoville. On lui répondoit qu'il n'existoit point d'homme de lettres de son âge qui eût une réputation aussi brillante. Elle savoit que depuis trois ou quatre ans il remportoit tous les prix d'éloquence et de poésie donnés par l'Académie française: on l'assuroit qu'il avoit la plus grande célébrité dans les pays étrangers; elle n'ignoroit pas qu'il étoit en correspondance avec plusieurs souverains, et que même il en recevoit des pensions, qu'elle regardoit comme des preuves honorables de la supériorité de ses talens; enfin, on ajoutoit que Damoville, admis déjà dans toutes les académies de province, n'auroit qu'à se présenter et se mettre sur les rangs pour être reçu de l'Académie française. Tant d'éclat

éblouissoit Aurélie ; elle se prévenoit facilement ; elle aimoit la gloire ; elle ne réfléchissoit pas qu'il ne manquoit à celle de Damoville que d'avoir fait de bons ouvrages ; elle n'examinoit pas les causes de tout ce bruit, elle n'étoit frappée que des effets; elle ne jugeoit point, elle se laissoit entraîner. D'ailleurs, n'ayant jamais vécu dans le grand monde, elle ne pouvoit juger sainement des ouvrages dont le plus grand mérite, disoit-on, étoit d'offrir la peinture la plus vraie des mœurs. Cette prétendue peinture avoit bien un peu blessé sa raison et son goût naturel ; mais tant de voix s'élevoient contre son opinion secrète à cet égard, qu'elle étoit forcée de s'accuser elle-même d'une délicatesse mal fondée. Enfin, Damoville ne manquoit ni d'esprit ni de souplesse; il s'étoit aperçu qu'Aurélie avoit des sentimens élevés, et une aversion particulière pour l'intrigue et l'esprit de parti. Il montroit des principes, de la noblesse, et toutes les qualités faites pour séduire une personne du caractère d'Aurélie. En le trouvant aimable, en lui croyant un mérite supérieur, Aurélie, cependant, n'avoit point pour lui le penchant qu'il se flattoit

de lui inspirer; mais elle l'admiroit, et elle lui témoignoit une préférence très-marquée.

Telle étoit la situation où se trouvoit Damoville, lorsque Luzincour parut chez Aurélie. Damoville avoit su d'avance que Luzincour devoit s'y faire présenter, et que même Aurélie, sur la seule lecture de son ouvrage, avoit le plus grand désir de le connoître. Luzincour pouvoit devenir un rival dangereux. Damoville ne négligea rien pour le perdre auprès d'Aurélie. Il eût été maladroit de dire ouvertement du mal d'un homme qui passoit pour être son plus ancien ami : Aussi Damoville, lorsqu'Aurélie lui parla de Luzincour, se contenta-t-il de vanter avec chaleur son amitié pour lui, mais sans donner d'éloges à son caractère et à son ouvrage. Il fit même entendre qu'il avoit à se plaindre de ses procédés; ensuite, paroissant craindre qu'un tel aveu ne fît tort à Luzincour, il eut l'air de se reprocher son indiscrétion, et de vouloir se rétracter; mais ses amis parlèrent plus clairement. Ils répétoient à Aurélie que Damoville avoit pour Luzincour *le sentiment le plus aveugle;* que Luzincour, loin de partager une amitié si

tendre, ne pouvoit voir sans une basse envie les brillans succès de Damoville; qu'il avoit eu avec ce dernier des *torts affreux*, qu'enfin il étoit artificieux, profondément dissimulé, et que sous des dehors agréables, il cachoit l'âme la moins sensible et le caractère le plus dangereux.

Aurélie ainsi prévenue, Damoville crut n'avoir plus rien à craindre; il désiroit d'être loué, surtout en présence d'Aurélie; il savoit bien que Luzincour n'étoit pas louangeur; mais Aurélie prendroit son silence pour le dépit causé par l'envie : réflexion qui avoit achevé de déterminer Damoville à presser Luzincour de se trouver à la lecture de sa pièce. Luzincour, sans deviner toutes ces noirceurs, connut bien que dans cette occasion Damoville manquoit avec lui de bonne foi; il sentit aussi qu'il seroit embarrassant d'entendre la lecture d'un mauvais ouvrage dont l'auteur étoit son ami; mais il pensa qu'au milieu de trente personnes il ne seroit ni interrogé ni remarqué. Il avoit un désir extrême d'observer Aurélie pendant cette lecture; et croyant ne céder qu'à un simple mouvement de curiosité, il se rendit le lendemain chez Aurélie à l'heure indiquée.

Il y trouva rassemblée une nombreuse compagnie. Damoville n'étoit point encore arrivé, et en l'attendant on parloit de lui. Quelques personnes qui connoissoient sa pièce, assuroient Aurélie que c'étoit un petit *chef-d'œuvre*. Ensuite on vanta avec autant de chaleur la *lettre sur la musique*, et la *dissertation sur Milton*. Aurélie avoit lu le matin ces deux morceaux, et elle en parut charmée. Elle remarqua que Luzincour écoutoit froidement ces différens éloges. Elle se confirma dans l'opinion qu'on lui avoit donnée: la plus insupportable de toutes les souffrances est sans doute celle que l'envieux endure; cependant, c'est la seule qui ne puisse inspirer de pitié: aussi Aurélie, dans l'intention d'augmenter le dépit mortel qu'elle supposoit à Luzincour, se plut à louer Damoville avec une exagération excessive. Luzincour ne pénétra point ce projet. Il crut simplement qu'Aurélie avoit la tête absolument tournée. Malgré lui cette idée l'attrista. Il prit de l'humeur, et tomba dans une sombre rêverie: enfin Damoville arrive. Il reçoit d'Aurélie l'accueil le plus aimable, le plus distingué.

Avant de commencer sa lecture, Damoville cherche à disposer favorablement son

auditoire. Sept ou huit personnes de cette assemblée devoient donner le ton au reste. Chacune de ces personnes eut un mot agréable. L'une s'entendit assurer tout bas qu'on *n'attachoit de véritable prix qu'à son suffrage*; l'autre fut louée tout haut sur son *goût* et sur son *indulgence naturelle*, etc. Après toutes ces petites préparations, Damoville s'assit. Il avoit si bien disposé la société, qu'aussitôt qu'il tira de sa poche son ouvrage, il s'éleva un murmure confus d'applaudissemens, causé par la seule vue de ce précieux manuscrit. Au même moment, on entendit le bruit de toutes les chaises qui étoient en mouvement pour se rapprocher du lecteur. Aurélie, d'un ton plein d'intérêt, demande qu'on fasse silence : alors Damoville, d'un air doux, intéressant et modeste, commence par lire un avertissement qui instruisoit l'assemblée que cette petite pièce avoit été envoyée à *Ferney*, qu'elle avoit valu à son auteur la lettre la plus flatteuse (on en citoit quelques phrases;) qu'enfin ce suffrage, et celui de huit ou dix autres personnes, avoient engagé l'auteur à faire paroître cet ouvrage. L'avertissement finissoit par une espèce d'analyse de la pièce; c'est-à-dire, un éloge

très-détaillé, dont la conclusion donnoit à entendre assez clairement que *depuis vingt ans on n'avoit rien fait d'aussi bon*, et *que l'auteur avoit autant de célébrité que de génie*. On fit quelques réflexions sur cet avertissement, qui fut trouvé aussi modeste que bien écrit. Ensuite Damoville commença la lecture de sa comédie. Il avoit prévenu que le comique en étoit *noble* et *fin*, et qu'elle ne feroit *rire que l'esprit*. En effet, personne n'eut envie de rire; mais on convint unanimement que jamais auteur n'avoit mieux saisi les *ridicules du moment*. A chaque trait on s'écrioit, *comme cela est peint!* Ce cri étoit si général, qu'un vieux capitoul de Toulouse, parent d'Aurélie, arrivé à Paris de la veille, répétoit ainsi que les autres, *comme cela est peint!*

Témoin de cet enthousiasme universel Luzincour étoit d'autant plus embarrassé, qu'il avoit fini par s'apercevoir qu'Aurélie l'examinoit attentivement, et qu'elle le regardoit avec indignation; il pénétra qu'elle le croyoit capable d'éprouver une jalousie trop commune parmi les auteurs. Cette idée le mit au désespoir; il n'étoit pas en effet dans cet instant exempt de jalousie, mais il

étoit bien loin de ressentir celle qu'Aurélie lui supposoit; il trouvoit la pièce de Damoville détestable. Cependant, pour dissuader Aurélie, il fit un effort sur lui-même; il adressa à Damoville quelques complimens vagues; mais comme il avoit autant d'humeur que d'embarras, ce fut de si mauvaise grâce et avec tant de gaucherie, que tout le monde en fut frappé. Plusieurs personnes se parlèrent à l'oreille, tous les yeux se fixèrent sur Luzincour, et Aurélie jeta sur lui un regard méprisant, accompagné d'un sourire dédaigneux qui acheva de l'accabler.

Damoville triomphoit. Il observa tout ce qui se passoit, mais il feignit de ne rien voir. Sa lecture étoit finie; il se leva, s'approcha d'Aurélie, et d'un ton rempli de candeur: Savez-vous, lui dit-il tout bas, ce qui m'occupe en cet instant? Vous, madame, et Luzincour..... J'ai le bonheur d'obtenir votre suffrage: j'ai pour témoin du succès le plus brillant, le plus doux, un ami qui connoît mon cœur:..... qui partage ma joie..... Oui, j'en suis sûr, il la partage. Il a pu avoir quelques torts; n'en ai-je pas eu moi-même? Ma délicatesse est excessive; je l'ai souvent poussée trop loin, surtout avec lui..... mais j'ai

toujours rendu justice à ses sentimens..... et, par exemple, je suis bien certain qu'en ce moment il jouit délicieusement. Cette crédulité de Damoville parut si touchante à Aurélie, que ses yeux se remplirent de larmes : elle les baissa, et détourna la tête pour cacher son attendrissement ; ensuite regardant Damoville avec l'expression la plus tendre : Ce qu'il y a de certain, dit-elle, c'est que vous êtes digne d'avoir un ami sincère. Je le possède, reprit Damoville ; du moins, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, je m'en flatte. Si c'étoit une illusion, ... il y auroit bien de la cruauté à vouloir me la ravir. En prononçant ces mots, Damoville prit un air tragique qui pénétra Aurélie. L'émotion qu'elle éprouvoit se peignit sur son visage ; et Luzincour, quoiqu'à l'autre bout de la chambre, remarqua parfaitement le trouble et l'attendrissement d'Aurélie. Ce fut alors qu'il envia Damoville. Il éprouva un tel serrement de cœur, que ne pouvant plus dissimuler ce qui se passoit dans son âme, il se leva pour sortir. Dans ce moment, Damoville l'appela. Luzincour, avec un visage décomposé, fut à lui. Damoville n'avoit point quitté sa place ; il étoit toujours à côté d'Au-

rélie. Mon ami, dit-il à Luzincour, quand te reverrai-je? Cette question si simple parut confondre Luzincour. Il répondit avec une froideur glaciale qu'il avoit beaucoup d'affaires; et..... Il ne put achever, car il ne savoit ce qu'il disoit ni ce qu'il vouloit dire. J'irai te voir demain matin, reprit Damoville. — Ne prenez pas cette peine..... je ne serai pas chez moi... — Mais à ton réveil?... A ces mots, Luzincour poussé à bout, répondit sèchement qu'il alloit passer quelques jours à la campagne; ensuite se tournant vers Aurélie, il lui demanda ses ordres. Aurélie, sans le regarder, se contenta de répondre par une simple inclination de tête. Alors Luzincour fit une profonde révérence et sortit sur-le-champ. Quand il fut parti, Damoville regardant Aurélie d'un air étonné: Je suis pénétré, dit-il; à qui en a-t-il?.... Cela est inconcevable.... Ai-je dit quelque chose qui ait pu lui déplaire?..... Ce n'est pas le premier caprice de ce genre que j'en éprouve; mais, je l'avoue, je ne puis m'y accoutumer. Aurélie, remplie de compassion pour Damoville, soupira; et changeant d'entretien pour le distraire, elle remit la conversation

sur la *charmante lecture* qu'on venoit d'entendre.

Cependant Luzincour au désespoir courut chercher son véritable ami, le vicomte de Valvive, et lui fit part de tout ce qui venoit de lui arriver. Je ne rentrerai de ma vie dans cette fatale maison, poursuivit-il : on m'avoit fait un portrait si séduisant de cette femme, que j'ai cédé au désir de la connoître; avant de l'avoir vue, j'avois lu plusieurs lettres d'elle, qui annonçoient autant de raison que d'esprit.... Elle est aimable en effet... mais elle aime passionnément Damoville.... Il est impossible qu'elle ait le moindre discernement.... Je ne me consolerai jamais du rôle ridicule que j'ai joué aujourd'hui chez elle. J'étois dominé par l'humeur, j'avois perdu la tête... Enfin, mon cher Luzincour, interrompit le Vicomte en souriant, vous voilà donc amoureux ? .... — Amoureux ! moi !..... Comment pourrois-je aimer une personne dont le cœur n'est plus libre, et qui a fait un choix si peu raisonnable ?.... — Vous vous flattez que ce choix n'est pas fait encore; et si elle est spirituelle et sensible, elle sera bientôt désabusée. Voyez-la souvent : vous détruirez sans peine toutes ses préven-

tions.... — Il ne m'est plus possible de regarder Damoville comme mon ami : depuis long-temps je connois ses principes et ses sentimens. Cependant je l'ai aimé ; le souvenir de cette ancienne amitié m'impose des devoirs que je ne trahirai pas. Je n'éclaireraï point Aurélie sur le caractère de Damoville..... — Mais, pour vous préférer, il suffira qu'Aurélie vous rende justice..... — Je voudrois du moins qu'elle ne me supposât pas des vices odieux. Il m'est impossible, je l'avoue, de renoncer à son estime..... Je la reverrai ; mais si elle aime véritablement Damoville, je saurai me taire, et jamais elle ne connoîtra mes sentimens.

Quelques jours après cette conversation, Luzincour fut chez Aurélie. Il la trouva seule ; elle lisoit. Son visage étoit baigné de larmes. A cette vue, Luzincour interdit fit un mouvement pour se retirer. Aurélie le rappela. Luzincour se rapprocha. Aurélie tenant sur ses genoux son livre entr'ouvert, fut un moment sans parler. Ensuite levant les yeux sur Luzincour : Il faut, dit-elle, qu'un ouvrage soit bien intéressant, pour causer autant d'attendrissement à une seconde

lecture! J'ai lu celui-ci dans la nouveauté, il y a un an; et vous êtes témoin de l'impression qu'il fait encore sur moi. A ces mots, Luzincour troublé dit d'une voix tremblante que l'*auteur étoit bien heureux...* Heureux! sans doute, reprit Aurélie, s'il est vrai qu'il ait peint son âme dans cet ouvrage. En prononçant ces paroles, Aurélie ouvre le livre et le présente à Luzincour, qui jette les yeux sur une page mouillée des pleurs d'Aurélie, et reconnoît avec transport l'ouvrage dont il est l'auteur..... O suffrage aussi doux que flatteur! s'écria Luzincour. Il n'osa poursuivre; il s'arrêta. Aurélie le regardoit fixement. Luzincour, après un moment de silence, reprenant la parole: Quoi donc! madame, ajouta-t-il, croiriez-vous qu'il fût possible d'exprimer avec vérité des sentimens dont on ne seroit pas pénétré? J'ai toujours pensé le contraire, reprit Aurélie; cependant — Eh bien, madame?... — Me permettez-vous de m'expliquer avec franchise?... — J'ose vous en conjurer... — Vous savez peindre de la manière la plus touchante les charmes de l'amitié; mais savez-vous aussi bien remplir tous les devoirs d'un véritable ami? — Vous avez daigné, madame, me

promettre de la franchise; j'ai le droit de vous demander ce qui peut vous inspirer un semblable doute. — Mes seules observations. — Plût au ciel, madame, qu'avec un esprit aussi juste vous ne me jugeassiez jamais qu'avec vos propres lumières! — Eh bien! puisque vous souffrez que je m'explique sans détour, je vous avoue que j'ai été surprise de la manière dont vous avez écouté la lecture qu'on a faite ici vendredi. Il est vrai, répondit Luzincour en souriant, que l'apparence étoit contre moi : je l'ai trop senti, et c'est précisément ce qui m'a rendu si ridicule. Luzincour prononça ces mots d'un ton si naturel et avec un air si calme, que l'explication la plus détaillée n'auroit pu le justifier mieux. Aurélie, vivement frappée, le considéra avec une surprise extrême. Je ne puis revenir de mon étonnement, dit-elle; vous ne me donnez aucune raison, et vous me persuadez. Telle est, reprit Luzincour, la force de la vérité.... — Mais pourquoi donc aviez-vous cet air contraint?.... — J'éprouvois un mortel embarras : pour mon malheur, j'avois pénétré que vous étiez prévenue contre moi, et que vous me soupçonniez d'envier les succès de Damoville. Cette idée

me donna de l'humeur, et me fit faire toutes les gaucheries que vous avez remarquées. — Je vous calomniois! je ne m'en consolerai jamais. A ces paroles, prononcées avec une naïveté remplie de grâces, Luzincour, transporté, fut tenté de se jeter aux genoux d'Aurélie. Il sut se contenir et cacher une partie de son émotion. Aurélie lui fit encore plusieurs questions. Je vous avoue, dit-elle, que j'ai loué la pièce de votre ami avec un peu d'exagération; mais vous, que pensez-vous de cet ouvrage?—Il me paroît au moins aussi bon que la plupart des petites pièces en un acte et en trois qui ont été jouées depuis quinze ans, et dans lesquelles on a prétendu peindre le monde. Par exemple, j'aime mieux la comédie de Damoville, que le *Cercle* ou la *Feinte par amour*. Ce marquis si recherché, si à la mode, qui séduit toutes les femmes en faisant de la *tapisserie*, des *jardinières* et des *sacs à ouvrage*, est un être purement imaginaire, et qui n'a jamais existé. Si la frivolité a quelquefois le droit de plaire aux femmes, ce ne seroit certainement pas celle d'un homme qui passeroit sa vie à *tricoter*, à *broder* et à *faire des nœuds*. Toutes ces platitudes réussissent au théâtre, parce

qu'un acteur charmant sait y donner une grâce qui lui est propre; que d'ailleurs la plus grande partie des spectateurs ne connoissant point le monde, croit bonnement que ce tableau grotesque lui en offre l'image; mais personne ne peut lire ces mêmes pièces qu'on voit jouer avec plaisir...—Il est certain qu'une pièce n'est pas bonne, lorsqu'il est impossible de la lire avec intérêt; cependant croyez-vous qu'un mauvais ouvrage puisse se soutenir si long-temps au théâtre?—Assurément, tant qu'on y verra l'acteur qui dans la nouveauté en assura le succès.—La durée de nos erreurs est proportionnée à celle de notre vie. Nous nous trompons sans cesse; mais du moins nous nous désabusons promptement: sans cette heureuse facilité, cette vie si courte et si fragile ne seroit qu'un songe trompeur. Eh! qui oseroit se flatter d'entrevoir quelquefois la vérité, si des illusions pouvoient durer plus de quinze ans?—Mais il n'y a guère en ceci d'illusion: on aime, on applaudit un acteur inimitable dans son genre; du reste, il me semble qu'en général on rend justice aux pièces et à leurs auteurs, et qu'on les juge sans aveuglement. Il faut encore observer que le public n'est difficile sur

une pièce qu'en proportion du nombre des actes. Si la pièce est très-courte, il veut bien qu'elle soit mauvaise; si elle est longue, il exige qu'elle soit bonne; et voilà pourquoi tant de pièces médiocres et même détestables en un acte et en trois, sont restées au théâtre.

Revenons à Damoville, reprit Aurélie; je n'ai plus qu'un doute, et vous pouvez l'éclaircir, car je sens que vous gagnerez ma confiance. Dites-moi si vous croyez véritablement aimer Damoville autant que vous en êtes aimé? Je vois, madame, répondit Luzincour, que vous avez l'idée du monde la plus exagérée des sentimens de Damoville pour moi. Nous nous aimons beaucoup, mais cette liaison n'a rien d'intime. Nos sociétés sont absolument différentes; nous nous voyons rarement.... Je le sais, interrompit vivement Aurélie; mais est-ce sa faute ou la vôtre? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vous regarde comme l'ami le plus cher.... — Non, madame. — Comment, non? — Ses amis particuliers sont ceux auxquels il a procuré l'avantage de vous connoître. A peine Luzincour achevoit ces mots, que la porte s'ouvrit, et on annonça Damoville. Aurélie rougit. Luzincour, ras-

suré et satisfait, ne montra pas le plus léger embarras; mais Damoville parut un peu déconcerté; cependant il se remit promptement, et, suivant son système, il accabla Luzincour de démonstrations d'amitié; ensuite il lui reprocha de l'avoir trompé, en lui disant qu'il iroit passer quelques jours à la campagne. Il est vrai, reprit Luzincour en souriant, que je n'ai pas quitté Paris; c'étoit une défaite : je ne suis pas sujet à l'humeur; mais j'avoue que j'en avois beaucoup l'autre jour : j'en parlois tout à l'heure à madame, ajouta-t-il en montrant Aurélie. Elle en étoit la seule cause; il étoit juste qu'elle en reçût la première confidence.... Cette manière franche de s'expliquer surprit et embarrassa Aurélie. Pour Damoville, il ne sut que penser; son inquiétude étoit extrême. Après en avoir joui un moment, Luzincour se leva, prit congé d'Aurélie, et se retournant vers Damoville : A propos, dit-il, je suis chargé d'une commission pour vous. Madame de Valrive et madame de Champrose ont le plus grand désir d'entendre une lecture de votre pièce.... Oh! reprit Damoville, je suis excédé de demandes à cet égard; je l'ai lue encore hier chez madame la duchesse de ***;

elle m'a demandé une seconde lecture pour demain ; véritablement on abuse de ma complaisance. — Que répondrai-je à ces dames ? — J'ai refusé madame de Clary, qui m'a fait faire à ce sujet des persécutions inouïes ; j'ai refusé positivement ce matin d'aller chez madame la princesse de ***. — Eh ! refusez-vous mesdames de Valrive et de Champrose ?...—Oui, certainement, et je te demande en grâce, mon cher Luzincour, de ne te plus charger à l'avenir de semblables messages. Après avoir reçu cette dernière réponse, Luzincour sortit et laissa son rival tête à tête avec Aurélie.

Luzincour, rempli d'espérance et de joie, s'avoua enfin qu'il étoit passionnément amoureux. Il courut s'enfermer chez lui, afin de jouir à son aise du doux souvenir de la conversation intéressante qui venoit de changer son sort. Il se retraçoit avec détail ce qu'il avoit dit (en trouvant toujours qu'il auroit pu dire mieux), tout ce qu'Aurélie avoit répondu, et même tout ce qu'elle avoit pensé. Enfin, à dix heures du soir, il se rappela qu'il devoit souper chez madame de Champrose ; on alloit se mettre à table lorsqu'il y arriva. Il s'approcha de madame

de Champrose pour lui rendre compte du mauvais succès de la commission dont elle l'avoit chargé. Au premier mot, elle l'interrompit : Je viens de recevoir, dit-elle, le plus aimable billet du monde, dans lequel Damoville* prend l'engagement de nous lire sa pièce lundi prochain. Luzincour sourit et ne répondit rien. Des traits de ce genre ne l'étonnoient plus. Il avoit facilement pénétré que Damoville, en présence d'Aurélie, n'avoit refusé que pour se faire valoir, et il s'étoit bien douté que Damoville finiroit par lire sa pièce chez madame de Champrose.

Après le souper, on demanda au vicomte de Valrive s'il connoissoit la pièce de Damoville. Comme l'auteur, dit-il, doit la faire jouer et imprimer, je n'ai nulle envie de la lui entendre lire. J'avois oublié, reprit madame de Champrose, que vous avez une aversion particulière pour les *lectures*. — J'aime mieux lire seul, je l'avoue; je recommence

* Madame de Champrose dit sûrement *monsieur Damoville*; mais on est obligé de retrancher souvent, en écrivant, ces titres de *monsieur* et de *madame*, qui produiroient des répétitions désagréables. A cet égard il n'est pas possible de suivre, dans un roman ou dans une comédie, l'usage établi dans le monde; mais je ne connoi que ce seul cas où l'on doive s'en écarter.

ce qui me plaît, je réfléchis à mon aise, je passe ce qui me paroît ennuyeux, je laisse là l'ouvrage lorsqu'il me fatigue, et je ne suis pas obligé de m'épuiser en complimens et en éloges. Les lectures particulières ont leurs agrémens.... On y reviendra; j'en suis persuadé.—Point du tout; on aime à juger avant que le public ait prononcé...—Mais tout ouvrage nouveau peut me procurer cette satisfaction. Aussitôt qu'il est annoncé, je l'achète, je lis et je le juge avant que *le public ait prononcé*.... D'ailleurs, juge-t-on un auteur qui vient se livrer à vous de si bonne grâce; qui paroît ne désirer au monde que votre suffrage; qui vous montre une confiance flatteuse, une complaisance sans bornes; qui arrive chez vous avec la douce certitude de vous étonner, de vous charmer? Ira-t-on détruire des illusions si agréables, en lui disant des vérités cruelles? *Les droits de l'hospitalité*, la reconnoissance, la politesse, tout oblige à ne rien négliger pour le renvoyer satisfait et heureux. Si vous avez l'air ennuyé, vous le mettrez au désespoir, et votre approbation fera son bonheur. Auriez-vous l'inhumanité de la lui refuser? Il y auroit dans ce procédé autant d'injustice que de barbarie; car, en lui

demandant une *lecture*, vous avez pris tacitement l'engagement de le combler d'éloges. Ce n'est qu'à cette condition qu'il consent à venir chez vous. Il n'est point votre ami, il n'est même pas de votre société; ainsi vous êtes bien sûr que ce n'est pas la vérité qu'il attend de vous; et avec un peu de bonne foi, vous ne répugnerez point à lui protester que son ouvrage, quelque mauvais qu'il puisse vous paroître, est *un chef-d'œuvre*, et que vous en êtes charmé. Il y a bien quelques vérités dans tout cela, reprit madame de Champrose, mais j'y trouve beaucoup d'exagération: je vous assure que souvent aux lectures dont nous parlons, j'ai entendu faire des critiques.... — Oui, et c'est de la part des auditeurs une politesse de plus. — Comment? — Assurément. L'auteur ne peut se dispenser de demander des *avis*. On sait ce qu'on doit penser de cette phrase. En même temps, comme il est poli d'avoir l'air de ne pas douter de sa sincérité, on ne manque guère de faire en effet quelques critiques, qui d'ailleurs font mieux valoir les éloges; mais quelles critiques! Ce ne sont jamais que des objections bien foibles, bien frivoles, auxquelles l'auteur répond toujours d'une manière vic-

torieuse. A-t-on jamais dit ou fait entendre à un auteur que le plan de son ouvrage ne valoit rien, ou qu'il fût mal écrit, ou qu'il manquât de goût? — Ainsi, vous accusez donc de dissimulation toutes les personnes qui assistent à des lectures? — Point du tout, car si j'y assistois, je me conduirois comme elles. Il y a une foule de vérités trop révoltantes pour qu'on puisse se permettre de les dire, surtout lorsqu'on vit dans le monde et qu'on veut y paroître aimable. Si une mère aveugle vous demande comment vous trouvez sa fille qui est louche et bossue, répondrez-vous qu'elle vous paroît affreuse? Si un sot vous cite de lui une ineptie qu'il vous donne pour un bon mot, en vous demandant ce que vous en pensez, lui apprendrez-vous qu'il n'a dit qu'une bêtise? Toute question inspirée par la vanité, et faite par une personne indifférente, exige indispensablement une réponse flatteuse; en l'accordant, on n'est point faux, on est poli, on se conforme à l'usage.—C'est prouver assez solidement qu'il est impossible de dire la vérité à un auteur pour lequel on n'a pas une amitié particulière; mais croyez-vous, dites-moi, qu'au fond les auteurs sachent à quoi s'en tenir sur

les louanges dont on les accable? — Eux! point du tout. Ils ont à cet égard une candeur et une bonhomie surprenante. Parmi les gens du monde, l'exagération a ses bornes, si on les passoit, on cesseroit d'être obligeant, on auroit l'air d'être moqueur, on offenseroit. Il faut du moins qu'une femme soit *agréable*, pour qu'elle s'entende dire avec plaisir qu'elle est jolie; et si elle est laide, on se contentera de l'assurer qu'elle est *piquante*, ou qu'elle *a de la grâce*; enfin l'amour-propre ne nous rend pas entièrement aveugles. Il n'en est pas ainsi des gens de lettres. Dites hardiment à celui qui n'a fait que des opéras-comiques ou des *éloges*, qu'il a du génie; il vous croira de la meilleure foi du monde. Dès qu'un auteur est l'objet d'une louange, il n'y peut rien apercevoir d'outré. Tel rit de l'enivrement qu'inspire à l'un de ses rivaux l'enthousiasme apparent de quelques sociétés, qui montre la même crédulité aussitôt qu'il se trouve dans la même situation. Au reste, quand les auteurs seroient éclairés sur ce point, ils ne perdroient pas le goût des *lectures*; car, politiquement, c'est une chose très-bien entendue... — Comment? — Sans doute; c'est un moyen sûr de se faire à

peu de frais et en peu de temps une réputation brillante. Par exemple, madame, permettez-moi de supposer, malgré le *billet aimable* de Damoville, que sa pièce ne vaut rien — Eh bien, après? — Cependant, touchée du billet et de la complaisance de l'auteur, vous êtes bien décidée à le faire valoir autant qu'il vous sera possible. Vous allez inviter quinze ou vingt personnes à cette lecture, en leur exagérant le bien qu'on vous a dit de l'ouvrage: ainsi voilà déjà vingt personnes favorablement prévenues. Pendant la lecture vous paroîtrez charmée, enchantée; vous aurez envie d'obliger l'auteur; un peu d'amour-propre se mêlera à cette intention bienfaisante; vous ne voulez pas qu'une partie arrangée par vous soit sans intérêt; vous n'ignorez pas combien on a de confiance en votre goût, en vos lumières; vous abuserez de cette connoissance pour tromper ces vingt personnes décidées à ne juger que d'après vous; vous les renverrez persuadées qu'elles se sont amusées, et que l'ouvrage est un chef-d'œuvre; ou du moins vous les engagerez à louer tellement l'auteur, qu'elles n'oseront jamais par la suite se dédire; car, lorsqu'on

a poussé l'exagération ou la flatterie jusqu'à un certain point, on se croit obligé par honneur à la soutenir. Je sais que dans votre assemblée il y aura deux Anglais, un Polonais et un Allemand, qui, vers la fin de l'hiver, retourneront dans leur patrie. Ils y porteront une vive admiration des talens de Damoville; ils y répéteront que Damoville jouit en France de la plus grande célébrité, qu'on n'y parle que de lui; et voilà les cours d'Angleterre, de Pologne et d'Allemagne, qui retentissent des éloges de Damoville. Pendant ce temps, il donne enfin sa pièce à la Comédie française : elle tombe, mais il n'y a plus aujourd'hui de chute honteuse; on a trouvé des moyens sûrs pour les prévenir, et même pour faire demander l'auteur. Des protecteurs illustres paroissent en grande loge à la première représentation, qui se passe avec décence; les billets donnés avec une noble profusion, procurent à la pièce trois ou quatre représentations : alors *l'indisposition d'un acteur* force à retirer la pièce. L'auteur la fait imprimer; et dans sa préface, il se félicite de ce brillant succès, et il remercie le public, avec autant de sentiment que de modestie, des applaudissemens qu'il prétend

avoir reçus. Jugez de l'impression que produit cette préface en Angleterre, en Pologne, en Allemagne, où l'on étoit déjà si favorablement prévenu ! On s'en moque un peu à Paris; mais les gens du monde, quoiqu'à moitié désabusés, soutiennent toujours que l'auteur a des talens supérieurs, et la réputation ne s'en étend pas moins dans les provinces et dans les pays étrangers; d'autant mieux que presque tous les journalistes rendent le compte le plus avantageux de l'ouvrage. — Mais enfin, dans ce nombre infini de journalistes, il s'en trouve toujours au moins un ou deux qui jugent sainement et avec impartialité?.... — Oui; mais lorsque ceux-là s'avisent de critiquer un auteur qui sait employer tous les moyens que je viens de vous détailler, il est aisé de les faire passer pour être envieux, malintentionnés et méchans. — Je conçois à présent que les auteurs qui ne sont pas doués d'une délicatesse excessive, puissent se contenter de cette espèce de réputation, d'autant mieux qu'elle a l'avantage de n'exciter l'envie de personne. Il seroit à désirer seulement qu'elle eût un peu plus de solidité.

Dans cet endroit de la conversation, Lu-

zincour, qui finissoit une partie de piquet, se leva; et s'approchant du vicomte: Il est temps, lui dit-il, que je vienne défendre la cause des gens de lettres que vous traitez avec si peu de ménagement. Vous n'avez, répondit le vicomte, rien de commun avec ceux dont je prends la liberté de me moquer. Je n'attaque que les intrigans. Malheur à celui que ma critique offensera! il s'accusera lui-même. Sans parler de vous, mon cher Luzincour, je pourrois nommer plusieurs gens de lettres que j'estime et que j'admire. — Ils ne font donc point de lectures?..... — Il est possible de suivre cette mode par foiblesse, ou par l'effet d'une véritable complaisance; et voilà ce que je crois toujours quand l'auteur d'ailleurs ne passe pas pour être intrigant.

Mais pourquoi, dit madame de Champrose, avez-vous tant d'animosité contre ces pauvres intrigans? Quel mal vous font-ils?... — Un très grand; ils m'ennuient, ils font de mauvais ouvrages. — Vous leur reprochez là un tort bien involontaire. — Point du tout: si, au lieu de consacrer tout leur temps à l'intrigue, ils réfléchissoient, ils travailloient, ils écriroient un peu mieux, ou cesseroient

d'écrire. J'en connois qui ont de l'esprit, des talens naturels; mais, sans culture et sans réflexion, à quoi peuvent servir ces dons heureux de la nature? D'ailleurs, le goût de l'intrigue dessèche l'âme, éteint la *sensibilité*, rétrécit l'esprit. Comment un homme sans cesse occupé d'idées puériles, minutieuses, n'employant pour réussir que de petits moyens, pourroit-il conserver de la noblesse et de l'élévation? Quel service important un homme de lettres impartial et raisonnable rendroit à la littérature, s'il prenoit la peine de dévoiler aux yeux du public tous les mystères et tous les petits secrets de la *cabale!*

Mais songez-vous, interrompit Luzincour, au courage dont on auroit besoin pour oser tenter une semblable entreprise? Quand on écrit contre la religion et contre les mœurs, on plaît à la plus grande partie du public; on ne révolte véritablement que des gens estimables, et ceux-là ne savent point haïr; ils se contentent de plaindre ou de mépriser l'auteur. Mais dévoiler des intrigans ce seroit se tirer une foule innombrable d'ennemis envenimés, et d'autant plus dangereux, que nul frein, nuls principes n'auroient le pouvoir de modérer l'excès de leurs ressentimens.

Voyez-vous pas l'audacieux auteur, victime de tous ces petits moyens et de ces manœuvres obscures, dont il auroit eu l'imprudence de se moquer ? Les connoître, en général, n'en garantit pas ; réfléchissez donc aux suites terribles d'une telle entreprise ; les cris, les clameurs, le déchaînement, les fureurs de la haine, les journalistes épouvantés.... les critiques amères, les satires, les libelles.... enfin, tout ce que peuvent produire la colère, le ressentiment et l'intrigue.... — Convenez qu'il seroit beau de prévoir tout cela, et de n'en être point effrayé ?.... On auroit sans doute à craindre mille noirceurs secrètes, des calomnies, des libelles, tout ce que vous venez de détailler, à l'exception des *cris* et des *clameurs*. Les gens dont nous parlons ne font des ouvrages licencieux, et n'écrivent contre la religion et le gouvernement que pour faire du bruit : avec un tel principe, ils se garderont bien d'ajouter, par des plaintes publiques, au *bruit* que doit naturellement faire par lui-même un ouvrage rempli de vérités à la fois hardies et utiles ; au contraire, dans ce cas, ils affectent une grande indifférence, une espèce de dédain méprisant : parlez-leur de l'ouvrage, l'édition entière

eût-elle été enlevée en huit jours, ils vous répondront négligemment qu'ils ne l'ont pas lu : cependant, si vous passez pour être ennemi de l'auteur, ils vous diront d'un ton tranchant, mais toujours froid et tranquille, que l'ouvrage ne vaut rien, qu'il est d'ailleurs d'*une méchanceté révoltante :* ensuite, sans s'appesantir davantage, ils changeront de discours et parleront de toute autre chose *.

Eh bien! s'écria madame de Champrose, je trouve cela sublime! l'emportement, la colère ne persuaderoient personne. Cet air de sang-froid en impose, et donne à la calomnie (du moins aux yeux des sots) l'apparence de la raison. Mais comment accorder avec un plan *si sage*, ces satires mordantes et ces libelles dont vous parliez tout à l'heure?... — Des libelles font du bruit; on n'ignore pas qu'ils donnent plus de célébrité qu'ils ne peuvent faire de tort... — Sans doute; mais les passions rendent inconséquent; le plaisir de déchirer sans ménagement une personne qu'on déteste, l'esp[illegible]

* Je ne puis m'empêcher de répéter ici que dans cette nouvelle édition je n'ai ni ajouté, ni retranché, ni changé un mot à ce Conte, dans lequel j'ai du moins montré quelque prévoyance.

de la noircir, de la désoler, fait passer par-dessus toute autre considération; enfin, dans la société, on n'a osé critiquer qu'avec une certaine mesure; on a même été souvent forcé, pour paroître équitable, de mêler quelques éloges à la censure: on se dédommage dans un écrit anonyme, de toutes ces contraintes imposées par la bienséance et par la politique. — J'admire comment un homme du monde peut si bien savoir tout cela!..—Quand nous prenons la peine d'observer, nous nous y entendons mieux que tous *les philosophes*. Ceux qui passent leur vie dans la société la plus étendue, sont bien bornés, s'ils ne prennent pas facilement un tact fin et délicat, et s'ils n'acquièrent pas la connoissance du cœur humain. Aucun écrivain n'a osé peindre avec détail les travers, les véritables ridicules et le petit manége des gens de lettres *. Presque tous les auteurs ont eu le pro[illegible] les et de les flatter; plusieurs enfin ont voulu se mettre en parallèle avec les gens du monde qu'ils ne connoissoient pas, et ils n'ont pas manqué (pour l'honneur du corps dont ils

* On ne parle qu'en général. On reconnoît avec plaisir que la justice et la vérité doivent faire admettre beaucoup d'exceptions.

faisoient partie) d'établir sur chaque point de la comparaison tout le désavantage de notre côté. Combien de fois, en voyant ces tableaux infidèles, j'ai été tenté de répondre aux gens de lettres comme le lion de la fable :

Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre. *

Voilà, reprit Luzincour, ce que vous ne pouvez plus dire maintenant ; car aujourd'hui presque tous vos *confrères* écrivent... — Oui, mais ils ne sont pas encore familiarisés avec *l'impression ;* et en littérature, les *manuscrits* n'ont pas une grande autorité. — Il me semble qu'un illustre écrivain a traité sans aucun ménagement, dans les *Lettres persannes*, les gens de lettres, les journalistes, et même l'Académie française.... — Il a dit sur ce sujet, comme sur tant d'autres, d'excellentes choses; mais, selon moi, il a plutôt fait une satire qu'une critique judicieuse : des injures grossières ne prouvent jamais rien.

« La plupart des auteurs, dit M. de Montesquieu, ressemblent aux poëtes, qui » souffriront une volée de coups de bâton » sans se plaindre, mais qui, peu jaloux de

* *Le Lion abattu par l'Homme*, fable de la Fontaine.

» leurs épaules, le sont si fort de leurs ou-
» vrages, qu'ils ne sauroient soutenir la
» moindre critique, etc. * » D'ailleurs les critiques de M. de Montesquieu sont trop absolues; il semble ne point admettre d'exceptions, et juger, sans distinction, tous les gens de lettres dans la même classe. Il paroît croire qu'ils sont tous intrigans et méprisables; il ne convient jamais qu'il en existe plusieurs dignes d'être proposés pour modèles, et véritablement distingués par leurs vertus et leurs talens : tel seroit cependant le

* La manière dont il parle de l'*Académie française*, n'est pas plus mesurée. « J'ai ouï parler, dit *Rica*, » d'une espèce de tribunal qu'on appelle l'*Académie* » *française;* il n'y en a point de moins respecté dans » le monde ; car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le » peuple casse ses arrêts.... Ceux qui le composent (ce » tribunal) n'ont d'autres fonctions que de jaser sans » cesse ; l'éloge va se placer de lui-même dans leur » babil éternel ; et sitôt qu'ils sont initiés dans ses mys- » tères, le fantôme du panégyrique vient les saisir, et ne » les quitte plus. Ce corps a quarante têtes.... Pour » les yeux, il n'en est pas question. Il semble qu'il soit » fait pour parler, et non pas pour voir. Il n'est point » ferme sur ses pieds ; car le temps, qui est son fléau, » l'ébranle à tous les instans, et détruit tout ce qu'il a » fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides : » je ne t'en dirai rien, et je laisse décider cela à ceux » qui le savent mieux que moi. »

langage de la raison et de l'impartialité. Je suis de votre avis, répondit Luzincour; je trouve que, lorsqu'on s'est avisé de critiquer les gens de lettres, on s'est trop écarté des bienséances et de la justice; et en même temps on n'a point encore peint avec vérité leurs ridicules les plus frappans *.

* J'ai cependant trouvé de la vérité dans la critique suivante. L'auteur parle des *faux philosophes*, et s'exprime ainsi : .....

« Si les beaux esprits se contentoient d'en imposer au » vulgaire sur les bagatelles importantes qui les occu- » pent, et que leur orgueil fût satisfait d'être les arbi- » tres du goût, ils ne seroient au moins qu'inutiles; » mais ils prétendent au despotisme sur les objets les » plus graves. Le gouvernement, les mœurs, la reli- » gion même est de leur ressort. Il n'est permis de croire » que ce qu'ils jugent digne d'être cru. Ils s'annoncent » comme tolérans, et sont les plus grands persécuteurs » de ceux qui osent penser autrement qu'eux : ils se disent » citoyens du monde, et ne le sont pas de leur patrie, » qu'ils ne craignent pas de troubler par les systèmes » les plus dangereux; ils se décorent enfin du titre ri- » posant de *philosophes*. Ce nom, qui, dans son ori- » gine, ne présentoit à l'esprit que l'idée d'un *amateur* » *de la sagesse*, s'est acquis par eux une signification » bien plus noble. Les philosophes de l'antiquité n'é- » toient que les disciples de la sagesse : les nôtres sont » eux-mêmes les vrais sages. En cette qualité ils se sont » érigés en législateurs, non-seulement de la littéra- » ture, mais encore de l'administration politique et de

Peu de temps après cette conversation, Luzincour eut occasion de connoître que le vicomte, en effet, dans tout ce qu'il avoit lit, ne s'étoit pas permis la plus légère exagération.

Cependant Aurélie avoit perdu sans retour ses préventions contre Luzincour; mais elle n'étoit pas éclairée sur le caractère de Damoville. Elle lui supposoit toujours la plus tendre amitié pour Luzincour, et elle imaginoit seulement qu'une délicatesse excessive et déraisonnable le rendoit souvent susceptible et exigeant, et même injuste. Aurélie, en relisant l'ouvrage de Luzincour, ne pouvoit s'empêcher de trouver en secret que Damoville n'avoit ni la justesse d'esprit, ni le goût, ni l'élévation d'âme de son ami; mais personne ne lui vantoit les talens de

n la f[illegible]. Ils sont fondateurs, instituteurs, ils sont apôtres; » que ne sont-ils point? — *Traité de l'amitié.*

Ce morceau, écrit sans prétention, sans humeur, et avec une franchise courageuse, est d'une femme, madame de [redacted], auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, et dignes de l'être. Madame de*** a fait un *Traité des passions*, des *pensées et réflexions morales*, des *romans*; enfin elle a traduit de l'anglais des ouvrages de chimie et de physique, auxquels elle a ajouté des notes fort instructives.

Luzincour : on le lisoit, on ne le prôneit point ; au contraire, beaucoup de gens en disoient du mal. Aurélie, d'un autre côté, étoit vivement frappée de la réputation dont paroissoit jouir Damoville. Cette célébrité flattoit sa vanité et balançoit le témoignage de son cœur. A l'égard des gens de lettres que Damoville avoit introduits chez elle, ses yeux commençoient à s'ouvrir ; elle leur trouvoit des prétentions ridicules, un orgueil aussi maladroit qu'excessif, beaucoup plus de pédanterie que d'instruction ; et elle se disoit souvent à elle-même : A quoi donc sert l'esprit, s'il ne sauroit enseigner l'art de plaire, s'il ne donne ni la finesse, ni le bon goût, ni les grâces qui font tout le charme de la société ?

Sur la fin de l'hiver, Damoville annonça confidemment à Aurélie qu'il alloit paroître de lui un *ouvrage philosophique* qui feroit le plus grand bruit. Son roman, contre son attente, n'avoit produit aucune sensation ; mais pour cette fois il étoit sûr de son fait. L'ouvrage attaquoit ouvertement la religion. Il fut censuré, défendu, et par conséquent vendu jusqu'au dernier exemplaire en moins de quinze jours. Luzincour craignant pour l'au-

teur les suites d'un semblable éclat, le supposa affligé, ou du moins effrayé. Il revint exprès de la campagne pour lui offrir tous les services qui pouvoient dépendre de lui. Il arrive à cinq heures du soir, et trouve Damoville prêt à sortir. Il passe avec lui dans son cabinet, et lorsqu'ils furent seuls : Je vois avec plaisir, mon cher Damoville, dit Luzincour, que vous avez du courage.... A ces mots, Damoville éclata de rire. Comment donc, s'écria-t-il, me croyois-tu consterné, terrassé ?... Tu ne sais donc pas, mon ami, que l'ouvrage a été enlevé aussitôt qu'il a paru ? Il n'y eut jamais de succès pareil. Il ne m'en reste pas un seul exemplaire : je travaille présentement à la seconde édition ; car j'y ajoute deux ou trois morceaux dont on parlera.... Ils vaudront peut-être à l'ouvrage les *honneurs du bûcher ;* si trop d'*ambition* ne m'abuse, je crois pouvoir raisonnablement m'en *flatter*. — Mais si on t'exiloit ? — Plût au ciel ! Quel poids, quelle importance on donneroit à mon ouvrage ! J'irois dans les pays étrangers ; j'y serois reçu comme un homme de génie, comme un *héros persécuté ;* et de là j'inonderois la France d'une multitude d'écrits qui ne sortiront jamais de ma

plume si on me laisse ici; car la difficulté de les faire imprimer en France est un obstacle qui me fera désormais tourner mes talens d'un autre côté. J'ai fait *mes preuves;* il suffit, me voilà placé parmi les *philosophes*;* ils m'ont protégé, soutenu : je viens de m'acquitter envers eux en adoptant tous leurs principes; je suis devenu leur égal, et je puis compter à jamais sur leur constante et fidèle amitié. C'en est assez. Je dois être satisfait.... — Et si l'on vous privoit de votre liberté?... — Bon! *ils* ne sont pas si *noirs* ni si *méchans* que nous les dépeignons.... Quel philosophe, entre nous, a été la victime de son audace? Nous parlons toujours de persécution, parce que nous ne nous soucions guère de l'*à-propos*, pourvu que nous puissions disserter, et surtout déclamer; mais depuis long-temps on ne persécute plus : on en avoit reconnu l'abus et la révoltante absurdité, avant que les écrits de Voltaire eussent paru. A-t-on persécuté un des fondateurs de la philosophie moderne, l'auteur de *l'His-*

* On ne doit pas oublier que c'est *Damoville*, et non l'auteur, qui parle. Je ne confondrai certainement jamais *les philosophes* avec les gens dont il est ici question.

toire des Oracles * ? Il n'existe cependant point d'ouvrage de ce genre dont le but soit moins déguisé et plus facile à pénétrer **. Depuis Fontenelle, quel homme de lettres, pour la même cause, a perdu son état et sa liberté ? Je n'en connois point. Non, non; on sait parfaitement qu'on ne pourroit porter à la religion un coup plus funeste, qu'en persécutant en son nom. Va, mon ami, rassure-toi; tes craintes sont absolument chimériques.... Mais, poursuivit Damoville, il est cinq heures et demie, veux-tu venir avec moi à la Comédie française? Luzincour accepta cette proposition et sortit sur-le-champ avec Damoville.

Arrivés à la comédie, les deux auteurs se placèrent dans le parquet. Après la première pièce, Damoville aperçut à quelque distance un homme de lettres de ses amis. N'est-ce pas là Blinval? s'écria-t-il; j'ignorois qu'il fût de retour. Il a fait un petit voyage en Flandre. Quelques jours avant son départ, il a donné au public une espèce de poëme en prose dont le succès n'a pas été heureux: on

* Fontenelle.

** Aussi a-t-on beaucoup loué cet ouvrage, quoiqu'il soit aussi ennuyeux que mal écrit.

y trouve cependant de la *philosophie*.... Oui, reprit Luzincour en riant; mais il n'a pas été *défendu*, et il est resté chez le libraire. Comme il achevoit ces mots, Damoville se leva pour s'approcher de Blinval qui s'avançoit vers lui. Blinval félicita Damoville sur sa gloire et même sur son bonheur; ensuite Damoville, à son tour, fit l'éloge du poëme de Blinval. Ce dernier soupira. Mais concevez-vous, reprit-il, qu'on ne l'ait ni censuré ni défendu? — En effet, cela est inconcevable...— Ma tirade sur la tolérance? — Oh! elle est d'une hardiesse! J'ose dire qu'on n'a rien écrit de plus fort dans aucun ouvrage: assurément *l'intention* étoit assez visible.... eh bien! *ils ont laissé passer cela*.... Mais j'achève dans ce moment un morceau sur la *persécution*, qui les tirera de leur assoupissement, ou je suis fort trompé: ma foi, si cela n'est pas, il faut renoncer au métier, il ne vaut plus rien.

Luzincour écoutoit avec attention ce curieux dialogue. En rentrant chez lui, il l'écrivit sans y rien changer. Si jamais, dit-il, je prêche la tolérance, je ne répéterai point des lieux communs aussi ennuyeux qu'usés, je me contenterai de transcrire fidèlement

cette petite conversation entre Blinval et Damoville. Des vérités si naïvement exprimées doivent faire une impression profonde... Pauvres auteurs, qui n'abandonnez la bonne cause que pour assurer le débit de vos ouvrages, que deviendrez-vous, si, au lieu de réveiller l'indignation dont les effets vous paroissent si utiles, vous n'excitez que la compassion vertueuse et ce mépris froid et tranquille que doit inspirer la folie unie à la perversité!...

Lorsque Luzincour eut écrit cette réflexion sur son journal, il sortit et fut souper chez Aurélie; il ne l'avoit point encore vue depuis que Damoville avoit fait paroître son ouvrage. Malgré tout ce qu'on disoit sur le prétendu mérite de cet ouvrage, malgré l'éclat nouveau que ce succès ajoutoit à la réputation de Damoville, Aurélie ne pouvoit admirer des déclamations vaines qui ne tendoient qu'à détruire la religion. Damoville savoit feindre, mais sa légèreté et son indiscrétion naturelles ne lui permettoient pas l'usage d'une habituelle et longue dissimulation : enivré de sa gloire et des éloges que lui prodiguoient tous ceux qu'il appeloit des *philosophes*, il ne lui fut pas possible de modérer ou de cacher

l'excès de sa joie. Aurélie n'eut pas de peine à lire au fond de son cœur. Elle y découvrit aisément ses intentions, ses motifs, sa politique, en un mot, tout son système. Elle auroit pu excuser des erreurs; mais elle conçut le plus profond mépris pour un homme sans principes, sans caractère, livré à l'esprit de parti, guidé par la vanité la plus frivole; dangereux par calcul, moins aveuglé qu'entraîné; sacrifiant tout enfin à l'intérêt et au désir effréné de faire parler de lui. Aurélie, ainsi éclairée, se plaît à comparer la conduite de Damoville avec celle de Luzincour. Elle ne peut avoir dévoilé le premier, sans rendre en même temps une justice entière au second. Elle reconnoît à quel point la réputation de Luzincour est préférable à celle de Damoville. Ce dernier, il est vrai, est vivement prôné; mais par qui? par des gens qui ne louent ses talens que parce qu'il leur est dévoué; qui n'estiment ses écrits que parce qu'ils y retrouvent toutes leurs opinions. On lui a dit: *Pénétrez-vous de nos maximes, copiez, répétez ce que nous répétons depuis trente ans, et nous soutiendrons que vous êtes un homme de génie....* Voilà sur quoi toute sa réputation est fondée.... Luzincour n'a point

de *prôneurs;* c'est qu'il dédaigne l'intrigue ; la cabale et l'esprit de parti : il a des ennemis; c'est qu'il est impartial, qu'il ose dire toutes les vérités qu'il croit utiles : il n'a point de partisans enthousiastes ; c'est que loin de flatter les passions, il les combat, qu'il respecte la religion et les mœurs, qu'il est plus occupé du désir d'instruire que du soin de plaire. Sous quelque forme séduisante qu'on puisse présenter la morale, on y trouvera toujours un fonds d'austérité. Il est possible d'écouter avec plaisir une leçon salutaire, d'en sentir l'utilité ; mais jamais on ne la reçoit avec transport : ainsi, de semblables ouvrages, plus solides qu'attrayans, ne sauroient exciter l'enthousiasme de ceux même qui les goûtent; on les loue avec plus d'estime que de chaleur. Enfin, quels sont les admirateurs de Luzincour? les bons citoyens, tous ceux qui conservent le goût de la vertu. Quels sont ses ennemis? les athées, les impies, les intrigans et tous les gens sans principes et sans mœurs. Le nombre pourroit effrayer; mais, après tout, ses détracteurs les plus ardens n'oseront jamais dire qu'un auteur dont la morale est d'une irréprochable pureté, soit un *auteur*

méprisable ; tandis que la raison équitable et sévère regardera comme tel, malgré les talens même, l'écrivain malheureux qui risque de corrompre ses lecteurs. Telles étoient les réflexions d'Aurélie ; elle ne les communiqua point encore à Luzincour. Avant de lui accorder une confiance sans réserve, elle vouloit connoître avec plus de détail son caractère, et surtout ses sentimens. Un jour, se trouvant seule avec Luzincour : J'aime, lui dit-elle, la simplicité de votre conduite. Cependant je trouve quelquefois que vous poussez trop loin le mépris de la fortune et des honneurs littéraires auxquels vous pouvez prétendre..... Je vous assure, madame, répondit Luzincour, que loin de mépriser les honneurs dont vous parlez, j'en fais grand cas..... — Cependant vous n'avez jamais concouru pour obtenir un *prix d'éloquence*...—Mais, madame, songez donc à la difficulté de cette entreprise ! L'académie vous donne un sujet, vous prescrit l'étendue de l'ouvrage, et puis vous ordonne de *louer* et *d'être éloquent :* avec la meilleure volonté du monde, il faut, pour que je puisse lui obéir autant qu'il est en moi, que le sujet me plaise, que le personnage, objet de l'é-

loge, soit précisément celui que j'aurois choisi entre tous les grands hommes qui ont existé, si j'avois voulu en célébrer un particulièrement : il faut encore que la *mesure* de l'ouvrage fixée par l'académie, s'accorde exactement avec mon plan. Si tous ces hasards ne se rencontrent pas, je vous avoue que je n'aurai ni sentiment, ni vérité, ni chaleur; je serai froid, emphatique, incorrect; enfin je ferai un discours détestable...—Faites toujours : on vous tiendra compte de la bonne volonté; il me semble que depuis long-temps c'est là tout ce qu'on exige. — Pardonnez-moi, madame; on est sans doute, comme vous le dites, d'une indulgence remarquable à beaucoup d'égards; mais on exige positivement une chose à laquelle il me seroit impossible de me soumettre.—Qu'est-ce donc? — Il est établi (et l'usage universel a fait une loi de ce principe) qu'on doit traiter tous les sujets du même ton; employer les mêmes expressions, les mêmes figures pour louer un artiste ou Turenne, un bel esprit ou Henri IV; de manière qu'on pourroit, avant de connoître celui qu'on doit louer, préparer toujours son discours, laisser le nom en blanc, et faire ainsi d'avance son éloge,

en attendant le choix de l'académie. On ajouteroit ensuite, quand *le grand homme* seroit nommé, quelques *petites anecdotes*, quelques *mots* choisis; car ce sont des ornemens indispensables. — Vous m'éclairez. Je suis persuadée à présent que presque tous les *éloges* que j'ai lus ont été composés de cette manière. Mais, à propos, poursuivit Aurélie, savez-vous que demain on doit jouer à la Comédie française la pièce de Damoville? J'ai une loge, et je veux absolument que vous veniez avec moi. Luzincour n'osa refuser cette proposition, et le lendemain il se rendit dans la loge d'Aurélie.

La pièce, en dépit de la cabale et des *plus sages précautions* prises par Damoville, eut exactement le sort prédit par le vicomte de Valrive. Dès le premier vers, des applaudissemens redoublés firent connoître la bonne volonté d'une partie de ceux qui composoient le parterre: on voyoit d'ailleurs dans quelques loges plusieurs femmes qui, conservant le souvenir des *lectures*, applaudissoient avec transport; plus d'un éventail en fut cassé. Cet enthousiasme se soutint pendant toute la moitié du premier acte, il s'affoiblit sensiblement au second, car on commençoit à

écouter. Au troisième acte, l'ennui parut glacer jusqu'aux plus *zélés partisans*. Cependant, quand la toile fut baissée, quelques voix timides et mal assurées, s'élevèrent pour demander *l'auteur;* mais nul *écho* ne répondit; et Aurélie, en sortant de sa loge, dit à Luzincour : On aura beau faire, la pièce ne se relevera jamais. Pauvre Damoville! comme il sera triste ce soir!.... Que lui dirons-nous? car il n'y aura pas moyen de lui soutenir que ce n'est pas là une chute; et quelles consolations peut-on offrir à l'auteur qui vient de tomber?

Toutes ces réflexions d'Aurélie prouvoient son peu d'expérience. Elle le connut bientôt. Damoville, suivant sa promesse, vint souper chez elle. On l'annonce. Aurélie se préparoit à lui dire quelque chose de consolant sur l'*injustice* du public, lorsque Damoville s'approchant d'elle d'un air triomphant : J'arrive un peu tard, dit-il; en sortant de la comédie, j'ai rencontré plusieurs personnes de ma connoissance : il a bien fallu recevoir les complimens, les félicitations d'usage..... Au vrai, je dois être satisfait. J'étois prévenu qu'il y auroit une cabale formidable : elle sera peut-être plus heureuse une autre fois,

mais pour aujourd'hui elle n'a pas osé se manifester. Elle a senti qu'elle n'entraîneroit pas le public. Mais, dites-moi, madame, avez-vous été un peu contente? A cette question très-imprévue, Aurélie confondue rougit, balbutia, ne répondit rien; et Damoville se tournant vers le reste de la compagnie, obligea toutes les personnes qui la composoient, de lui dire, de lui répéter que sa pièce avoit eu le plus grand succès. Ensuite, revenant à Aurélie: Avez-vous remarqué, madame, dit-il, comme le public a senti la tirade qui termine la seconde scène du troisième acte? — Oui: il a écouté avec une grande attention; il étoit fort calme... — Le premier acte *a été couvert d'applaudissemens*, parce qu'il n'est que brillant; mais au moment où l'intérêt commence, il y a eu, comme vous l'avez très-bien observé, un redoublement d'attention très-frappant. Plus de bruit..... C'est alors que j'ai été véritablement satisfait, d'autant mieux que la pièce n'est pas faite pour plaire au parterre: elle est remplie de traits fins, délicats.

Dans ce moment on vint annoncer que le souper étoit servi. On fut se mettre à table. Damoville affecta la plus grande gaieté. Ce-

pendant, avec un peu de pénétration, on pouvoit aisément s'apercevoir qu'il n'étoit pas au fond aussi gai, aussi content qu'il s'efforçoit de le paroître. Après le souper, Damoville reparla encore de sa pièce; il n'oublia pas d'intéresser l'amour-propre de tous ceux qui avoient assisté aux *lectures*, à soutenir qu'elle étoit excellente. Vous en aviez, leur disoit-il, prévu le succès; vous l'aviez prédit: avec de l'esprit et du goût, il est impossible de s'abuser sur le mérite ou les défauts d'un ouvrage d'imagination. Enfin Damoville, dans cette occasion, se montra supérieur à la fortune; on ne supporta jamais un revers avec moins d'abattement; jamais on ne connut mieux ses ressources, et on ne sut les employer avec plus de présence d'esprit. En affichant cette feinte satisfaction, Damoville en imposa à beaucoup de gens. Puisqu'il est content, disoit-on, il faut bien qu'il ait sujet de l'être. Cependant il ne soutint pas jusqu'au bout cette prudente dissimulation. Dans ses préfaces il s'applaudissoit de ses succès; mais en même temps il soutenoit dans des dissertations générales, qu'il n'y avoit plus ni *goût* ni lumières, et que nous retombions

dans *la barbarie ;* et c'est ainsi que le dépit indiscret finit toujours par se trahir.

Luzincour, sans pénétrer entièrement les sentimens d'Aurélie, n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'elle avoit beaucoup perdu de son admiration pour Damoville ; mais ce dernier possédoit si parfaitement l'art de se faire valoir, que Luzincour n'osoit se flatter qu'Aurélie fût véritablement éclairée sur son mérite réel. Damoville savoit se faire louer devant Aurélie avec une adresse qui pouvoit en imposer ; en outre il citoit continuellement les choses obligeantes qu'on lui avoit dites en l'absence d'Aurélie, mais avec une finesse qui ôtoit à cette fatuité tout ce qu'elle pouvoit avoir de trop choquant ; tantôt il prenoit un air de sentiment, et connoissant, disoit-il, l'intérêt qu'Aurélie daignoit prendre à lui, il l'instruisoit d'un succès flatteur ; cette confidence *venoit du cœur*, et non de *l'amour-propre :* il auroit même été fâché que tout autre qu'Aurélie en eût connoissance ; il ne se vantoit que pour procurer à l'amitié une satisfaction qu'elle sait si bien goûter ! D'ailleurs, il craignoit de redoubler l'envie acharnée à le noircir, à le persécuter.

Tantôt Damoville prenant un autre ton, répétoit en riant, et avec l'air de n'y pas croire, un éloge un peu trop fort pour être cité sérieusement ; dans ce cas, il en parloit comme d'une exagération, d'une *folie* plaisante ; cette forme ingénieuse et modeste fait tout passer ; il est seulement fâcheux qu'elle soit aussi connue. Ce petit manége n'échappoit point à Luzincour ; mais il ne pouvoit démêler encore l'impression qu'il produisoit sur l'esprit d'Aurélie.

Un soir que Luzincour s'entretenoit avec Aurélie, on vint le chercher de la part du vicomte de Valrive, qui le prioit de se rendre sur-le-champ chez sa belle-sœur. Luzincour partit aussitôt. En entrant dans la chambre de madame de Valrive, il fut effrayé de la consternation qu'il vit sur tous les visages. Mon cher Luzincour, lui dit le vicomte, comme je vais partir d'ici pour Versailles, et que je ne reviendrai pas demain dîner à Paris, j'ai voulu vous en prévenir..... Mais qu'est-il donc arrivé ? interrompit Luzincour..... — Un malheur déplorable. Cet infortuné baron de Verzenay s'est tué ce soir à huit heures, et avec un éclat qui ôte toute espérance de pouvoir cacher cet affreux évé-

nement... — Le baron de Verzenay s'est tué! — Ses affaires étoient très-dérangées; mais comme il avoit beaucoup de bienfaits du roi, il auroit pu, en faisant plusieurs réformes et le sacrifice d'une terre, payer ses dettes; et rétablir sa fortune en quatre ou cinq ans. Il étoit magnifique, il aimoit le faste; il n'a pu se résoudre à faire les sacrifices qu'exigeoit sa situation. Importuné par ses créanciers, voyant qu'il falloit enfin prendre un parti, n'étant retenu par aucun principe de religion, il s'est débarrassé d'une existence qui lui devenoit à charge. Il laisse une femme vertueuse et trois enfans à l'aumône, puisque sa mort prive sa famille des bienfaits du roi, et de toutes les pensions dont il jouissoit. Voilà où peut conduire l'athéisme!.... Et les auteurs qui cherchent à détruire la religion, osent parler de bienfaisance et d'humanité!.... A ces mots madame de Valrive soupira. Il est vrai, dit-elle, que le malheureux baron n'a jamais lu dans toute sa vie que des ouvrages de ce genre. Une circonstance assez frappante, dit tout bas le vicomte à Luzincour, c'est qu'il étoit persuadé que l'ouvrage de Damoville est un chef-d'œuvre. Il n'a pas manqué d'acheter et d'admirer un *livre cen-*

suré et défendu, et on a trouvé ce même ouvrage entr'ouvert et posé sur une table auprès de laquelle il s'est tué. Luzincour frémit. Ceux qui font de semblables ouvrages, reprit-il, n'ont jamais songé à ces affreuses conséquences. Si le plus hardi, le plus endurci d'entre eux pouvoit le prévoir, pouvoit y réfléchir un moment, il en seroit épouvanté. Enfin, dit le vicomte, jamais le *suicide* n'a été plus commun en Angleterre qu'il l'est en France depuis vingt-cinq ans. Il n'existe personne dans la société qui n'ait connu un *suicide* *. Tel est le fruit des ouvrages pernicieux produits par l'impiété. Il est certain, répliqua Luzincour, que plusieurs de ces ouvrages respirent le matérialisme; mais il me semble qu'en général on ose rarement nier l'existence de Dieu, et que le *déisme* est beaucoup plus commun que l'*athéisme*. — C'est qu'on a reconnu que naturellement les déistes devoient faire plus de prosélytes que les athées. Tout ce qui nous environne atteste l'existence de l'Être éternel, créateur de l'univers; en admettant une vérité si profondément gravée dans le

* Et aujourd'hui personne qui n'en ait connu *plusieurs*.

cœur de l'homme, les détracteurs de la religion révoltent moins les âmes sensibles, et séduisent plus facilement les esprits superficiels: ils parlent sans cesse de Dieu; mais ils s'accordent tous à nier que les scélérats puissent trouver dans une autre vie des châtimens éternels. Cependant, si l'on vient à bout de corrompre assez mon cœur pour me persuader que Louis IX et Cartouche jouissent maintenant du même sort, qui pourra m'empêcher de commettre un crime utile, quand je serai convaincu qu'on ne pourra jamais le découvrir? Si la vie m'est insupportable, qui m'empêchera de m'en délivrer? Enfin, comment résisterai-je à mes passions et à l'occasion sans cesse renaissante de faire le mal en secret, et avec impunité, si je puis penser que Dieu regarde avec indifférence toutes les actions de ma vie, et que jamais sa justice ne m'en demandera compte? Telles sont les conséquences horribles de ces extravagans systèmes! Ah! si ces prétendus philosophes pouvoient entendre les gémissemens de la veuve infortunée du baron de Verzenay! s'ils la voyoient échevelée, pâle, saisie d'horreur, baignant de larmes ses malheureux enfans, et s'écriant, d'une voix en-

trecoupée [illegible] glots :.... O mes enfans, respectez toujours la religion !.... Cri déchirant d'un cœur désespéré, qui n'accuse de ses maux que les écrivains corrupteurs dont les écrits funestes attaquent la religion avec tant de constance et d'acharnement !.... Ce qui m'étonne, interrompit Luzincour, c'est qu'on ait pu croire qu'ils ne répandoient des erreurs si pernicieuses que par *amour de l'humanité*..... Etoit-ce pour réprimer le fanatisme ? Mais il n'existoit plus, lorsque tous ces ouvrages ont commencé à paroître ; et d'ailleurs, on trouvoit dans l'Évangile les meilleures armes avec lesquelles on pût le combattre. Prétendoit-on offrir une morale plus pure, plus sublime que celle de l'Évangile ? Non, sans doute : on ne pouvoit se dissimuler l'impossibilité de cette entreprise ; et que celui qui suivroit exactement les préceptes de l'Évangile, seroit le plus sage et le plus parfait de tous les hommes. Pourquoi donc vouloir la détruire, cette religion qui prescrit, comme des devoirs indispensables, la chasteté, *l'obéissance et le respect dus aux souverains* et aux lois ; qui nous ordonne d'être bons, patiens, modérés, bienfaisans, indulgens, équitables ; qui nous défend la

haine et la vengeance; qui nous commande non-seulement de pardonner, mais encore de *rendre le bien pour le mal?* Pourquoi vouloir arracher aux hommes une croyance qui peut les rendre si héroïquement vertueux? C'est en même temps débarrasser les méchans d'un frein sacré; c'est ôter à la vertu un but raisonnable, et la douceur de prétendre à un prix digne d'exciter son courage et d'augmenter sa force; c'est enfin ravir aux infortunés la plus sûre de toutes les consolations, et la seule qui puisse faire supporter les persécutions de la haine et de l'envie, la perte des objets que nous chérissons, les maux physiques et l'excès de la misère.... Grâce au ciel, reprit le vicomte, les motifs qui ont fait écrire les détracteurs de la religion, ne peuvent être équivoques, et sont aujourd'hui assez généralement reconnus. En achevant ces mots, le vicomte se leva et partit pour Versailles. Luzincour prit congé de madame de Valrive, qui lui dit tout bas: Ce terrible événement frappe également mon cœur et mon esprit, et il me rend les principes que des écrits et des entretiens dangereux avoient presque entièrement détruits. Luzincour quitta madame de Valrive; et trop pénétré de

tristesse pour aller rejoindre Aurélie, il rentra chez lui : il y trouva une lettre, il l'ouvrit ; il vit une écriture et une signature qui lui étoient inconnues. Il lut ce qui suit :

Du château de ***, ce 30 avril 17....

« Je n'ai point l'avantage d'être connu de » vous, monsieur, et cependant je vous dois » la plus vive et la plus tendre reconnois- » sance : je ne puis m'acquitter envers vous, » autant qu'il est en moi, qu'en vous con- » tant mon histoire. La voici en peu de » mots :

» J'atteignois à peine ma dixième année, » lorsque je perdis mon père. Je fus élevé » par une mère aussi vertueuse qu'éclairée. » Je n'ai qu'une sœur ; et toute ma tendresse » se partageoit entre elle et ma mère. L'âge » et la raison ne firent que rendre plus so- » lides des sentimens si naturels. J'entrai au » service. Ma mère et ma sœur restèrent dans » le château où je suis né ; et pendant dix » ans je n'ai jamais manqué de leur consa- » crer la plus grande partie du temps dont » je pouvois disposer ; je faisois le bonheur

* Cette lettre n'est point d'invention, le fond en est parfaitement vrai ; celui qui l'écrivit existe.

» de la mère la plus chérie. Je trouvois dans
» ma sœur l'amie la plus aimable : pouvois-
» je n'être pas heureux! Un orgueil insensé,
» une vanité puérile détruisit toute cette fé-
» licité.

» Mon nom n'est point illustre ; mais ma
» famille est une des plus anciennes de la
» Franche-Comté. J'attachois beaucoup de
» prix à cet avantage : foiblesse d'autant plus
» dangereuse, que les conséquences n'en sont
» pas assez frappantes pour inspirer un vif dé-
» sir de la surmonter! Mais j'éprouvai bientôt
» combien elle peut être funeste au bonheur
» de la vie. Je voulus procurer un établisse-
» ment brillant à ma sœur ; elle s'y refusa,
» et m'avoua que son cœur n'étoit plus
» libre, et que ma mère autorisoit ses senti-
» mens. Le choix qu'elle avoit fait porta au
» comble le dépit que son refus me causa.
» Elle aimoit un homme de mérite, qui
» possédoit une fortune honnête ; mais cet
» homme n'étoit point gentilhomme! Je
» mis tout en usage pour rompre un ma-
» riage dont mon orgueil ne pouvoit sup-
» porter la seule idée. Mes tentatives et mes
» prières furent inutiles. Ma sœur épousa
» son amant. Je quittai la province ; et ou-

» bliant tout ce que je devois à ma mère, je
» jurai de n'y retourner jamais, afin de ne
» plus voir une sœur qui étoit presque de-
» venue l'objet de ma haine, et dont ma
» mère ne vouloit pas se séparer. Je vins à
» Paris; je me livrai à tout ce qui pouvoit
» me dissiper et me distraire d'un souvenir
» qui me déchiroit le cœur. Je formai des
» liaisons agréables; mais qu'elles me parois-
» soient froides, quand je me rappelois mal-
» gré moi cette intimité si douce, formée
» par la nature et par l'habitude, et dont
» j'avois goûté tous les charmes!.... Je passai
» six ans dans cette situation; mécontent,
» malheureux, cherchant à m'étourdir, à
» me persuader que ma mère auroit dû sa-
» crifier à ma vanité le bonheur de ma sœur,
» et par conséquent le sien. N'ayant jamais
» eu de confiance véritable qu'en ma mère
» et en ma sœur, n'ayant jamais songé à
» remplacer deux amies si chères, je ren-
» fermois au fond de mon âme ces chagrins
» cruels. J'étois privé des conseils que l'a-
» mitié ou la raison auroient pu m'offrir;
» mais enfin ces conseils salutaires, c'est
» vous, monsieur, qui me les avez donnés.
» Quand votre ouvrage parut, je n'étois

» point à Paris; différentes occupations
» m'ont toujours empêché de le lire, jus-
» qu'au mois de mars dernier. C'est à cette
» époque que je commençai, pour la pre-
» mière fois, une lecture qui devoit produire
» sur mon cœur une impression si profonde
» et si singulière, qu'il me seroit impossible
» de dire si l'ouvrage est bien écrit, si les
» idées en sont neuves, si le plan en est bon.
» Je n'étois pas en état de juger. Je ne pou-
» vois que sentir, m'attendrir, verser des
» larmes: ce n'étoit point un livre pour moi;
» c'étoit un tendre ami qui me parloit, qui
» m'interrogeoit, qui me connoissoit mieux
» que moi-même; qui, en me dévoilant
» mes foiblesses, m'en faisoit rougir, m'of-
» froit les moyens de m'en affranchir et de
» les expier; qui mêloit aux reproches de
» douces consolations; enfin, qui me décou-
» vroit les vraies sources du bonheur..... O
» vous qui n'avez écrit que pour l'intérêt
» de la religion et des mœurs, recevez le
» prix le plus doux de vos nobles travaux.
» Apprenez qu'il existoit un cœur égaré par
» un orgueil farouche, et que vos seuls écrits
» l'ont rendu pour toujours à la raison, à la
» nature et à la vertu.... Oui, c'est entre ma

» mère et ma sœur que j'écris cette lettre ! » c'est vous qui m'avez conduit aux pieds de » ma mère ! J'ai reçu mon pardon. J'ai serré » dans mes bras les enfans de ma sœur : c'est » à vous que je dois leurs innocentes caresses, les larmes délicieuses que j'ai versées ; celles que j'ai fait répandre, le bonheur inexprimable dont je jouis !... L'union et la paix rétablies dans cette maison, » la joie qu'on y voit régner, voilà votre » ouvrage et vos bienfaits ! cette gloire pure » et sublime doit toucher un cœur comme » le vôtre. Si la haine vous calomnie, vous » persécute, qu'il vous sera facile de braver » sa fureur ! Songez que les familles vertueuses vous révèrent et vous bénissent, et » relisez quelquefois cette lettre. —

» LE COMTE DE F***. »

Il seroit impossible de décrire tout ce que cette lettre fit éprouver à Luzincour ; de douces larmes inondoient son visage. O combien, s'écrioit-il, l'état que j'ai choisi est honorable, quand on en remplit les devoirs ! c'est le vice seul qui a pu l'avilir. Luzincour avoit raison. Qui pourroit mépriser les lettres,

si les écrivains n'étoient guidés que par des motifs vertueux ! Les lettres furent honorées dans le siècle de Louis XIV ; elles méritoient de l'être. Tous les auteurs célèbres de ce siècle brillant respectèrent la religion. Plusieurs consacrèrent leurs talens à sa gloire *, et produisirent ces ouvrages immortels qui dureront toujours, et qui font aimer, admirer également leurs auteurs et la vertu.

Cependant, Luzincour ne pouvant plus supporter l'incertitude où il étoit sur les véritables sentimens d'Aurélie, forma enfin le projet de lui déclarer les siens, imaginant de la meilleure foi du monde qu'une femme aimée depuis trois ans pourroit bien n'avoir pas encore pénétré ce secret. Luzincour, rempli de craintes et d'inquiétude, se rend chez Aurélie. Elle revenoit d'une séance publique de l'Académie française. Elle avoit l'air fort agitée. Je suis outrée, dit-elle à Luzincour ; il n'y a plus ni justice, ni raison, ni galanterie ; tout est perdu ! — Eh ! mon Dieu, madame, qu'est-il donc arrivé ?... — Un grand homme a dit que la nation la plus civilisée seroit toujours celle où les femmes

* Pascal, Bossuet, Nicole, les deux Arnauld, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, etc.

seront le mieux traitées..... — Je me flatte que ce *grand homme* qui parle si bien, est Français? — Point du tout : c'est un Anglais *. On ne nous traite pas si bien en France : jugez-en; voici ce que je viens d'entendre. Un philosophe voulant faire l'éloge d'une princesse, morte il y a cinquante ans, n'a pu venir à bout de la louer qu'aux dépens de toutes les princesses et de toutes les femmes qui ont existé et qui existent, et cela dans une seule phrase... — Voilà une précision remarquable. — Ecoutez la phrase : *Quoique femme et princesse, elle aima les lettres. — Ne pouvoit-on* pas répondre que l'*orateur*, quoique *philosophe et académicien*, n'a pas montré dans cette occasion beaucoup de politesse et d'équité? — D'autant mieux qu'une grande princesse honoroit de sa présncee cette même séance académique. *Quoique femme et princesse*, elle prouvoit cependant, en s'y trouvant, qu'elle aimoit les lettres. Mais le public a-t-il paru approuver le trait satirique lancé contre les femmes?.... — Il s'est contenté de *huer*, et voilà tout. — Il me semble que c'est à peu près tout ce qu'il y avoit à faire. — Quoi!

* *Cook*, voyage d'Otahiti.

parmi tant d'auditeurs, il ne s'est pas trouvé un seul *chevalier* assez courageux pour répondre, pour nous défendre?..... — Mais comment voulez-vous qu'on soit tenté de répondre à une semblable folie? Si on vous attaquoit avec quelque apparence de raison, vous trouveriez sans doute des défenseurs. Par exemple, si le *philosophe*, au lieu d'accuser les femmes de ne pas aimer assez les lettres, leur eût précisément reproché le contraire; qu'enfin il eût tâché de tourner en ridicule cette passion excessive qu'elles montrent pour la littérature; alors les *chevaliers* auroient pu vous être de quelque utilité..... — Mais rien n'est plus vrai; en effet, jamais les femmes n'ont autant écrit, n'ont autant cultivé les lettres... A quoi donc pensoit le *philosophe*, en disant une chose si peu raisonnable?..... Il étoit apparemment en distraction. Les géomètres y sont sujets; c'est pourquoi on pourroit leur conseiller de calculer davantage et d'écrire moins. Revenons aux femmes; je vous avoue que je prend un intérêt passionné à la gloire de mon sexe. — Ce sentiment est digne de vous; il est noble et naturel. — On a dit que ce beau siècle de

Louis XIV, qui a produit tant de grands hommes, fut aussi le *siècle des femmes :* je crains qu'on n'en puisse dire autant de celui-ci. — Cette crainte ne me paroît pas fondée; il est vrai que je ne connois point de femme qui ait été nommée *ambassadeur*, ni de sœur de soldat qui ait épousé un empereur *; mais d'ailleurs je vois tous les autres points de la comparaison à l'avantage des femmes de ce siècle-ci.... — Ambassadeur et impératrice ! cela nous manquera toujours, et je ne m'en consolerai jamais.... — Pour vous ôter ce regret, que n'ai-je un trône à vous offrir!... — Ce n'est pas de la galanterie qu'il me faut, ce sont des preuves de ce que vous venez d'avancer à la gloire des femmes de ce siècle. — Eh bien, madame, comment votre ambition à cet égard n'est-elle pas satisfaite ? On a vu dans ce siècle des femmes offrir sur le trône l'exemple et le modèle des vertus douces et bienfaisantes qui honorent l'humanité, et des qualités brillantes qui font les héros; dans ce siècle les femmes ont écrit en tout genre avec le plus grand succès. Les meilleurs romans modernes sont faits par des femmes. Les *Lettres péruviennes*, *les Lettres de Mi-*

* Catherine, femme du czar Pierre-le-Grand.

lady Catesby, etc., valent bien *la Princesse de Clèves* et *Zaïde* * : les femmes ne se sont pas moins distinguées dans des ouvrages de poésie. On en pourroit citer plusieurs qui ont égalé madame des Houlières, et quelques-unes même qui ont développé de grands talens dans un genre beaucoup plus élevé **; elles ont fait des cantates, des poëmes *** et des tragédies ****. Les femmes du siècle de

* Madame *de Tencin* et mademoiselle *de Lussan* appartiennent aussi à ce siècle.

** Il me semble, par exemple, qu'après les cantates de Rousseau, on ne pourroit en citer de meilleures que celles de mademoiselle *de Louvencour*. C'est elle qui a fait toutes les charmantes cantates mises en musique par *Clérambault* et par *Bourgeois : Ariane, Céphale, Psyché et l'Aurore, Zéphire et Flore, l'Amour piqué par une abeille, Médée, Alphée et Aréthuse, Léandre et Héro, la Musette, Pygmalion, Pyrame et Thisbé*. Mademoiselle de Louvencour avoit encore beaucoup d'autres talens. Elle étoit excellente musicienne, et l'une des plus belles et des plus vertueuses personnes de son temps. Elle est morte en 1712.

*** Entre autres, deux poëmes en vers faits par la même femme, qui ont été couronnés aux Jeux floraux : l'un intitulé *l'Amour et la Fortune*, et l'autre sur *la fondation d'Athènes*. Une ode sur *l'Imagination*, du même auteur, obtint aussi le prix donné par cette académie.

**** Il n'y a eu, dans le siècle dernier, que madame des Houlières qui ait fait des tragédies. Elle en a fait

Louis XIV n'ont guère composé que des ouvrages de pur agrément *; mais depuis vingt

deux, *Genseric* et *Antoine*. Madame des Houlières est morte en 1694. Mademoiselle Barbier, morte en 1745, a fait un théâtre entièrement composé de *tragédies* qui ont eu de la réputation. Madame de *Gomez*, morte en 1770, a fait aussi plusieurs tragédies qui ont été jouées avec beaucoup de succès, particulièrement celle qui a pour titre *Habis*. On y trouve en effet du sentiment et de beaux vers.... Mademoiselle *Bernard*, morte dans ce siècle-ci, outre plusieurs pièces de vers très-agréables, et quelques jolis romans, a fait deux tragédies, *Brutus* et *Laodamie*. La première, surtout, eut le plus brillant succès. M. de Voltaire n'a pas dédaigné d'en prendre un trait qui est toujours particulièrement applaudi dans sa tragédie de *Brutus*. Dans la tragédie de mademoiselle Bernard, Brutus seul avec son fils, lui dit :

.... N'achève pas! dans l'horreur qui m'accable,
Ah! laisse encor douter à mon esprit confus,
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point.....

Dans la pièce de M. de Voltaire, Brutus seul avec son fils, lui dit :

De deux fils que j'aimois; les dieux m'avoient fait père;
J'ai perdu l'un! Que dis-je? ah! malheureux Titus,
Parle, ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.....

* A l'exception de madame la marquise *de Lambert*, encore pourroit-on la placer dans ce siècle, puisqu'elle

ans les nôtres ont produit une multitude d'ouvrages utiles et véritablement *moraux*. Enfin, je vois dans le moment actuel plusieurs femmes en France qui cultivent les lettres avec gloire et dans différens genres. En Angleterre, elles ont le même succès *. En Russie, c'est une femme qui dirige les travaux d'une célèbre *académie*, et qui en est le *directeur perpétuel*..... En vérité, madame, si tout cela ne vous satisfait pas, vous êtes difficile!..... — Oui; mais ces femmes savantes du siècle passé!..... — Vous enviez madame Dacier, je le vois?.... — Nous ne savons plus le grec, convenez-en?..... — S'il faut ne vous rien cacher, les hommes ne le savent pas mieux. Nous apprenons à connoître les *caractères grecs*, ensuite nous travaillons d'après les traductions, et puis nous disons que nous savons le grec: voilà tout le mystère. A l'égard des autres langues, on rencontre

n'est morte qu'en 1722, à la vérité âgée de quatre-vingt-six ans.

* Entre autres, l'auteur d'*Évelina* et de *Cécilia*, et l'auteur (mademoiselle Hannah More) de plusieurs ouvrages de morale aussi intéressans qu'estimables, et de deux tragédies qui ont été jouées à Londres avec le plus brillant succès, il y a dix-huit mois, et qui sont restées au théâtre.

beaucoup de femmes dans la société qui savent l'anglais, l'italien, l'espagnol et même le latin..... — Le latin !..... — Oui, assurément. Vous en connoissez trois.... — Je connois trois femmes qui savent le latin ?..... — Certainement : madame N*** et mademoiselle N*** sa fille, et madame la marquise de L*** le savent aussi parfaitement que l'homme qui a fait les meilleures études *.... — Comment donc ! je ne m'en doutois pas, et je les connois depuis trois ans, et je les vois sans cesse : ainsi donc une femme peut réunir la modestie à l'instruction ; elle peut être savante, non-seulement sans pédanterie, mais sans désirer le moins du monde qu'on le sache ?.... Mais suivons la comparaison des femmes célèbres du siècle dernier avec les nôtres. Il me semble qu'il n'y a point eu de femme française *géomètre* dans le siècle de Louis XIV, et nous pouvons citer madame du Châtelet : en connoissez-vous d'étrangères ? — L'Angleterre, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, nous offrent dans ce siècle une foule de femmes véritablement dis-

* Madame Necker, madame de Staël, madame de Langeron, auxquelles on pourroit ajouter aujourd'hui madame Victorine de Chastenoy.

tinguées par la profondeur et l'étendue de leurs connoissances. Une femme a même reçu dans ce siècle un honneur qui prouvoit incontestablement qu'elle avoit des talens très-supérieurs à ceux de tous les savans de sa nation qui existoient alors. Un pape, qui fut également distingué par son esprit et par ses lumières, Benoît XIV, donna à *Marie Agnezi*, célèbre géomètre, la place de *professeur apostolique* dans l'université de Bologne, en 1758.... — Une femme *professeur apostolique!* Cela m'enchante! Quel mérite devoit avoir une femme qui pouvoit prétendre à cette place!.... — Et Benoît XIV, qui, en faveur d'un mérite supérieur, fit une chose si extraordinaire, n'obtiendra-t-il pas aussi quelque éloge de vous? — Oui; *quoique homme et pape*, il sut s'élever au-dessus des préjugés établis contre les femmes. — On reviendra de ces préjugés si l'éducation se perfectionne, si les femmes veulent bien se persuader qu'il n'est point de talens, point de connoissances qu'elles ne puissent acquérir tout aussi-bien que les hommes. — Nous ne croyons point cela: voilà pourquoi nous ne nous instruisons pas. Toute étude sérieuse nous paroît au-dessus de notre intelligence,

C'est un excès d'humilité qui nous rend si frivoles; je suis charmée que vous ayez découvert cela. Mais il y a encore une chose qui m'inquiète. On ne peut nier qu'il n'y ait eu des femmes de génie; la fameuse reine d'Angleterre Elisabeth et tant d'autres héroïnes ont fait nos preuves à cet égard. Cependant on s'obstine à soutenir qu'il y a certains ouvrages d'imagination qui exigent une force, une énergie que les femmes ne peuvent avoir. Par exemple, on répète que jamais une femme ne pourra faire une excellente tragédie. Il est vrai que les tragédies de mesdemoiselles Barbier et Bernard, et de madame de Gomez, ont eu du succès dans la nouveauté; mais enfin elles ne sont pas restées au théâtre.... — Mais songez donc, madame, que depuis la *Cléopâtre de Jodelle**, on ne citera pas plus de cinq femmes, auteurs de tragédies qui aient été jouées à la Comédie française. Vous conviendrez que ce seroit une espèce de miracle, si, dans ce petit nombre, il se trouvoit un talent comparable à celui de Racine. Ces cinq auteurs, loin d'avoir fait des ouvrages méprisables, ont eu du succès; que pouvoit-on raisonna-

* La première tragédie française qui ait paru.

blement espérer de mieux? D'un autre côté, songez à la foule innombrable de poëtes tragiques qui ont précédé et suivi Corneille; que de chutes pour un succès!..... que d'auteurs oubliés !... combien d'autres le seront! Je ne vois donc pas sur quel fondement on peut avancer que cette espèce de talent est le partage naturel des hommes, et que les femmes n'y doivent pas prétendre. Tant que ce goût ne sera pas plus général parmi elles, on ne sauroit les juger à cet égard. Au reste, on convient qu'elles peuvent faire de beaux vers; on ne niera pas qu'elles ne puissent avoir de l'esprit, de la raison, de l'élévation d'âme, de la sensibilité : que faut-il de plus pour faire une bonne tragédie? Souvent même, dans ce genre, on charme le public à beaucoup moins de frais. — Vous parlez des femmes d'une manière qui me satisfait ; mais ne trouvez-vous pas qu'en général on nous juge avec bien de la rigueur? Il n'y a jamais eu de siècle moins galant que celui-ci. — C'est un bien bon signe pour vous. Cela prouve qu'il s'établit entre les hommes et les femmes une véritable rivalité de talens. Nous voulons bien vous louer quand vous n'êtes qu'aimables; mais si vous montrez de la supériorité

dans quelque genre que ce puisse être, nous avons le droit de le trouver mauvais. Nous sommes les maîtres. Il faut bien tâcher de maintenir la subordination. Pour moi, quand je songe à l'éducation que reçoivent les femmes, je ne conçois pas comment on n'est pas plus disposé à les admirer. Qu'on se figure que Corneille et Racine n'eussent appris, dans leur enfance et dans leur jeunesse, jusqu'à dix-huit ou vingt ans, qu'à danser et à jouer du clavecin, et qu'ensuite ils n'eussent entendu parler que de bals, de fêtes, de visites : à cette époque, voyez-les obligés de répondre aux nombreux messages du matin, n'écrivant que des billets, ne lisant que le journal de Paris. Croyez-vous que dans cette situation ils eussent fait *Cinna* et *Athalie ?*..... — Vous avez raison. On nous refuse du génie un peu légèrement.

Cet entretien d'Aurélie et de Luzincour fut interrompu par une visite qui survint. Luzincour sortit sans avoir pu trouver l'occasion de parler de ses sentimens. Il aimoit véritablement. Aurélie lui en imposoit. Certain d'avoir obtenu son amitié, il craignoit, en s'expliquant, de s'exposer à perdre un bien si précieux pour lui. Loin de ses yeux, il

étoit rempli d'espérance, il se promettoit de lui ouvrir son cœur; près d'elle il perdoit toute sa confiance, et il n'osoit plus lui parler que de choses indifférentes. Enfin il prit le parti d'écrire. Il commença dix lettres, ne fut content d'aucune, les déchira toutes; et réfléchissant qu'il étoit au moment de donner à la Comédie française une pièce en cinq actes: Si je tombe, dit-il, je ne suis pas fait pour prétendre au bonheur où j'aspire; si j'ai du succès, Aurélie peut-être sera plus favorable à mes vœux. Cette idée le détermina à garder encore le silence, quelque pénible que fût pour lui cet effort.

Tandis qu'il travailloit aux dernières corrections de sa pièce, Damoville, pour réveiller l'attention du public, annonça dans le monde qu'il venoit d'achever le dernier chant d'un *poëme épique*. Ses amis assurèrent très-gravement que cet ouvrage étoit parfait. Tout le monde désira connoître ce nouveau *chef-d'œuvre*, et les *lectures* recommencèrent. Les vers furent trouvés *sublimes*, les détails *ravissans*. On ne pouvoit guère juger du plan; car on n'entendoit jamais que des morceaux détachés; mais on convint unanimement que le poëte avoit pour le moins autant de

génie que Virgile. L'ouvrage fit tant de bruit, que les princes étrangers avec lesquels Damoville entretenoit des correspondances, témoignèrent le désir de le lire. Damoville leur envoya son manuscrit ; les éloges les plus flatteurs, des pensions, des portraits, furent le prix de cet hommage.

Dans ce moment de triomphe et de gloire, Damoville se vit malgré lui contraint d'interrompre ses lectures. Son ancienne protectrice, son amie intime, madame d'Herblay mourut. Son attachement pour elle étoit trop connu pour qu'il pût se dispenser d'être profondément affligé. Aussitôt il disparoît ; il s'enferme pendant quinze jours. Au bout de ce temps, il revint dans le monde. Il arrive un soir chez Aurélie ; il la trouve seule avec Luzincour. Aurélie lui parle de sa retraite. Je me suis enfermé, répondit Damoville, pour m'occuper uniquement *d'elle*. J'ai fait *son éloge ;* voulez-vous l'entendre ?... — Et comment, avec une douleur si vive, pouviez-vous écrire ? — J'en ai eu le courage. Si vous avez un moment à me donner, je me flatte que ce petit discours vous intéressera. Vous y trouverez l'expression naïve d'une douleur bien vraie !.... et de tous les

sentimens dont je suis pénétré. A ces mots Damoville fit un profond soupir; ensuite, après un moment de silence, il déploie son manuscrit, et avec des yeux secs et une voix ferme il lit l'éloge funèbre de l'amie intime qu'il vient de perdre. Cet éloge, écrit avec autant de recherche et de prétention que de sécheresse, étoit parsemé de petites *anecdotes* de société et de *mots heureux* et touchans, attribués à la défunte, le tout assaisonné de quelques exclamations, et d'une vingtaine de maximes triviales ou inintelligibles sur la douleur et sur l'amitié. Une espèce de *galimatias philosophique et métaphysique* terminoit ce petit chef-d'œuvre de sentiment, qui, comme on voit, étoit composé suivant toutes les règles de *l'art oratoire académique*. En vérité, dit Aurélie, je ne concevrai jamais qu'on puisse s'occuper du soin de bien écrire, former un plan, enfin composer un discours dans les premiers momens d'une vive douleur: il me semble que dans cette situation on ne peut ni travailler, ni méditer; et je vous avoue qu'une douleur qui s'exprime avec autant d'art et d'esprit ne me paroît pas bien profonde... — De l'art!... mais je vous assure qu'il n'y en a

pas dans cet éloge. — Il est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de suite dans les idées, ni même de liaison entre les phrases, cependant ce n'est point là l'espèce de désordre que j'aurois désiré. Je ne sais ce qui y manque, mais je n'ai point pleuré. Je m'en prends à vous; car ce n'est sûrement pas ma faute: tenez, croyez-moi, lorsqu'on est véritablement affligé, on n'est pas en état de faire un *beau discours*. Je sais bien qu'aujourd'hui, aussitôt qu'un bel esprit voit ce qu'il aime le mieux en danger de perdre la vie, il est moins occupé de ses inquiétudes que du soin de préparer, à tout événement, un éloge digne d'éterniser la mémoire de l'objet aimé: mais cette mode passera; car, en la suivant, on veut persuader que l'on est doué d'une extrême sensibilité, et l'on prouve précisément tout le contraire. Par exemple, quand je n'aurois pas su que vous n'aimiez point madame d'Herblay, cet éloge me l'auroit appris...—Comment! que je ne l'aimois point? — Vous avez oublié que vous me l'avez dit cent fois. Demandez à Luzincour; vous nous en avez parlé souvent comme d'une intrigante fort méprisable à tous égards: mais je vivoit alors, elle se portoit bien; il n'é-

toit pas encore question de la louer. — Ah! je ne m'étonne plus que mon éloge ne vous ait pas fait pleurer; c'est de votre part un abus de confiance..... — Je vous le proteste encore: quand je n'aurois pas su votre secret, je n'aurois point pleuré. — Je n'en crois rien. Je soupe ce soir avec douze ou quinze personnes; j'y lirai mon éloge; je parie que tout le monde fondra en larmes. Damoville se trompoit encore. Il lut en effet son éloge dans une société nombreuse, et personne ne pleura; mais il est vrai qu'il entendit répéter mille fois que rien n'étoit plus *intéressant* et plus *touchant*.

Ce même soir, Luzincour soupa chez Aurélie. La conversation tomba sur un homme de lettres et de l'Académie française, qui se mouroit. On désigna toutes les personnes qui pouvoient prétendre à lui succéder à l'académie. Damoville étoit à la tête de cette liste; mais Luzincour entendit nommer avec surprise le vicomte de Valrive. Voulant savoir s'il avoit véritablement le projet de se mettre sur les rangs, il lui en parla aussitôt qu'il le vit. Moi, répondit le vicomte, je prétendrois à cette place! et quels seroient mes titres? — Vous avez de l'es

prit et de l'instruction, vous aimez les lettres: voilà tout ce que l'académie exige d'un homme du monde, et souvent même elle veut bien ne rien exiger de tout cela. — Si l'académie, comme autrefois, choisissoit ceux qu'elle a le désir de nommer, et que son choix tombât sur moi, j'en serois très-flatté, et je croirois pouvoir accepter cet honneur sans me donner un ridicule: au lieu de cela, y prétendre et le solliciter quand le public ignore non-seulement si j'ai de l'instruction, mais si je sais les principes de ma langue; voilà, je vous l'avoue, une démarche que je ne ferai jamais. Il me paroît tout simple qu'un homme, quel qu'il soit, auteur d'un ouvrage imprimé, se mette sur les rangs des prétendans; il le peut, même sans avoir beaucoup d'orgueil. On sait bien qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour être reçu, d'avoir des talens supérieurs; enfin, cet auteur peut dire: J'ai fait un ouvrage; *lisez le*, et jugez-moi; mais que dira un homme du monde qui n'a jamais montré de l'esprit que dans la conversation? Cependant il faut qu'il aille se présenter, faire des visites à tous les académiciens, et solliciter formellement la place vacante. Pour demander une chose, il

faut établir un droit ; encore une fois que dira-t-il? *Messieurs, je vous proteste que j'ai tout autant d'esprit qu'il en faut pour être reçu parmi vous ; je n'ai point fait d'ouvrages, mais j'en ferois de charmans : je n'ai point écrit, mais j'écrirois à merveille ; j'ai pour concurrens trois ou quatre gens de lettres qui, je vous assure, ne me valent pas. Tout le monde, dans ma société, dit que vous ne pouvez vous dispenser de me recevoir, etc....* Voilà les meilleures et les seules raisons qu'il puisse donner. Qu'il s'exprime ainsi ou non, qu'importe? sa démarche, ses visites et ses sollicitations disent incontestablement tout cela. — Cependant nous voyons à l'académie des gens du monde d'un mérite très-réel, et qui n'ont point donné d'ouvrages. — J'en conviens; mais croyez-vous qu'ils aient fait toutes ces réflexions? Luzincour ne put s'empêcher de convenir que le vicomte avoit raison, et qu'il est en effet aussi triste que décourageant pour un littérateur, de se trouver en concurrence avec un homme du monde qui n'a d'autres titres à produire que la bonne opinion qu'il a de lui même et les éloges de ses amis.

Cependant l'automne s'avançoit. La pièce

de Luzincour étoit reçue, et bientôt on commença à la répéter. Durant ce temps, Damoville faisoit imprimer son poëme épique. Le public attendoit avec une vive impatience le moment où cet ouvrage si vanté devoit paroître, et personne au monde ne parloit de la pièce de Luzincour; enfin, au mois de janvier, les journaux annoncèrent le poëme de Damoville. Dès le même jour on se rendit en foule chez le libraire: deux cents exemplaires furent enlevés dans l'espace de douze heures; mais le libraire conserva toute sa vie le reste entier de l'édition, et avant la fin de la semaine, l'*ouvrage immortel* fut oublié pour toujours.

La pièce de Luzincour eut le succès le plus complet et le plus brillant. Elle offroit une peinture de nos mœurs aussi vraie que piquante. Il étoit impossible de soutenir que l'auteur ne connoissoit pas le monde, et que le tableau qu'il en présentoit manquât de fidélité. L'envie n'eut qu'une ressource, qu'elle emploie toujours avantageusement dans de semblables occasions; elle fit des applications et donna des noms véritables à des personnages imaginaires. L'auteur n'avoit peint qu'en général: on lui prêta des vues particu-

lières; ne pouvant lui refuser les talens d'un peintre fidèle, on essaya du moins de le rendre odieux. On parvint à exciter dans une partie de la société une espèce de soulèvement contre lui. On disoit aux uns : *C'est vous qu'il a voulu peindre;* on répétoit aux autres, *qu'il n'avoit même pas épargné ses amis.* Voyez, ajoutoit-on, à quel point tel personnage de sa pièce ressemble au vicomte de Valrive, *même ton, même tournure.* Il est vrai qu'il a donné à ce personnage des travers que le vicomte n'a pas; mais voilà précisément la noirceur. Il a peint son ami, pour le calomnier. Cela est *monstrueux, atroce!....* Et cette coquette si méprisable qui joue dans sa comédie un rôle si important, *c'est madame de Champrose.....* Qui pourroit méconnoître les *manières*, le *tour d'esprit* de madame de Champrose, et de certaines expressions qu'elle emploie si souvent? Le *portrait est frappant;* mais en même temps il déshonore madame de Champrose. Elle n'a jamais passé pour être intrigante, méchante; et voilà les traits affreux sous lesquels il la représente. *Cela est horrible!*

C'est ainsi que le pauvre Luzincour étoit

traité, uniquement pour avoir saisi avec vérité le ton du monde, dont les autres auteurs n'avoient pas même l'idée. Un de ces personnages avoit dans la conversation les grâces du vicomte de Valrive, un autre s'exprimoit comme madame de Champrose: voilà ce qu'on appeloit des *portraits frappans*.

Aurélie instruisoit Luzincour de tout ce qu'on disoit. Un soir elle l'envoya chercher: Je viens de voir, dit-elle, une femme qui est furieuse contre vous; c'est madame de Sézac. — Eh! pourquoi donc? — Elle s'est reconnue dans le portrait de votre coquette; elle dit qu'elle vous voyoit autrefois, et qu'il est clair que vous avez eu le projet de la peindre. — A présent ce portrait ne convient donc plus à madame de Champrose? — Non, car madame de Sézac s'en est emparée. Elle soutient qu'il est impossible de le lui disputer, et même elle le prouve. Comme Aurélie achevoit ces mots, Damoville entra, et s'adressant à Luzincour: Vous vous faites, lui dit-il, de jolies affaires! Je sors de chez une femme qui ne vous pardonnera de sa vie le portrait de votre coquette. J'apprends dans l'instant, répondit Luzincour, cette nouvelle tracasse-

rie ; mais je vous assure que je n'ai pas plus songé à madame de Sézac qu'à madame de Champrose. Il n'est pas question de madame de Sézac, interrompit Damoville.... — De qui donc parlez-vous? — De madame de Blagny... — Madame de Blagny ! mais je ne la connois pas, je ne l'ai jamais vue. — N'importe, elle se reconnoît, et toute sa société est de son avis. Luzincour soupira. Consolez-vous, Luzincour, dit Aurélie, la pureté de vos intentions doit vous faire mépriser ces vaines clameurs et ces ridicules injustices. Que l'on compare votre peinture du monde et vos portraits avec les tableaux de ce genre que nous offrent la plupart des auteurs, on trouvera dans vos ouvrages des travers moins vicieux, des caractères beaucoup moins révoltans; on y verra qu'il s'en faut bien que le monde soit aussi méprisable, aussi pervers que le prétendent certains écrivains. Cependant votre ouvrage excite un déchaînement universel. Pourquoi? c'est qu'avec une connoissance approfondie du cœur humain et des mœurs, on ne s'écartera point de la nature ; on n'offrira que des choses non-seulement possibles, mais vraisemblables. On ne plaindra point des êtres chimériques, *on ne produira*

point de monstres. Tout sera vrai, naturel et frappant, et dans de tels portraits d'imagination, chacun pourra se reconnoître.

Ces réflexions ne purent dissiper entièrement la tristesse de Luzincour. La haine n'avoit pas le droit de l'intimider, mais elle l'affligeoit. Il avoit d'autant plus d'ennemis, que jamais auteur ne montra une impartialité plus parfaite et plus soutenue. La haine, le ressentiment et l'envie ne dictèrent jamais ses critiques, et jamais des ménagemens politiques et les petits intérêts du moment ne l'empêchèrent de critiquer avec courage ce qui lui paroissoit condamnable, et avec les restrictions et la mesure que lui prescrivoient la raison et la justice. Cette conduite équitable et modérée ne fera jamais de partisans. Elle obtient l'estime universelle; elle peut même donner à des ouvrages médiocres d'ailleurs un attrait piquant qui force à les lire, et un mérite d'autant plus estimable qu'il est plus rare: mais elle ne procure point de prôneurs et elle fait une multitude d'ennemis. Par exemple, Luzincour n'étoit point aveugle admirateur de J.-J. Rousseau. Il condam-

noit ses erreurs, son inconséquence; il lui reprochoit de manquer de principes, et souvent de goût; mais il admiroit du fond de l'âme le génie et les talens supérieurs de cet homme extraordinaire, et surtout son noble désintéressement et son mépris sincère pour l'intrigue. En s'exprimant ainsi, Luzincour révoltoit les partisans enthousiastes de Rousseau, et en même temps il s'attiroit la haine de ses ennemis. Il éprouva le même malheur lorsqu'il s'avisa de parler du *philosophe de Ferney*. Les ennemis du *philosophe* reprochèrent à Luzincour de l'avoir loué sur *sa bienfaisance*, sur *le noble emploi qu'il faisoit de sa fortune*. Messieurs, répondit Luzincour, j'ai été à Ferney : je n'y ai trouvé ni *un philosophe*, ni *un sage heureux*; mais j'y ai vu un homme qui faisoit le bonheur de ses vassaux, et qui en étoit aimé. J'ai dû le dire : je l'ai dit. Les ennemis trouvèrent encore fort mauvais que Luzincour, non-seulement n'eût pas égalé Crébillon à Voltaire; mais qu'il n'eût pas soutenu que Crébillon avoit plus de génie et plus d'originalité. Messieurs, répondit Luzincour, je puis me tromper, et particulièrement sur ce point; mais telle étoi

mon opinion. Ce que j'ai pensé, *j'ai dû le dire : je l'ai dit.*

Ces réponses, loin de satisfaire, irritoient davantage ; mais les *amis* faisoient bien un autre train. Quelle arrogance! s'écrioient-ils, quelles prétentions! quel orgueil! Un simple moraliste, qui n'est ni *philosophe*, ni *encyclopédiste*, ni *gluckiste*, ni *picciniste*, qui n'est rien enfin, s'avise de parler de littérature, de décider, de juger et de critiquer Voltaire! Hélas! messieurs, répondit modestement le pauvre Luzincour, je sais bien qu'il n'appartient qu'à vous de *décider* et de *juger :* aussi je vous proteste que mon intention n'a été ni de *juger* ni de *décider*, comme vous l'entendez, c'est-à-dire, de prétendre m'ériger en réformateur, et de déclarer la guerre à quiconque ne pensera pas comme moi. Je ne prétends même pas que les opinions dont je vous ai fait part soient nouvelles ; je vous les ai communiquées avec confiance et sans orgueil, parce qu'elles sont adoptées depuis plus d'un jour par un grand nombre de personnes très-sensées, je vous assure ; enfin permettez-moi de vous représenter, messieurs, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir du génie et même beaucoup d'esprit

pour faire une critique judicieuse : qu'il ne faut pour cela que du bon sens et de l'équité. Luzincour répondoit en vain ; on ne l'écoutoit point, et l'on soutenoit toujours qu'il étoit également orgueilleux et méchant.

Toutes ces injustices n'empêchoient pas le public de goûter ; d'aimer ses ouvrages ; on le déchiroit dans quelques sociétés particulières, mais on le lisoit, on l'estimoit et on le traduisoit.

Enfin Luzincour se décide à déclarer ses sentimens à Aurélie. Il lui écrit, il envoie sa lettre, et il attend chez lui la réponse qui doit décider du bonheur de sa vie. Agité de mille pensées différentes, il se promenoit à grands pas dans sa chambre. Il y avoit plus d'une heure qu'il étoit dans cette situation, lorsque Damoville entra chez lui. Cette visite le surprit ; car depuis long-temps toute liaison entre eux étoit presque entièrement rompue ; mais la vanité et la malignité ramenoient Damoville, et préparoient à Luzincour une cruelle épreuve. Je viens, lui dit Damoville, vous faire part, mon cher Luzincour, d'un bonheur auquel je n'osois prétendre, ou du moins dont je ne me flattois que foiblement. — Que vous est-il donc ar-

rivé ? — Premièrement, il y a une place vacante à l'académie ; Dorsenne est mort hier au soir. — Je ne doute pas que vous ne l'emportiez sur tous vos concurrens. — En effet, je crois pouvoir l'espérer. — Sans vous faire de compliment, on peut le prédire. — Ce n'est pas dans cet instant ce qui me touche le plus. J'aime Aurélie ; vous avez dû vous en douter, car votre pénétration m'est connue. — Eh bien ! interrompit Luzincour avec un trouble inexprimable. — Eh bien ! reprit Damoville, depuis long-temps elle connoît mes sentimens. — Depuis long-temps !.... — Enfin, ce matin, je lui ai écrit pour la presser de s'expliquer ; et voici sa réponse. En disant ces paroles, Damoville tire de sa poche le billet d'Aurélie, et lit tout haut ce qui suit : « Vous avez un rival. C'est un homme de » lettres. Je vous estime tous les deux ; mais » je n'aime que la gloire. Il y a une place » vacante à l'académie. Celui qui mérite de » l'obtenir est à mes yeux seul digne de mon » choix ; ainsi je ne vous répondrai que lors- » que l'académie aura prononcé. » Luzincour, après avoir lu ce billet, éprouva un mouvement de fureur et d'indignation qu'il lui fut impossible de dissimuler. Voilà les

femmes, s'écria-t-il; ce n'est pas *la gloire* qu'elles aiment, elles la méconnoissent: une vanité puérile et méprisable les séduit et les guide..... Cet emportement me surprend, reprit Damoville avec un sourire amer: eh quoi! Luzincour, seriez-vous ce rival redoutable qu'on m'annonce?.... A ces mots, Luzincour poussé à bout, dit toutes les extravagances que la colère et l'amour au désespoir peuvent suggérer. Damoville triomphoit: il se contint sans peine dans les bornes d'une modération qui coûte si peu aux gens heureux; enfin il sortit et laissa l'infortuné Luzincour accablé de douleur. Chaque réflexion nouvelle ne servit qu'à l'aggraver. Je n'en puis douter, disoit Luzincour, Aurélie préfère Damoville. Son billet exprime clairement que le choix de l'académie deviendra le sien, et elle est certaine que le choix tombera sur Damoville. Je sais bien qu'elle ne connoît pas entièrement son caractère. Hélas! j'ai eu la générosité de ne jamais lui dire un mot qui pût lui faire soupçonner à quel point il me paroît méprisable. Cependant elle n'aime point ses ouvrages; elle estime les miens, j'en suis sûr; elle me témoignoit de la confiance, de l'amitié!.... Une froide estime,

voilà tout ce que j'ai pu obtenir, et le cœur étoit pour mon rival !..... Il a su plaire: tout est expliqué. Elle s'aveugle, elle veut s'abuser..... Avec tant d'esprit, tant de finesse et de pénétration naturelle, comment a-t-elle pu se laisser séduire par un hommage si peu digne d'elle!.... Ah! sans doute, elle se condamne elle-même; mais le penchant triomphe de la raison. Telles étoient les tristes réflexions qui déchiroient le cœur de Luzincour. Il se promettoit, en versant un déluge de larmes, de ne jamais revoir l'ingrate Aurélie. Un moment après, il formoit le projet d'aller l'accabler de reproches; enfin, un message inattendu vint fixer toutes ses irrésolutions. Il reçoit un billet d'Aurélie qui lui mandoit qu'elle vouloit lui parler sur-le-champ. Aussitôt il part, il vole, il arrive chez Aurélie, il la trouve seule, et s'étonne de ne pas remarquer sur son visage la plus légère altération. Il avoit préparé en chemin un discours très-touchant, très-généreux, et fait pour dissiper l'embarras extrême qu'il supposoit qu'Aurélie devoit éprouver; mais quand il lui vit un air si calme et si serein, il sentit que son discours devenoit d'autant plus inutile, qu'il avoit grand besoin lui-

même d'être rassuré. Il lui fut impossible de proférer une parole; et Aurélie le regardant avec douceur : Vous avez vu ce matin Damoville ? lui dit-elle. Luzincour, confondu de ce début, ne répondit rien. Je trouve son procédé fort noble, poursuivit négligemment Aurélie; il vous a montré mon billet, et il soupçonnoit que vous étiez son rival. Il y a de la franchise et de la noblesse dans cette conduite. Aurélie s'arrêta comme si elle eût attendu une réponse : elle ne l'obtint pas. Luzincour fut au moment d'éclater, mais il se contint; et, ce premier mouvement passé, il se promit intérieurement de dissimuler son chagrin et son dépit. Il ne s'étoit jamais permis de confier à Aurélie ses véritables sentimens pour Damoville. Il imagina que s'il avoit la foiblesse de démentir sa générosité à cet égard, Aurélie n'attribueroit qu'à la jalousie tout ce qu'il pourroit dire; ainsi il prit la ferme résolution de se taire. Après un moment de silence.... Eh bien ! dit Aurélie, quand ferez-vous vos visites? — Quelles visites, madame?—Vos visites de sollicitations aux académiciens..... Ah! c'en est trop, madame, s'écria Luzincour hors de lui, de joindre la raillerie à tant de cruauté !.....

Ecoutez-moi, Luzincour, reprit doucement Aurélie, écoutez-moi, et calmez-vous. Réfléchissez à ma situation; la voici. J'aime la littérature, et j'ai pour la gloire une passion extraordinaire. Je suis décidée à deux choses, à me remarier et à n'épouser qu'un homme de lettres. Mais je veux encore n'épouser que celui qui aura le plus de mérite. De tous les gens de lettres à marier que je connois, il n'y a que vous et Damoville qui ayez une réputation qui puisse satisfaire ma vanité. Vous m'aimez l'un et l'autre : il s'agit donc de choisir entre vous. La passion ne m'aveugle point; j'ai le libre usage de ma raison. Cependant, je vous l'avouerai sans détour, je sens bien au fond de mon cœur quelques mouvemens de préférence; et si j'écoutois le penchant, il parleroit pour vous.... Qu'entends-je! s'écria Luzincour; Aurélie, se pourroit-il?.... Rien n'est plus vrai, reprit Aurélie; mais, ajouta-t-elle en souriant, vous n'en êtes pas plus avancé; au contraire, je me méfie de mon cœur, je crains de ne pouvoir vous juger sans prévention, je me récuse. Ce ne sera point moi qui vous jugerai; je m'en rapporte à quarante personnes les plus spirituelles de la nation, un *conseil*

même d'être rassuré. Il lui fut impossible de proférer une parole; et Aurélie le regardant avec douceur : Vous avez vu ce matin Damoville ? lui dit-elle. Luzincour, confondu de ce début, ne répondit rien. Je trouve son procédé fort noble, poursuivit négligemment Aurélie; il vous a montré mon billet, et il soupçonnoit que vous étiez son rival. Il y a de la franchise et de la noblesse dans cette conduite. Aurélie s'arrêta comme si elle eût attendu une réponse : elle ne l'obtint pas. Luzincour fut au moment d'éclater, mais il se contint; et, ce premier mouvement passé, il se promit intérieurement de dissimuler son chagrin et son dépit. Il ne s'étoit jamais permis de confier à Aurélie ses véritables sentimens pour Damoville. Il imagina que s'il avoit la foiblesse de démentir sa générosité à cet égard, Aurélie n'attribueroit qu'à la jalousie tout ce qu'il pourroit dire; ainsi il prit la ferme résolution de se taire. Après un moment de silence.... Eh bien ! dit Aurélie; quand ferez-vous vos visites? — Quelles visites, madame?—Vos visites de sollicitations aux académiciens..... Ah! c'en est trop, madame, s'écria Luzincour hors de lui, de joindre la raillerie à tant de cruauté !.....

Ecoutez-moi, Luzincour, reprit doucement Aurélie, écoutez-moi, et calmez-vous. Réfléchissez à ma situation; la voici. J'aime la littérature, et j'ai pour la gloire une passion extraordinaire. Je suis décidée à deux choses, à me remarier et à n'épouser qu'un homme de lettres. Mais je veux encore n'épouser que celui qui aura le plus de mérite. De tous les *gens de lettres à marier* que je connois, il n'y a que vous et Damoville qui ayez une réputation qui puisse satisfaire ma vanité. Vous m'aimez l'un et l'autre : il s'agit donc de choisir entre vous. La passion ne m'aveugle point; j'ai le libre usage de ma raison. Cependant, je vous l'avouerai sans détour, je sens bien au fond de mon cœur quelques mouvemens de préférence; et si j'écoutois le penchant, il parleroit pour vous.... Qu'entends-je! s'écria Luzincour; Aurélie, se pourroit-il?.... Rien n'est plus vrai, reprit Aurélie; mais, ajouta-t-elle en souriant, vous n'en êtes pas plus avancé; au contraire, je me méfie de mon cœur, je crains de ne pouvoir vous juger sans prévention, je me récuse: Ce ne sera point moi qui vous jugerai; je m'en rapporte à quarante personnes les plus spirituelles de la nation, un *conseil*

n'est pas question ici de *sentiment* et *d'amitié;* il s'agit d'être juste. — Oui; mais remarquez donc, madame, que ce *tribunal* est le seul où les *amis* et les *ennemis* ne soient pas obligés de se récuser: jugez de l'équité de ses arrêts. — Il a pourtant donné des preuves d'une grande impartialité. M. de Montesquieu s'en moqua sans ménagemens dans les *Lettres persannes;* de plus, il déchira sans exception tous les gens de lettres; et cependant c'est ce même ouvrage qui le fit recevoir à l'Académie française *. — Cette impartialité fut d'autant plus remarquable, que l'académie avoit un excellent prétexte pour se dispenser de recevoir l'auteur des *Lettres persannes*, malgré la supériorité de ses talens; puisque cet ouvrage est rempli de principes dangereux et de traits contre la religion.... — Quoi qu'il en soit, je veux que vous fassiez vos visites, et que vous les commenciez dès aujourd'hui. — Je vous obéirai; mais je ne vous comprends pas. Je le crois bien, reprit Aurélie en riant; et votre obéissance en aura plus de prix à mes yeux. Il est tard; séparons-nous, allez faire vos visites, ensuite vous reviendrez souper avec moi. Luzincour voulut

* Ce fut son premier ouvrage.

hasarder encore quelques représentations ; Aurélie ne l'écouta pas. Il la quitta sans pouvoir ni démêler le motif qui la faisoit agir, ni douter de sa sincérité.

Luzincour revint le soir plus triste que jamais. L'accueil qu'il avoit reçu dans ses visites ne lui permettoit pas de conserver la plus foible lueur d'espérance. Il se plaignit à Aurélie, qui lui tint toujours le même langage. Il ne savoit que penser, et il étoit agité de la plus mortelle inquiétude. Cependant, quelque bizarrerie que pût affecter Aurélie, il ne pouvoit renoncer au bonheur, puisqu'il étoit certain d'être préféré en secret. Enfin il voit arriver le jour qui devoit décider de son sort. Ce jour même Aurélie veut que ses deux amans viennent dîner chez elle, et qu'ils apprennent en sa présence la décision de l'académie.

Après le dîner, Aurélie leur fit promettre qu'ils se soumettroient sans murmure à l'arrêt qui seroit prononcé. Damoville, assuré des suffrages de l'académie, fit un pompeux étalage des plus beaux sentimens. Luzincour ne pouvoit ni parler ni penser. Au moment de voir son sort éclairci, la défiance et le découragement succédoient dans son cœur à

tous les autres sentimens qui l'avoient occupé et flatté jusqu'alors. Il lui paroissoit clair, dans cet instant, qu'Aurélie s'entendoit avec son rival, qu'elle n'avoit eu d'autre projet que celui d'ajouter à la gloire de Damoville, en lui donnant un concurrent qui pût rendre son triomphe plus éclatant aux yeux du public. Le malheureux Luzincour se voyoit indignement trompé, joué, trahi; il gardoit un morne silence. Aurélie le considéroit avec malignité, et paroissoit jouir du trouble affreux qu'il ne pouvoit dissimuler.

A cinq heures Aurélie reçoit un billet. Elle passe dans un cabinet voisin. Un moment après elle fait dire à Damoville et à Luzincour de venir la trouver. Aussitôt qu'ils parurent, elle s'avança vers eux: J'ai voulu, leur dit-elle, vous annoncer moi-même la décision de l'académie. A ces mots Luzincour pâlit et rougit. Damoville savoit trop bien quelle étoit cette décision, pour éprouver la plus légère inquiétude. Cependant il pressa Aurélie de s'expliquer. J'y consens, reprit-elle, et je crois ne vous étonner ni l'un ni l'autre, en vous disant, Damoville, que vous avez eu *toutes les voix* pour vous..... Main-

tenant je dois enfin remplir un engagement cher à mon cœur : j'ai promis ma main à celui qui *mériteroit d'obtenir la place qui vous est donnée ;* il n'a su que s'en rendre digne... Comment ! interrompit Damoville, que voulez-vous dire ?—Que l'académie vous choisit, et que j'épouse Luzincour. A ces paroles, Luzincour éperdu se précipite aux genoux d'Aurélie. Et pensez vous, interrompit Damoville en fureur, pensez-vous, madame, n'avoir rien à craindre du ressentiment d'un homme que vous avez trompé avec tant de perfidie ? Je ne vous ai point trompé, répondit froidement Aurélie : rappelez-vous les expressions de mon billet, les voici : *Il y a une place vacante à l'académie : celui qui mérite de l'obtenir est à mes yeux seul digne de mon choix.* La modestie de Luzincour et votre vanité ont seules produit l'erreur où vous avez été tous deux : si vous aviez su l'un et l'autre vous rendre justice à vous-mêmes, ce billet n'auroit pu vous abuser.

Au reste, poursuivit Aurélie, je vais calmer aisément la colère qui vous agite : depuis long-temps je vous connois, Damoville ; un intrigant n'est pas aussi difficile à pénétrer que vous l'imaginez. Mais d'ailleurs,

voici des lettres qui ne peuvent laisser de doutes sur votre caractère. En disant ces paroles, Aurélie tire de sa poche un portefeuille, elle l'ouvre, et montrant à Damoville les papiers qu'il contient : Connoissez-vous cette écriture ? reprit-elle ; c'est la vôtre. O ciel ! s'écria Damoville, par quelle trahison ces lettres se trouvent-elles entre vos mains ? Vous parliez de ressentiment, répondit Aurélie ; jugez si celui d'une femme est à craindre !.... Je suis déchirée dans ces lettres adressées à madame d'Herblay. Beaucoup d'autres personnes y sont traitées avec aussi peu de ménagement. Madame d'Herblay, votre confidente alors, eut par la suite à se plaindre de vous : elle ne se brouilla point, mais elle se vengea. Croyant que mon projet étoit de vous épouser, elle me fit remettre ce recueil de lettres quinze jours avant sa mort. Vous voyez, ajouta Aurélie, que vous ne connoissiez pas toutes les raisons que je pouvois avoir pour ne pas *pleurer* en vous entendant lire son *éloge*. Je me flatte qu'à présent cette insensibilité vous paroît moins étrange.

Après ce discours, Aurélie s'assit et cessa de parler. Damoville confondu, anéanti,

restoit debout immobile à sa place. Il y eut un moment de silence. Enfin, Damoville prenant la parole : Achevez, madame, dit-il, achevez de me prouver à quel point le ressentiment et la haine d'une femme peuvent être funestes. Montrez ces lettres à mes ennemis, rendez-les publiques, perdez-moi; vous le pouvez... J'ose assurer, interrompit Luzincour, qu'Aurélie est incapable d'éprouver de semblables sentimens... Rassurez-vous, Damoville, reprit Aurélie; madame d'Herblay alors vous étoit nécessaire. Elle me haïssoit sans me connoître, et pour lui plaire vous n'avez pas hésité à lui dire du mal de moi : vous m'avez noircie, calomniée; mais je ne vous hais point, et n'ai point de ressentiment. Vous manquez de principes. Vous croyez que la droiture et la vertu nuisent à la fortune, vous êtes par calcul intrigant et méchant : j'ai voulu, non me venger, mais vous donner une utile leçon qui peut profiter à tout âge. J'ai voulu vous démontrer la révoltante absurdité du système affreux que vous avez suivi : quel fruit retirez-vous de tous vos artifices? Croyez-vous maintenant que par l'ingratitude et par la cabale on puisse à la fois engager le public à lire ses

ouvrages, déterminer les étrangers à les traduire, et l'emporter sur un rival qui ne doit sa réputation qu'à ses talens? Adieu. Voici toutes vos lettres : je les remets entre vos mains; je ne les ai gardées que pour vous les rendre. A ces mots Damoville saisit le portefeuille que lui présente Aurélie, et au même instant il s'échappe précipitamment et disparoît.

Alors Luzincour se livra à tous les transports que l'amour, la reconnoissance et l'excès de la joie peuvent inspirer. Je vous ai trompé, lui dit Aurélie, mais je voulois vous éprouver; j'avois tant d'intérêt à vous connoître! Depuis long-temps j'étudie votre caractère, et je suis sûre enfin qu'en faisant votre bonheur, j'assure aussi le mien.

Le soir même de ce jour heureux, Luzincour, en s'arrachant d'auprès d'Aurélie, fut chercher le vicomte. Il passa la plus grande partie de la nuit à s'entretenir avec lui de son bonheur. Il avoit écrit sur-le-champ à son père. Ce dernier, au comble de ses vœux, vint à Paris. Il vouloit conduire lui-même à l'autel un fils si chéri et si digne de l'être. Luzincour reçut la main d'Aurélie. En sortant de l'é-

glise ; son père le prit dans ses bras, et le serrant contre son sein : O mon fils ! s'écria-t-il, je te l'avois dit, la droiture, le mépris de l'intrigue, le respect pour la religion et les mœurs distinguent les auteurs estimables, et forment les réputations solides : l'amour de la véritable gloire produit seul les succès désirables, et tôt ou tard le bonheur doit être le prix des vertus et des talens.

DAPHNIS ET PANDROSE,

ou

LES ORÉADES.

AVERTISSEMENT.

Je voulois prouver que l'amour n'est qu'une illusion, *qu'il promet le bonheur, et ne peut que le troubler ou le détruire.* Il m'a semblé que les allégories de la mythologie rendroient ces vérités morales plus frappantes : alors j'ai cherché un sujet dans la fable, et j'en ai trouvé un qui convenoit parfaitement *à mon plan d'idées.* Le voici :

« Daphnis, jeune berger de Sicile, et fils » de Mercure, aima une nymphe, avec » laquelle il obtint du ciel que celui des deux » qui violeroit le premier la foi conjugale, » deviendroit aveugle. Daphnis ayant oublié » son serment, et s'étant attaché à une autre » Daphne, fut privé de la vue sur-le-champ. » *Dict. de la Fable, par Chompré.*

Comme je savois depuis long-temps que la fable offroit encore une foule de traits qui ne sont point connus, et beaucoup de personnages intéressans, d'héroïnes, de nymphes, et même de divinités qui ne le sont pas da-

vantage, j'étois bien sûre de pouvoir du moins présenter des tableaux nouveaux; et dans ce genre, c'est un mérite assez rare. Je ne puis cependant me vanter d'avoir fait, pour composer ce petit conte, des recherches bien profondes. Un volume in-12 m'a suffi: c'est le Dictionnaire de la Fable, qui est entre les mains de toutes les jeunes personnes, que tout le monde estime avec raison, pour la prodigieuse quantité de faits qu'il contient, et qui seul donneroit une connoissance assez étendue de la mythologie, si on prenoit la peine de le lire; mais on le lit si peu, que je crois nécessaire, pour l'intelligence de ce conte, de placer ici, comme à la tête d'une comédie, une liste où l'on trouvera les noms de mes principaux personnages; au reste, c'est un usage suivi par plusieurs auteurs anglais *.

* Richardson, au commencement de chaque livre de Clarisse, donne la liste de tous ses personnages, etc. Je ne vois pas pourquoi nous n'adoptons pas cet usage, qui ajoute à la clarté, comme nous avons pris de ces mêmes romans celui de retrancher dans les nôtres les *répondit-il*, *répliqua-t-il*, etc.

PERSONNAGES.

VÉNUS.

L'AMOUR.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maya.

DRYAS, fille de Faunus *, et déesse de la pudeur et de la modestie. Il n'étoit pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offroit. Elle étoit au rang des divinités champêtres; on l'honoroit dans les villes, mais elle n'habitoit que les prairies, les bois, les montagnes.

DAPHNIS, berger de Sicile, fils de Mercure, et amant de Pandrose.

PANDROSE, l'une des oréades, c'est-à-dire, nymphes des montagnes.

CYNISCA, fille d'Archidamas. Elle remporta la première le prix de la course des chars aux jeux

* Faunus, fils de Picus, établit un culte public pour Saturne, son aïeul, et mit au nombre des dieux Picus, son père, et Fauna, sa femme et sa sœur. Il fut lui-même honoré comme un dieu. Sa femme fut regardée comme la première des déesses fanes, espèces de divinités que l'on consultoit particulièrement sur l'avenir. Les fées ont été substituées aux fanes. *Dict. de la Fable.*

olympiques ; ce qui lui fit décerner de grands honneurs. *Voyez Dictionnaire de la Fable* *.

(*La plus grande partie de l'action se passe en Sicile, et j'ai placé le scène sur le mont Ethna, dont je suppose que Pandrose étoit une des oréades.*)

* Cette Cynisca étoit fille d'Archidamas, *roi de Sparte ;* le Dictionnaire de la Fable n'en dit rien, mais tous les anciens auteurs qui parlent de Cynisca le disent.

Description de l'Ethna.

Ce fut sur le mont Ethna que Pluton enleva Proserpine, qui cueilloit des fleurs et en formoit des couronnes. Cyane, qui voulut s'opposer à l'enlèvement, fut changée en fontaine. On peut découvrir de l'Ethna le fleuve Acis, qui porte encore aujourd'hui ce même nom. Les gouffres de Carybde et de Scylla sont aussi en Sicile, ainsi que la fontaine Aréthuse. *Le lac des Palisques* se trouvoit sur l'Ethna; en voici l'origine. La muse Thalie, aimée de Jupiter, et craignant la colère de Junon, pria la Terre de l'engloutir. Sa prière fut exaucée; dans cette situation, elle devint mère de deux enfans jumeaux qui furent appelés Paliques ou Palisques, parce qu'ils naquirent deux fois; la première en recevant la vie, la seconde en sortant de la terre et recevant le jour. Il se forma deux lacs, formidables aux parjures et aux criminels dans l'endroit où ils naquirent, sur le sommet de l'Ethna. Les Siciliens sacrifioient aux Palisques comme à des divinités. Les poëtes ont feint que les forges de Vulcain étoient établies dans le mont Ethna, et que les Cyclopes y travailloient continuellement aux foudres de Jupiter. *Dictionnaire de la Fable.*

Je ne donne ici que les explications absolument nécessaires pour l'intelligence du conte : celles qui ne l'étoient pas sont renvoyées dans des notes à la fin de l'ouvrage. Je n'ai pas employé, à beaucoup près, tous les traits intéressans et peu connus que j'ai trouvés dans le Dictionnaire de la Fable, comme on peut s'en convaincre en lisant dans ce dictionnaire l'histoire de *Lybas*, qui m'auroit fourni un épisode si brillant (si j'avois voulu donner plus d'étendue à cette bagatelle) et qui seroit certainement un très-beau sujet d'opéra : les métamorphoses si agréables de *Phyllis*, *Péristère*, *Phaloë*, *etc.*, et une infinité d'autres traits. Combien de choses neuves aurois-je donc présentées, si, au lieu de m'en tenir scrupuleusement à mon petit dictionnaire, j'avois voulu puiser dans les dix-sept ou dix-huit volumes qui contiennent toute la mythologie* ! Mais si j'étois peintre ou poëte, je relirois avec attention ces dix-sept ou dix-huit volumes, afin d'être pas obligée de copier des descriptions us[é]es et des tableaux connus de tout le monde.

* L'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide avec les notes. Les métamorphoses d'Ovide. Hérodote et les premiers volumes de Diodore de Sicile. Mœurs des Grecs, par Ménard, etc.

DAPHNIS ET PANDROSE,

OU

LES ORÉADES

Pasce l'agna l'erbette, il lupo l'agne;
Ma il crudo Amor di lagrime si pasce,
Ne sene mostra mai satollo.
Aminta di Torquato Tasso.

La nuit sombre et tranquille régnoit sur l'univers; le dieu du jour, dans le sein de Thétis, oublioit l'Olympe et les mortels; il laissoit à sa sœur le soin d'éclairer le monde; l'insensible déesse lui donne à regret sa lumière; elle méprise, elle hait l'Amour; et sa clarté douce et tendre le favorise. Déjà brille au ciel le malheureux Orion, victime d'un amour téméraire; il attend l'instant où Diane, dans sa course lente et mesurée, doit se rapprocher de lui : déjà l'on voit la nymphe aimée de Jupiter, et son fils le jeune Arcas; la sensible Andromède paroît auprès de son amant; on distingue l'étoile brillante de Vénus : tout parle de l'amour; aux

* Nymphes des montagnes.

cieux et sur la terre, tout retrace et peint sa puissance. La fière Diane en soupire; mais jetant ses regards sur la délicieuse île de Paphos, ce qu'elle y découvre la console pour quelques instans: c'est son ennemi, c'est l'Amour baigné de pleurs sur les genoux de sa mère; il fait retentir les bocages d'alentour de ses gémissemens et de ses cris; sa colère est celle d'un enfant capricieux: en cherchant à l'adoucir, on la rend plus impétueuse et plus obstinée. Vénus en vain pour apaiser l'Amour, le caresse et le presse dans ses bras; il se débat et s'agite, sa douleur paroît s'accroître encore, et son dépit devient de la fureur. Vénus, irritée à son tour, le repousse, et lui reproche ses emportemens. Enfant indomptable et cruel, dit la déesse, la douce et facile indulgence te rendra-t-elle toujours plus terrible et plus insupportable?.... Mais je ne pénètre que trop la cause d'une douleur si vive: tu n'auras pu sans doute causer tout le désordre, tout le trouble que tu te plais à répandre.... Diviser les dieux et les hommes, voilà tes jeux et tes plaisirs; tes larmes perfides ne coulent jamais que par le regret inhumain de n'avoir pu faire tout le mal que tu méditois. A ces mots l'Amour

s'apaise, et d'un air soumis et tendre, il se rapproche de Vénus, qui déjà lui tend les bras; la déesse essuie doucement les pleurs de l'Amour avec le voile divin qui flotte sur ses beaux cheveux. Ingrat, lui dit-elle, je devrois ne vous plus aimer; mais quel ressentiment peut tenir contre les larmes de l'Amour? Tu te plains, tu gémis; et j'oublie ma colère. Ah! sans doute, le bonheur de te pardonner dédommage assez de ton ingratitude. Parle, confie-moi tes peines, mon cœur va les partager.

Eh bien, reprit l'Amour, écoutez donc ce triste récit. Vous le savez, j'ai tout fait pour Daphnis, ce fils chéri de Mercure. Quel autre berger de la Sicile pourroit-on comparer à Daphnis? Apollon lui-même et les Muses oseroient à peine lui disputer le prix du chant; le dieu de l'éloquence lui donna ses talens brillans et sublimes, mais Daphnis ne doit qu'à moi l'heureux don de charmer. Hélas! inutile bienfait. Daphnis, il est vrai, voit toutes les bergères de la Sicile se disputer la gloire de lui plaire, et mille nymphes charmantes prétendent à son cœur; mais une seule doit attirer et fixer ses vœux, et mes traits ne peuvent rien sur elle. Parmi les

nymphes agiles, habitantes du mont redoutable où l'on entend nuit et jour le bruit des forges de Vulcain, la plus belle des oréades, Pandrose, semblable aux déesses, est aimée de Daphnis, et conserve sa liberté! Daphnis en vain languit et se consume. La nymphe altière dédaigne son hommage et refuse d'écouter ses chants; elle fuit Daphnis et méprise l'Amour!... Ah!... si la beauté doit m'élever des autels, puisqu'elle règne par moi, puisque sa gloire est mon ouvrage, que n'étois-je pas en droit d'attendre de Pandrose! Cependant l'ingrate méconnoît mes bienfaits et brave ma puissance. L'orgueilleuse Diane et la sauvage Dryas, voilà les divinités qu'elle me préfère. La fille de Faunus l'emporte sur moi; elle sait l'art d'attirer et de retenir Pandrose dans sa grotte champêtre; Pandrose rêve et consulte Dryas, elle écoute avec plaisir les tristes leçons d'une raison farouche, et son cœur est insensible à tous les charmes de l'Amour! O Vénus! ô ma mère! dois-je supporter tant d'outrages et cet excès de honte?.... En achevant cette plainte amère, le Dieu se précipite dans les bras de Vénus; son visage divin est inondé de larmes; Vénus y mêle les

siennes: telle au lever de l'aurore on voit la reine brillante des fleurs, baignée d'une douce rosée, la répandre en perles liquides sur le bouton naissant qui croît au-dessous d'elle. Ainsi Vénus attendrie, laisse couler ses pleurs sur le front charmant de l'Amour.

Console-toi, mon fils, lui dit-elle tendrement; va, ne crains rien: n'es-tu pas certain de séduire, si tu parviens à te faire écouter? Toi qui sais si bien prendre mille formes différentes, pourquoi t'offrir aux timides regards de Pandrose sous des traits qu'elle redoute? Tu n'es jamais plus dangereux que lorsque tu te déguises; combien de fois ainsi n'as-tu pas abusé les immortels et Jupiter lui-même? Il te sera plus facile encore de tromper Drvas et Pandrose: cache tes flèches meurtrières, ton arc et ton carquois; cache surtout tes ailes.... et ton triomphe est assuré. A ces mots l'Amour sourit et se ranime; il embrasse Vénus, et s'élançant dans les airs avec rapidité, il dirige son vol audacieux vers les bords fortunés de l'Aréthuse.

Déjà l'Aurore vermeille s'élève et dore l'horizon; aux premiers rayons de sa douce lumière, la nature semble se réveiller, les fleurs ouvrent leur sein et parfument les

airs, le volage amant de Flore agite les feuillages et se joue dans les roseaux ; la tendre Philomèle fait retentir les bois du son harmonieux de sa voix plaintive et touchante. Écho répond à ses tristes accens, et malheureuse comme elle, se plaît à les répéter. Tout enfin se ranime, tout reprend le sentiment et la vie.

L'Amour, du haut des airs, jette les yeux sur la Sicile ; il aperçoit sur les sommets de l'Ethna les Oréades dispersées ; il distingue aisément Pandrose : l'Amour s'arrête un moment pour contempler la nymphe. Ainsi l'aigle redoutable, planant au-dessus des nuages, jette un regard avide et perçant sur la colombe innocente, prête à devenir sa proie ; ainsi le dieu de Paphos triomphe en admirant l'air ingénu, la grâce de Pandrose et sa beauté céleste..... La nymphe appelle ses compagnes : toutes se rassemblent à sa voix, et la troupe brillante et légère descend la montagne, et tourne ses pas vers la grotte de Dryas. L'Amour alors suit les conseils de Vénus ; il choisit de ferrée, il prend la taille et les traits de la jeune

et naïve Coronis, la compagne chérie de Pandrose, et à la faveur de ce déguisement, le dieu téméraire pénètre dans la grotte sacrée, dont jusqu'à ce jour l'entrée lui fut interdite.

Tout blesse les regards de l'Amour dans ce paisible lieu, asile révéré de l'innocence et du bonheur : la grotte, ouvrage d'une déesse, offre aux yeux étonnés l'aspect d'un temple auguste, à la fois magnifique et champêtre; des colonnes d'albâtre, décorées de guirlandes de laurier et d'immortelles, soutiennent l'édifice; les murs sont revêtus de marbre de Paros d'une blancheur éblouissante; une main divine a tracé sur ces lambris des bas-reliefs où l'on voit l'histoire des femmes vertueuses qui furent l'ornement de leur sexe et l'honneur de leur patrie. Ici le marbre représente ces héroïnes généreuses qui se dévouèrent au salut public; on voit les filles d'Antiparnus s'immoler pour la prospérité de Thèbes, et les courageuses Hyacinthides offrir le même exemple; du bûcher fatal où furent consumées les filles d'Echion, on voit naître de leurs cendres et s'élever deux jeunes

hommes couronnés. Prodige éclatant et glorieux, fait pour honorer une vertu sublime, et pour consoler un père infortuné (1).

A côté de ces héroïnes, sont placées toutes les victimes intéressantes de l'amour filial ; les sept filles d'Alcyon ne pouvant survivre à leur père, et se précipitant dans les flots ; la charmante Erigone s'immolant auprès du tombeau d'Icare ; la belle Hypsipyle s'exposant à perdre et son trône et la vie pour dérober Thoas à la fureur des femmes de Lemnos ; la pieuse et touchante Antigone guidant OEdipe aveugle et fugitif. On voit encore la vaillante Hippalice, semblable à Pallas, au milieu d'un combat sanglant, elle brave tous les dangers et la mort qui s'offre à ses regards sous mille formes différentes ; elle ne voit que son père ; elle se jette au-devant de lui, et cherche à recevoir tous les coups qu'on veut lui porter ; elle l'arrache enfin des mains des ennemis, et le conduit victorieux dans la Thrace. On trouve aussi, parmi cette troupe héroïque, les tendres sœurs du jeune Hyas, celles de l'imprudent Phaéton et les Téléagrides (2) : l'aimable déesse de la pudeur s'est plu sur-

tout à retracer l'image des nymphes vertueuses qui surent éviter tous les piéges de l'Amour. Panope, Aréthuse, Syrinx et la belle Daphné; Tucia et Claudie, si chères à Vesta; Anaxabie, protégée de Diane; Bolina, qui fut insensible à l'amour du plus charmant de tous les dieux : elle est représentée dans l'instant où, pour se dérober aux poursuites d'Apollon, elle s'élance dans la mer; elle croit y trouver une mort certaine; mais son amant lui-même, en gémissant de sa vertu, est contraint de l'admirer; il implore Jupiter, aussitôt la nymphe est rendue à la vie; et digne d'habiter l'Olympe, elle reçoit l'immortalité (3).

Dryas n'a pas oublié de placer dans son temple les mères tendres et les épouses fidèles. Ici paraissent, dans les momens les plus intéressans de leur vie, Pénélope, Artémise, Anaromaque, Alcyone et la généreuse Alceste; la malheureuse Argie rendant les derniers devoirs à son époux; Laodamie expirant à la vue de l'ombre de Protésilas, et suivant chez les morts cette ombre adorée. Plus loin on aperçoit Arganthone et Cyrus consumés par la douleur; l'infortunée Clytie renonçant au jour qu'elle dé-

teste, et la courageuse et fidèle Evadné se précipitant sur le bûcher de son époux (4). Dans la foule des femmes que la tendresse maternelle a rendues célèbres, on distingue surtout la sensible Pyrène et la nymphe qui donna le jour à Cycnus.... Fatal voyage des Argonautes, vous coûtez la vie à la plus tendre mère! Amphinome ne peut supporter l'absence de Jason : elle se plonge un poignard dans le sein..... Callipatira, mère aussi tendre et plus heureuse, sait braver mille dangers pour suivre son fils aux jeux olympiques, et jouir du bonheur de le voir couronner (5). Dans le fond du temple de Dryas, la déesse a placé des statues qui représentent les déités chères à son cœur : la fidèle Amitié, l'auguste Vesta, et les deux sœurs immortelles qui président à la pureté des mœurs *. L'Amour souffle et s'indigne qu'on puisse lui préférer ces paisibles divinités. Il voit avec plus de dépit encore, la belle et chaste Dryas entourée de toutes les nymphes des eaux, des montagnes, des bois et des prairies (6). La déesse est assise sur un trône de verdure et de fleurs : le lis majestueux et l'humble violette naissent et croissent autour

* Callianasse et Callianire. *Dictionnaire de la Fable.*

d'elle et sous ses pas; un voile d'une blancheur éclatante cache une partie de son visage, et retombe en plis ondoyans sur ses épaules et sur sa taille. L'Amour lui-même est forcé d'admirer l'éclat de sa fraîcheur, sa grâce touchante, et la douce majesté qui brille sur son front. Il brûle du désir d'approcher de Dryas, de la contempler de plus près; mais un sentiment nouveau pour lui, le retient, l'arrête, et, par un charme que l'Amour ne peut concevoir, la déesse l'attire et lui en impose.

Cependant les nymphes se dispersent dans la grotte : Pandrose revient s'asseoir au pied du lit de la déesse; l'Amour, inséparable de Pandrose, et toujours sous la forme de Coronis, reste auprès d'elle; alors Dryas donne à la nymphe d'utiles leçons; et d'une voix pleine de douceur : Ma chère Pandrose, ajouta-t-elle, défiez-vous toujours des piéges de l'Amour; ce n'est pas en se montrant qu'il est le plus à craindre, c'est surtout lorsqu'il se cache... C'est ainsi qu'il surprit Mélantho, Leucothoë, l'innocente Calisto et la belle Parthénope (*). Il n'triomphe qu'en trompant, qu'en produisant de vaines illusions; il pro

met le bonheur, mais il ne peut que le troubler ou le détruire. Ainsi parla Dryas; Pandrose promit de suivre ses conseils; l'Amour sourit. La nymphe ingénue rappelle ses compagnes, et s'appuyant avec sécurité sur le bras de la dangereuse Coronis, elle quitte la grotte de Dryas. A peine est-elle sortie de cet auguste asile, qu'un trouble nouveau s'élève dans son cœur. Interdite et rêveuse, elle suit l'Amour qui la guide et l'entraîne loin de ses compagnes; il lui fait parcourir des chemins semés de fleurs; mais à travers ces routes inconnues, Pandrose entrevoit avec effroi des précipices escarpés et de profonds abîmes. O Coronis, dit-elle enfin d'une voix foible et tremblante, Coronis, où me conduisez-vous? Nous sommes sur l'Ethna, répond l'Amour; voyez cette fumée qui s'élève en épais tourbillons; nous approchons du sommet: rassurez-vous, nymphe charmante. Eh quoi donc! que pouvons-nous craindre? Je ne sais, dit Pandrose; cependant jamais je n'ai ressenti l'émotion que j'éprouve. Où sont nos compagnes? Allons les retrouver..... Pandrose veut appeler Polixo, Dymas, Phaloë, ses amies les plus chères, mais fatiguée d'une course rapide et pénible,

elle manque de force et de voix; l'Amour l'invite à se reposer dans un bocage de myrtes et de roses, non loin du gouffre épouvantable au fond duquel les noirs cyclopes forgent les foudres de Jupiter. Pandrose s'arrête, et s'assied sur un siége de gazon; elle ne peut concevoir ce qui se passe dans son âme: en vain elle veut écarter de son imagination le souvenir de Daphnis; elle croit le voir et l'entendre; elle se rappelle tous les vers que Daphnis a faits pour elle; les sons touchans de la voix et de la lyre du berger retentissent à son oreille: chant si doux, si mélodieux, et que jamais la nymphe n'écouta qu'en fuyant, comme la biche craintive et légère, qui n'entend que de loin le bruit du cor et les cris redoublés du chasseur ardent qui la poursuit et qu'elle évite.

Plongée dans une profonde rêverie, Pandrose garde le silence; l'Amour la considère avec malignité; enfin prenant la parole: O Pandrose, dit-il, que ces lieux sont charmans! quels souvenirs ils retracent!.... C'est ici, c'est près de ce bocage que l'aimable fille de Cérès cueillit des fleurs et formoit des guirlandes de jacinthes, lorsque le redoutable souverain des enfers s'offrit à ses regards.

C'est ici que l'Amour sut attendrir ce dieu farouche, inflexible et cruel.... En vain l'imprudente Cyane veut s'opposer à des transports inspirés par l'Amour; elle perd à la fois et sa forme et la vie, elle n'est plus qu'une onde fugitive. Vous la voyez errer à travers ces gazons fleuris. Qu'il est doux de rêver sur ses bords !..... Je crois entendre la voix plaintive de Cyane ; son murmure sensible nous dire : O nymphes, craignez de résister à l'Amour !..... Plus loin vous découvrez la fontaine Aréthuse: en métamorphosant la nymphe, Diane crut la soustraire aux poursuites d'Alphée; mais Alphée, protégé par l'Amour, sut bientôt se réunir à ce qu'il aime. Voyez la fontaine rejaillir, retomber, et se précipiter en écumant dans la vaste et profonde mer. C'est l'Amour qui donne à ces flots ce mouvement impétueux; il entraîne Aréthuse et la conduit vers son amant. Jetez les yeux du côté de ce rocher; c'est au pied du cèdre majestueux qui l'ombrage que la sensible Galatée s'entretenoit avec Acis.... Voilà le fleuve, monument éternel des regrets de la néréide et du pouvoir de l'Amour *.

Mais quel bruit frappe mes oreilles? Ar-

* On sait que Polyphème écrasa Acis sous un rocher,

déclin du jour, les bergers, en ramenant leurs troupeaux, chantent gaiement leurs amours; chacun va retrouver au hameau la bergère qu'il aime : que ce moment doit être doux, si nous en jugeons par la joie qu'il inspire ! Entendez-vous ces charmans concerts, le son des flûtes et des lyres champêtres uni à ces voix mélodieuses! Les bois, les vallons et les rochers retentissent du nom de l'Amour..... Ah! si ce dieu causoit tant de peines, s'il étoit vrai qu'il fût tel que le dépeint Dryas, le célébreroit-on avec ces transports éclatans ?.... Mais qu'avez-vous, Pandrose, poursuivit l'Amour, vous paroissez agitée? Ah! dit Pandrose, je crois reconnoître la voix!.... Coronis, écoutez.... Eh bien! reprit l'Amour en souriant, quelle voix croyez-vous reconnoître ?.... Celle d'un berger, répondit Pandrose en rougissant. Mais quel berger ? demande encore l'Amour. O Coronis! dit Pandrose, ma chère Coronis! hier, je vous parlois de lui sans crainte et sans embarras.... et maintenant, je ne sais pourquoi je n'ose prononcer son nom..... Mais, grands dieux, cette voix se rapproche!

5. que Galatée changea en fleuve le sang de son amant. On trouve encore aujourd'hui en Sicile le fleuve *Acis*.

Ah ! fuyons, Coronis... Il n'est plus temps... s'écria l'Amour. Comme il disoit ces mots, tout à coup Daphnis paroît; il s'élance vers Pandrose éperdue, et tombe à ses genoux. Pandrose veut en vain l'éviter : l'Amour la retient et l'arrête. La nymphe se plaint de cette violence; mais elle y cède et ne s'en irrite pas. Cependant, après avoir écouté Daphnis pendant quelques instans, Pandrose s'arrache enfin des bras de l'Amour. O Pandrose ! arrêtez, s'écria Daphnis, arrêtez; vous voulez ma mort, vous me haïssez ! je rends grâces aux dieux de n'être pas immortel !.... Oui, si vous refusez de m'entendre, je vais me précipiter dans ce gouffre profond, je vais terminer une vie qu'il ne m'est plus possible de supporter. Il dit, et Pandrose, vaincue par l'effroi, se rapproche en tremblant, et se laisse guider par l'Amour, qui, triomphant, la ramène dans le bocage. Elle écoute les plaintes de Daphnis, elle lui répète mille fois qu'elle ne ressent pour lui qu'une tendre amitié, qu'elle sera toujours insensible à l'amour; cependant le berger est satisfait, et Pandrose, en le quittant, lui promet de revenir le lendemain dans ce bocage où la nuit les surprit.

Aussitôt que reparut l'aurore, Pandrose, remplie de trouble, d'inquiétude, accablée par un triste pressentiment, fut chercher Dryas, et lui ouvrit son cœur. La déesse soupira, elle plaignit Pandrose. Aimable nymphe, lui dit-elle, c'en est donc fait, l'Amour a séduit votre cœur. Puisse le dangereux fils de Mercure, puisse Daphnis sentir tout le prix de sa victoire! puisse enfin le flambeau de l'hymen s'allumer pour votre bonheur! ce dieu sage et paisible s'accorde mal avec l'Amour: il veut des sentimens durables, et l'Amour n'en peut inspirer que de fragiles (8); les obstacles, les craintes, l'inquiétude nourrissent l'amour: c'est un feu léger qui s'éteint, s'il n'est sans cesse agité..... Mais ne cherchons point à lire dans l'avenir. Recevez, ô ma chère Pandrose, ce gage de la tendresse de Dryas: ce voile, que mes mains ont tissu, portez-le toujours, ne le quittez jamais: il ne peut fixer l'Amour, mais il vous rendra plus belle aux yeux de votre époux. A ces mots, Pandrose alexandrie reçoit à genoux le voile divin que lui donne la charmante déesse de la pudeur; elle s'en couvre avec respect. Le voile attache sur sa tête, cache ses beaux cheveux et sa taille élégante et majestueuse;

mais il lui donne une grâce nouvelle et touchante, et quoiqu'il dérobe aux yeux une partie de ses charmes, il ajoute encore à sa beauté.

Pandrose, malgré sa promesse, ne put se décider à retourner au bocage; mais elle fuit ses compagnes: leur joie pure et naïve l'importune; elle cherche la solitude, et parcourt tristement la montagne. Sa rêverie la conduit près du gouffre de Scylla; Pandrose frémit en entendant les cris effrayans de la malheureuse fille de Phorcus. O nymphe infortunée, s'écria-t-elle, quelle est la situation horrible où t'a réduite l'amour! Hélas! de quels maux affreux l'indifférence t'eût préservée! Si jamais ton cœur n'eût connu l'amour, nous te verrions encore sur ce rivage briller parmi les néréides, et les effacer toutes par l'éclat de ta beauté. Tes gémissemens retentissent jusqu'au fond de mon âme, jamais ils n'ont produit sur moi une impression si douloureuse... O fatal et terrible exemple!.... Allons fuyons ce funeste lieu! En prononçant ces paroles, la nymphe précipite ses pas; elle arrive bientôt près du lac révéré, si redoutable aux parjures; l'amant infidèle, l'ami perfide n'osent appro-

cher de ses bords sacrés. La rive est déserte et solitaire ; l'aimable innocence et la vertu peuvent seules la parcourir sans crainte et sans danger *.

La nymphe s'arrête et se repose au pied d'un saule ; dans cet instant, Daphnis, guidé par l'Amour, s'offre aux regards de Pandrose ; il s'approche, il est à ses genoux, il lui jure une constance éternelle ; Pandrose, attendrie, troublée, sent tout le prix d'un serment prononcé sur le bord du lac des Palisques : ne pouvant plus douter du cœur de son amant, la pudeur seule l'empêche d'avouer les sentimens qu'elle éprouve. Cependant, Daphnis veut connoître son sort ; il presse la nymphe de s'expliquer. Parlez, ô Pandrose, lui dit-il, parlez, Daphnis doit-il renoncer au bonheur, à la vie, ou daignez-vous autoriser ses espérances ? Pandrose ne répond rien, mais ses joues se colorent du plus vif incarnat, et baissant les yeux, elle prend doucement son voile et s'en couvre le visage. L'heureux Daphnis comprit cette réponse. O nymphe adorable, s'écria-t-il, aveu charmant qui comble tous mes désirs !... Oui, Pandrose, dans ce lieu témoin de ma

* *Le lac des Palisques.* Voyez l'avertissement

félicité, mes mains éleveront un autel à la Pudeur, et sur cet autel divin je placerai la statue de l'Amour (9)!... O vous, frères immortels et généreux, implacables ennemis du crime et du parjure, vous, terribles divinités que la Sicile adore, écoutez mes sermens: Par cette onde pure et redoutable, je jure à Pandrose une éternelle fidélité; si jamais je trahis un serment si sacré, je ne serai plus digne de voir et Pandrose et le jour; ô dieux puissans, privez-moi de la lumière, qu'au même instant la clarté des cieux me soit ravie: ce châtiment, plus affreux que la mort, seroit encore pour un tel crime un supplice trop doux. A ces mots, des larmes délicieuses inondèrent le beau visage de Pandrose; elle se lève, s'approche des bords du lac, et tombant à genoux à côté de Daphnis: Dieux immortels, s'écria-t-elle, je m'engage par les mêmes sermens que Daphnis vient de faire (10)!... Dans cet instant, l'Amour quittant la forme de Coronis, vint s'offrir à Pandrose sous ses véritables traits; il lui promit un bonheur pur et durable, et voulut présider lui-même au doux hymen qui bientôt unit les deux amans.

Pandrose ne fut pas long-temps sans re-

gretter les charmes de la tranquillité perdue pour elle; plus sensible que jamais, elle connut cependant qu'elle n'étoit point heureuse. Daphnis l'assuroit encore de sa tendresse; il avoit encore le même langage, mais il n'avoit plus l'expression qui persuade; Pandrose n'osoit se plaindre, Daphnis la croyoit satisfaite, et c'étoit sans doute un tort de plus. L'aimable nymphe ne confioit qu'à Dryas ses peines secrètes; elle répandoit dans son sein des larmes amères que la déesse elle-même lui conseilloit de cacher toujours à Daphnis.

Cependant, l'indiscrète messagère du souverain des dieux, l'agile et prompte renommée, après avoir parcouru la Grèce, dirige son vol rapide vers la Sicile; elle s'arrête sur les sommets de l'Ethna *.

Alors elle publie que de nouveaux jeux seront célébrés en Élide, et que la fille d'Archidamas, la belle et fière Cynisca, doit disputer aux jeux olympiques le prix de ces courses de chars que les Grecs viennent d'instituer. Cette nouvelle inspire à Daphnis une

* « La Renommée, messagère de Jupiter; elle se » plaçoit sur les plus hauts lieux pour publier toutes » sortes de nouvelles. » *Dict. de la Fable.*

curiosité qu'il ne peut surmonter ; la timide Pandrose n'a pas la force de combattre une résolution qui l'afflige. Daphnis part, et laisse Pandrose accablée de tristesse. En vain elle cherche à se distraire ; l'inquiétude la dévore, la cruelle et sombre jalousie la déchire et flétrit son cœur. Enfin elle se décide à suivre les traces de Daphnis : n'osant s'adresser à l'auteur des maux qu'elle endure, n'osant implorer l'Amour, elle invoque Jupiter ; Souverain maître des hommes et des dieux, dit-elle, daignez me transporter aux lieux que Daphnis habite, et daignez encore me rendre invisible à tous les yeux, pendant tout le temps que je désirerai l'être. Sa prière fut exaucée. Au même instant elle se trouve en Elide, et dans la vaste et brillante arène d'Olympie. La course des chars alloit commencer. Pandrose invisible, et dans la foule des spectateurs, ne voit que Daphnis, et s'élance vers lui ; elle ne sentit d'abord que la joie de se retrouver à côté de l'aimable Daphnis, et paya cher cet instant de bonheur.

Tout à coup on voit s'avancer fièrement dans la lice la belliqueuse fille d'Archidamas : elle est sur un char élégant, en forme de coquille, et recouvert de lames d'or, dont

l'éclat éblouit les yeux; une robe de pourpre, une ceinture d'or, un diadème de perles forment sa parure à la fois simple et magnifique. Sa beauté imposante et majestueuse attire et fixe tous les regards; elle conduit avec assurance ses quatre chevaux attelés de front, et s'arrête à la barrière : alors elle jette un coup d'œil fier et dédaigneux sur les princes et les héros grecs qui osent entrer avec elle dans la lice; on voit qu'elle est sûre de la victoire; tous les cœurs la lui désirent, et ses rivaux mêmes s'étonnent d'avoir pris l'engagement de la lui disputer.

Au milieu de la vaste enceinte que doivent parcourir les chars, s'élève un autel majestueux, sur lequel est placé un aigle de bronze aux ailes éployées : on fait mouvoir un ressort caché; l'aigle s'agite et bat des ailes, au même instant les trompettes éclatantes donnent le signal du départ, et les chars s'élancent dans l'arène. La belle Cynisca les devance tous : elle est animée par le bruit des fanfares, les acclamations et les vœux des spectateurs : en vain ses rivaux humiliés passant subitement de l'admiration à la jalousie, veulent l'intimider par leurs cris, et ne pouvant l'atteindre, cherchent du moins à

l'effrayer, à la décourager; Cynisca montre toujours un front serein, elle est insensible aux clameurs de l'envie; elle poursuit sa course glorieuse, et ne voit que les lauriers immortels dont la patrie va la couronner. Enfin elle arrive au but, elle se précipite de son char, elle embrasse le chêne antique, l'arbre sacré qui termine la carrière, et que, jusqu'à ce jour mémorable, la main d'une femme n'avoit jamais touché. Mille cris de joie s'élèvent dans les airs; au bruit des instrumens et des voix qui célèbrent son nom, Cynisca est portée dans un char de triomphe à l'autre extrémité de la lice, auprès du tombeau d'Endymion; on la place sur un trône somptueux, brillant d'or, d'argent, et décoré de la pourpre de Tyr la plus éclatante, et de festons, de pampre et de lauriers. Cynisca reçoit le prix qu'elle vient de remporter; alors de nouveaux jeux commencent.

On va disputer le prix du chant : Daphnis entre dans la lice; Pandrose, toujours invisible, suit ses pas. La nymphe, agitée d'une mortelle inquiétude, voit en tremblant Daphnis se rapprocher de la belle et dangereuse Cynisca : elle n'a que trop su lire au fond du cœur de son volage époux... Mais elle cher

che à s'abuser, elle veut douter encore de son malheur, elle craint de calomnier ce qu'elle aime, en se livrant à la jalousie qui l'éclaire. Cependant Daphnis prend la lyre qu'on lui présente, il chante, et le premier mot qui sort de sa bouche, c'est le nom de Cynisca. La malheureuse Pandrose frémit : elle entend Daphnis à côté d'elle célébrer sa rivale ; elle retrouve cette expression passionnée que Daphnis avoit autrefois, en se plaignant de sa rigueur. Hélas ! dit-elle, c'est ainsi qu'il a chanté Pandrose !..... Les Grecs charmés applaudissent avec transport; Daphnis, insensible à la gloire, n'est occupé que de Cynisca; on lui donne le prix, il reçoit la couronne de myrte, et s'avançant impétueusement vers Cynisca, il dépose à ses pieds et sa lyre et sa couronne (11)....

Dans ce moment fatal un voile épais couvre ses yeux, et dérobe à ses regards la brillante clarté du jour; il pousse un cri perçant : Dieux vengeurs ! s'écrie-t-il..... La parole expire sur ses lèvres tremblantes. Pandrose s'élance vers lui; l'infidèle et malheureux Daphnis tombe évanoui dans les bras de la nymphe qu'il vient de trahir. Mercure, touché du destin de son fils, enveloppe les deux

époux dans un nuage, il les enlève aux yeux des spectateurs étonnés, et les transporte ainsi près du mont Olympe, en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé. Mercure pose doucement son fils sur un lit de gazon; Daphnis est toujours plongé dans un profond évanouissement; Pandrose, à genoux près de lui, inonde son visage de larmes: la nymphe n'est plus invisible. Mercure la contemple avec étonnement; il admire sa beauté, sa grâce plus touchante encore: Amour, dit-il, cruel Amour, quels sont tes caprices! ô Pandrose, si vous n'avez pu fixer Daphnis, quelle nymphe osera jamais compter sur la fidélité de son amant !..... Mon fils est aussi coupable qu'il est infortuné : hélas ! il ne m'est pas possible de changer son sort, je ne puis rien sur son cœur, je ne puis même lui rendre la lumière; il faut qu'il expie son crime: tel est l'arrêt prononcé par les dieux vengeurs qui le poursuivent. Mais vous, ô nymphe charmante, il n'est pas juste que vous gémissiez sous le poids de la chaîne qu'un ingrat a brisée; et je vais vous proposer un moyen qui pourra vous rendre et le repos et la tranquillité.

Non loin de cette vallée, au pied du mont

Olympe, on trouve la fontaine Argyre; ses froides eaux ont la vertu de faire perdre jusqu'au souvenir d'une tendresse malheureuse*; mais on ne peut approcher de ses bords qu'en s'armant d'un courage inébranlable : l'Amour lui-même en défend l'entrée; il ne s'offrira point à vous, accompagné des Plaisirs et des Jeux, plein d'innocence et de charmes, tel enfin qu'il se montre lorsqu'il veut séduire; vous le verrez menaçant, impérieux et terrible, armé de ses traits cruels, vous repousser avec violence; la sombre et funeste Jalousie, un poignard à la main, secondera ses efforts; tandis que l'aimable et trompeuse Espérance, en vous tendant les bras, ne cherchera qu'à vous éloigner de la rive heureuse où vous devez trouver le terme de vos peines. Mais ne vous laissez point intimider; tous ces objets effrayans ou séducteurs ne sont que des illusions fantastiques, de vains fantômes, qui s'éloigneront à mesure que vous avancerez, et qui s'évanouiront comme

* J'ai parlé de cette fontaine dans *les Veillées du Château*. La fontaine Argyre, qui, suivant la fable, avoit cette propriété, se trouvoit en Thessalie. Je n'ai ajouté à la fable que l'allégorie du *chemin qui conduit à la fontaine*.

les songes légers, si vous avez le courage de poursuivre votre route. Il ne m'est pas permis de vous guider vers cette fontaine salutaire; on ne peut qu'en indiquer le chemin.

Ah! dit Pandrose en poussant un profond soupir, j'aurois sans doute le courage d'entreprendre et d'achever ce pénible voyage! Cependant, ô fils de Jupiter, jetez les yeux sur cet infortuné, voyez l'état affreux où l'a réduit le sort impitoyable..... que deviendroit-il, si je cessois de l'aimer!.... Oui, Daphnis, oui, cher et malheureux époux, je veux conserver des sentimens qui déchirent mon cœur, mais qui du moins adouciront l'horreur de ta situation..... Hélas! la triste Pandrose ne pourra te consoler qu'en te trompant.... Pour te préserver du désespoir, tout me sera possible..... O Mercure! écoutez ma prière: lorsqu'après la course des chars, la belle Cynisca fut portée en triomphe, sa voix se fit entendre, elle adressa ses remercîmens à Jupiter Olympien; je vois, hélas! Daphnis s'émouvoir à ses accens.... Oh! donnez-moi ce son de voix qui le charma; qu'en reprenant l'usage de ses sens, Daphnis puisse croire qu'il est auprès de ce qu'il aime, et que c'est une main adorée qui vient es-

suyer ses larmes et qui le guide !..... Ma présence ne seroit pour lui, dans ces premiers moments, qu'un reproche accablant et cruel; je n'aurai point la barbarie d'ajouter à ses maux en paroissant vouloir le secourir; qu'il attribue à ma rivale les soins auxquels je me consacre, j'y consens : si je puis lui rendre le bonheur, que m'importe à quel prix.....

Nymphe généreuse, dit Mercure, vos souhaits sont exaucés, vous aurez désormais le son de voix de cette rivale qui n'auroit jamais dû vous être préférée; mais à quels tourmens va vous livrer l'erreur de votre amant! O Pandrose! puissiez-vous recueillir le fruit d'un amour si tendre et si fidèle! En achevant ces paroles, le dieu étend le bras vers Daphnis; et le touche légèrement avec son caducée : aussitôt Daphnis revient à la vie, il se soulève, il ouvre les yeux, et se trouvant toujours environné d'épaisses ténèbres, il fait retentir la vallée de ses gémissemens douloureux. Consolez-vous, mon fils, dit Mercure; l'Amour, cause de votre malheur, vous en offre le dédommagement. A ces mots, le dieu quitte son fils, il s'élève

dans les airs, et disparoît aux yeux de Pandrose.

Daphnis se croit seul, abandonné; il exprime son désespoir par les plaintes les plus touchantes. Pandrose, en l'écoutant, répand un déluge de larmes: elle pouvoit, en parlant, calmer sa douleur, et cependant elle ne peut se résoudre à rompre le silence: elle redoute mortellement les transports qu'inspireront à Daphnis les premiers mots qu'elle prononcera; sa douleur la pénètre et l'accable, et sa joie lui déchirera le cœur. Mais bientôt la pitié l'emporte sur la jalousie. Daphnis, dit-elle enfin, vous n'êtes point abandonné: l'amour le plus tendre veille sur vos jours..... Dieux! interrompt Daphnis, qu'entends-je?..... N'est-ce point une illusion? est-ce la voix de Cynisca qui vient de frapper mon oreille?.... Vous vous taisez! Ah! parlez, qui que vous soyez, parlez, que j'entende encore cette voix ravissante! Vous ne répondez point?.... Hélas! je serois abusé?... Non, Daphnis, reprit la heureuse Pandrose..... je suis avec vous, et je ne vous quitterai plus. C'est elle, s'écria Daphnis transporté, c'est Cynisca..... O vous que j'a-

dère, divine Cynisca, vous changez ma destinée; dans l'état où je suis, vous pouviez seule m'attacher à la vie !..... Cependant, concevez-vous l'horreur de ma situation ?.... Je suis près de vous, et je ne puis vous voir !... Mais vous m'aimez, je vous entends: je dois bénir mon sort. Cynisca, où êtes-vous? Daignez vous rapprocher de moi; souffrez que je me prosterne à vos pieds..... Grands dieux, vous me tendez la main !... Je presse contre mon cœur, j'arrose de mes larmes cette main bienfaisante et chérie qui doit guider un malheureux privé de la lumière !... Cynisca, vous soupirez! Ah! ne me plaignez point, je n'ai jamais connu le bonheur que dans cet instant !

Daphnis, dit Pandrose, je vous avoue qu'une secrète inquiétude me trouble et me tourmente !.... Je n'ose compter sur votre fidélité: je sais qu'une nymphe fut aimée de vous... Non, interrompit vivement Daphnis, non, je ne l'aimais point; je m'abusois sur le sentiment qui m'inspiroit, et je n'ai connu l'amour qu'en vous voyant. Êtes-vous rassurée, charmante Cynisca ?.... Mais quoi! vous pleurez ?..... Hélas! dit Pandrose, je m'attendris sur le sort de cette nymphe in-

fortunée! Et vous, Daphnis, du moins la plaignez-vous? Elle me sera toujours chère, répondit Daphnis en soupirant; mais en rompant les nœuds qui nous unissoient, je lui rends sa liberté, un nouvel engagement pourra la consoler..... Qu'osez-vous dire? s'écria Pandrose; non, jamais. Ah! cruel!... pouvez-vous croire qu'il soit possible de vous oublier?.... Adorable Cynisca, dit Daphnis, de quelle reconnoissance vous me pénétrez! Mais ne jugez point du cœur de Pandrose par le vôtre; ne comparez à vos sentimens que ceux que vous m'inspirez. C'est ainsi que Daphnis ne pouvoit dire un seul mot qui ne fût, pour la trop sensible Pandrose, un trait déchirant.

Aussitôt que la nuit eut déployé ses voiles sombres, le bras invisible de Jupiter transporte au pied de l'Etna Pandrose et Daphnis endormis. Le berger, à son réveil, se croit toujours près du mont Olympe, et la nymphe l'entretient dans cette erreur.

Pandrose, fidèle au devoir qu'elle s'étoit imposé, servoit tous les jours de guide à Daphnis, depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit. Elle ne le conduisoit que dans les lieux où tout lui retraçoit l'image de son

heur passé ; tantôt le berger s'asseyoit au
d'un arbre sur lequel sa main avoit
ja é tracé le nom de Pandrose ; tantôt il se re
soit dans le bocage où la nymphe reçut
ses premiers sermens. Cependant le berger
infidèle ne parloit que de la fille d'Archida-
mas ; et dans les bras de Pandrose, il promet-
toit à Cynisca un amour éternel.

Mille fois la malheureuse nymphe pensa trahir son secret, et toujours elle fut retenue par la crainte affreuse de réduire Daphnis au désespoir. Au fond du cœur, elle étoit décidée à se faire reconnoître un jour ; mais elle sentoit qu'elle ne pourroit que gagner à différer ; la reconnoissance de Daphnis en seroit plus vive. Cette idée ranimoit et soutenoit le courage de Pandrose. Enfin, elle se flattoit encore que le temps affoibliroit l'amour de Daphnis pour Cynisca. Elle se trompoit. Pandrose, souvent irritée, toujours mécontente et malheureuse, ne paroissoit jamais passionnée. Daphnis n'avoit pas la certitude d'être aimé comme il aimoit ; il étoit agité, troublé. La sécurité endort l'amour ; l'inquiétude le réveille et le nourrit.

O Cynisca ! disoit-il, je vous dois tout, et

cependant vous ne partagez point les sen-
mens que vous m'inspirez; souvent votre
froideur me désespère. Vous écoutez avec
indifférence tous les airs que je fais pour
vous ; je ne puis chanter que Cynisca,
son nom si cher est toujours dans ma
bouche, et tant d'amour ne sauroit vous
toucher !..... Eh quoi donc! Cynisca, ne
dois-je qu'à la pitié les soins généreux que
vous daignez me consacrer?.... Ah! s'il est
vrai, abandonnez l'infortuné Daphnis, si
vous ne l'aimez pas, gardez-vous de croire
que vous puissiez le consoler!.... Ingrat ! ré-
pondit Pandrose, oui, Daphnis, vous ne
pouvez concevoir l'excès de votre ingrati-
tude..... O reproche plein de charmes! s'é-
cria Daphnis ; divine et chère Cynisca,
d'un seul mot vous dissipez toutes mes
alarmes. Hélas! pourquoi faut-il que vous
n'ayez jamais l'expression de l'amour que
pour vous plaindre de votre amant!

Tels étoient les entretiens de la nym-
phe et du berger. Pandrose, dans cette
situation cruelle, vit naître deux fois le
printemps. Enfin, après avoir souffert
avec tant de constance, elle prend tout
à coup la résolution de révéler son secret

Daphnis. Elle se rend sur les bords du lac des Palisques, elle s'approche de l'autel de gazon que jadis Daphnis éleva près du fleuve, et tombant à genoux aux pieds de la statue de l'Amour, elle invoque le dieu cruel, auteur de tous ses maux. Amour, dit-elle, daigne tarir la source de mes larmes; rends-moi le cœur de Daphnis, daigne revenir encore pour moi sur ce rivage; c'est la fidélité qui t'implore; viens, réponds à sa voix qui t'appelle.

A ces mots, l'Amour paroît au haut des airs. Il est porté sur un nuage, il s'arrête au-dessus de l'autel, et il adresse ce discours à la nymphe: Toi, l'ornement et la gloire de mon empire, ô Pandrose, que ne m'est-il possible d'exaucer ta prière!.... Mais je puis rendre infidèle, et jamais je n'ai pu jusqu'à ce jour rallumer des feux éteints.... Cependant, si l'Amour peut opérer ce prodige, la fidèle Pandrose doit en être l'objet. Je le souhaite, ô nymphe généreuse! et je n'ose vous le promettre. Allez chercher votre amant: Jupiter vous donne le pouvoir de lui rendre la lumière; aussitôt que

vous en formerez le désir, Daphnis re[illegible] le jour.

En prononçant ces paroles, l'Amour s'éloigne, et se plongeant dans le nuage qui le soutient, il disparoît aux yeux de la nymphe. Quoi! s'écria Pandrose transportée, Daphnis va revoir la clarté des cieux; il ne devra qu'à moi ce bonheur inattendu, et il apprendra en même temps tout ce que j'ai fait pour lui! Ah! puis-je conserver de l'inquiétude; chez Daphnis, ce seroit l'outrager. Je vais reprendre tous mes droits sur son cœur; je ne serois pas digne de son amour si j'en pouvois douter. Elle dit, et au même instant elle vole au bocage de myrtes et de roses; elle trouve Daphnis, et d'une main tremblante, saisissant la main de son amant, elle le conduit, ou plutôt l'entraîne vers des bords du lac des Palisques; elle l'amène aux pieds de la statue de l'Amour; alors prenant la parole: Daphnis, dit-elle, revoyez la lumière, et reconnoissez la main qui jusqu'à ce jour vous servit de guide. A ces mots Daphnis tressaille. Pandrose a repris sa voix naturelle, et cette voix si douce et si tendre jette l'épouvante au fond de l'âme du coupable Daphnis. Enfin il

nit le jour, et frémit en se retrouvant sur le rivage du fleuve redoutable aux parjures!..... A la vue de Pandrose, l'étonnement et la confusion la plus douloureuse se peignent sur son front; sa pâleur mortelle ne décèle que trop le trouble affreux qui le surmonte, et le remords cruel qui déchire son cœur; il reste immobile à sa place, et baisse ses yeux mouillés de pleurs.

O Daphnis, dit Pandrose, quittez cet embarras qui m'offense; en vous conduisant sur ces bords redoutés, je n'ai voulu que retracer à votre souvenir la sainteté des liens sacrés qui nous unissent. Va, je ne demande point de nouveaux sermens; je suis sûre désormais de ton cœur, et je regarderois comme un outrage une promesse inutile à ma tranquillité, et qui ne pourroit que nous avilir tous deux; je trouve dans ma seule tendresse toute la confiance que mon époux peut me désirer pour mon bonheur et pour le sien.

En parlant ainsi, Pandrose s'approche de Daphnis et jette ses bras; le berger lève les yeux au ciel avec l'expression de la plus vive douleur: un déluge de pleurs inonde son visage, il garde un morne silence pendant quelques instans; enfin se précipitant

aux genoux de Pandrose : Non, dit-il, je n'aurai point la lâcheté de profiter de tant de générosité pour vous tromper. O vertueuse libératrice du malheureux Daphnis, connoissez votre sort et le mien ! je vous consacre ma vie ; je la donnerois mille fois pour vous, s'il étoit possible. Tout ce que la reconnoissance et l'admiration peuvent inspirer, je le ressens pour vous ; mais..... Daphnis s'arrête.... Poursuis, barbare, s'écria Pandrose, poursuis ; achève de m'arracher le cœur..... je dois renoncer à ton amour..... Daphnis ne répondit rien. Est-il possible ! s'écria la nymphe.... quoi ! Daphnis pourroit encore me préférer Cynisca ? Arrêtez, dit Daphnis, n'accablez point un infortuné qui n'est déjà que trop à plaindre ; je n'ai pour Cynisca que le sentiment que j'ai eu pour vous avant l'époque de mes malheurs ; celui que vous m'inspirez maintenant, moins vif, moins passionné sans doute, est cependant plus profond, et il durera toute ma vie. Cynisca, malgré moi, occupe mon imagination ; mais vous régnez à jamais sur mon âme.

A ce discours, Pandrose pâlit et frissonne : un froid mortel se glisse dans ses veines et

...tre jusqu'à son cœur que l'espérance a'andonne sans retour..... Qu'entends-je, dit-elle, quel nouveau jour vient m'éclairer? La raison dissipe enfin de vaines illusions.... Eh quoi! j'ai pu faire dépendre ma félicité d'un sentiment aveugle et fragile, que la seule imagination peut produire, qui se détruit sans cause, et que la plus juste reconnoissance ne sauroit ranimer! Daphnis, abjurons pour jamais de funestes erreurs; que la tendre et fidèle amitié nous console et nous dédommage des maux affreux que nous avons soufferts. Viens, suis-moi, viens briser la statue de l'Amour, et sur les débris de son autel renversé, nous pourrons, à la face des dieux, sans éprouver la crainte de devenir parjures, prendre le doux engagement de nous aimer jusqu'au tombeau.

NOTES

DE DAPHNIS ET PANDROSE.

(1) Les filles d'Antipœnus se sacrifièrent pour le salut des Thébains, suivant la réponse de l'oracle, qui avoit dit que la ville ne seroit jamais délivrée des mains d'Hercule, s'il ne se trouvoit quelqu'un d'une des plus illustres familles qui voulût se sacrifier. Toutes les filles d'Antipœnus se tuèrent.

Les courageuses Hyacinthides. « Ce sont les filles » d'Érecthée, roi d'Athènes. S'étant dévouées pour le » salut de leur patrie, elles furent surnommées *Hya-* » *cinthides*, à cause du lieu où elles furent immolées, » cet endroit étant appelé *Hyacinthe*. Elles sont aussi » nommées *les Vierges.* »

Les filles d'Echion, roi de Thèbes. « Ses deux » filles se laissèrent immoler pour apaiser les dieux, » qui affligeoient la contrée d'une sécheresse affreuse. » Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes cou- » ronnés, qui célébrèrent la mort généreuse de ces » princesses. Il y a eu un autre Échion, père de Pen- » thée, qui fut un de ceux qui aidèrent Amphion à bâtir » Thèbes; et c'est de son nom que les Thébains ont été » appelés Échionides. Il y a eu encore un autre Échion, » qui étoit le héraut des Argonautes. » *Dictionnaire de la Fable, par Chompré.*

(2) *Les sept filles d'Alcyon.* « Alcyon étoit un géant, » frère de Porphyrion. Il tua vingt-quatre soldats » d'Hercule, et fut tué lui-même par ce héros. Sept

» jeunes filles, dont il étoit père, en furent si touchées, » qu'elles se précipitèrent de désespoir dans la mer, » où elles furent changées en alcyons. »

La charmante Érigone s'immolant auprès du tombeau d'Icare. « Érigone se pendit à un arbre lorsqu'elle » fut instruite de la mort de son père, que Méra, » chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Cette Érigone fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se » transforma en grappe de raisin. Les poëtes ont feint » qu'elle fut métamorphosée en cette constellation qu'on » appelle *la Vierge*. Voici quel fut le sujet de la mort » d'Icare, père d'Érigone. Ayant fait boire du vin à » des paysans qui ne connoissoient pas cette liqueur, » il les enivra; et d'autres paysans les croyant empoisonnés, tuèrent Icare. Aussitôt les femmes de ces » paysans furent transportées d'une fureur qui dura » jusqu'à ce que l'oracle eût ordonné des fêtes en » l'honneur d'Icare. De-là vinrent les jeux icariens, » qui consistoient à se balancer sur une corde attachée » à deux arbres, ce que nous appelons l'escarpolette *. Méra, chienne d'Icare, qui découvrit son » tombeau, fut métamorphosée en la constellation » qu'on nomme la Canicule, et Icare en astre qu'on » croit être Bootès ou le Bouvier. Il y eut un autre » Icare, fils de Dédale. Le père de Pénélope se nommoit aussi Icare. »

La belle Hypsipyle, etc. On sait que les femmes de Lemnos ayant massacré leurs maris et tous les autres hommes, Hypsipyle, pour sauver son père

* Apparemment en mémoire de la mort funeste d'Érigone, qui, avec une corde, se pendit à un arbre.

Thoas, feignit de l'avoir tué, et le tint caché. Le reste de l'histoire d'Hypsipyle est moins connu. « Jason » allant à la conquête de la toison d'or, aborda dans » l'île de Lemnos, où il épousa Hypsipyle, que les » Lemniennes avoient élue reine. Jason abandonna » Hypsipyle pour Médée. Les Lemniennes ayant ap- » pris qu'Hypsipyle avoit sauvé son père, la chassèrent » de leur île; elle tomba entre les mains des pirates, » qui la vendirent à Lycurgue, roi de Némée, qui lui » donna le soin d'élever son fils Archémore. Un jour » Hypsipyle mit sur une plante d'ache le petit prince » qui lui étoit confié, pendant qu'elle alloit montrer » une fontaine aux princes qui alloient assiéger Thèbes. » Le jeune prince mourut de la morsure d'un serpent. » Lycurgue voulut punir de mort la négligence d'Hyp- » sipyle; mais les Argiens la prirent sous leur protec- » tion. Ce fut en mémoire de cet accident qu'on insti- » tua les jeux néméens, qui se célébroient de trois ans » en trois ans. Les vainqueurs se mettoient en deuil et » se couronnoient d'ache. »

La vaillante Harpalice, semblable à Pallas. « Fille » d'Harpalicus, roi d'une contrée de la Thrace. Son » père étant vivement pressé dans un combat, et déjà » blessé de la main de Néoptolème, Harpalice vole à » son secours, le tire de danger, et met en fuite les » troupes de Néoptolème. Elle excella à la course » des chevaux. Il y a eu deux autres Harpalices, une » dont l'histoire est remplie de crimes: l'autre qui » mourut de douleur de n'avoir pu rendre sensible » Iphiclus qu'elle aimoit. »

Les sœurs du jeune Hyas. « Les Hyades, filles d'Atlas » et d'Éthérie, furent ainsi appelées du nom d'Hyas » leur frère, qu'elles aimoient si tendrement, qu'elles

» furent inconsolables de sa mort. Les dieux, touchés » de leur douleur, les changèrent en astres. D'autres » content que les Hyades étoient des nymphes que Ju- » piter changea en astres pour les soustraire à la colère » de Junon, qui vouloit les punir du soin qu'elles » avoient pris d'élever Bacchus. »

Celles de l'imprudent Phaéton. « Les Héliades, filles » du Soleil et de Climène. Elles étoient trois, Lampé- » thuse, Lampétie et Phaétuse. Elles furent métamor- » phosées en peupliers, et leurs larmes en ambre. »

Et les tendres Méléagrides. « Elles pleurèrent tant » la mort de leur frère Méléagre, que les dieux les » changèrent en poules. » *Dictionnaire de la Fable.*

(3) *Panope*, l'une des Néréides, « se rendit recom- » mandable par sa sagesse et par l'intégrité de ses » mœurs; c'étoit une des divinités qu'on nommoit lit- » torales *. Il y eut une autre Panope qu'Hercule » épousa, et dont il eut un fils, qu'il nomma aussi » Panope. »

Tucia et Claudie, si chères à Vesta. « Elles étoient » vestales. Tucia, accusée d'un crime, prouva son » innocence en puisant de l'eau dans un crible, qu'elle » porta de Tibre au temple de Vesta. La vertu de » Claudie fut soupçonnée, mais Vesta fit un miracle » pour manifester sa sagesse. Elle tira seule, avec sa » ceinture, le vaisseau sur lequel étoit la statue de la » mère des dieux, qu'on venoit de chercher en Phry- » gie, et qui, étant entré dans le Tibre, s'y trouvoit » tellement arrêté, que plusieurs milliers d'hommes » avoient inutilement essayé de le faire avancer. »

* Divinités de la mer. Nom qui vient de ce que les anciens avoient coutume d'accomplir, aussitôt qu'ils étoient au port, les vœux qu'ils avoient faits sur mer.

Anaxabie, protégée de Diane. « C'étoit une nymphe » qui disparut dans le temple de Diane, où elle s'étoit » réfugiée pour éviter les poursuites d'Apollon. »

Bolina, qui fut insensible à l'amour du plus charmant de tous les dieux. « Elle se jeta dans la mer, » pour éviter les poursuites d'Apollon. Celui-ci, touché de compassion, lui rendit la vie, et voulut qu'elle » fût immortelle. » *Dictionnaire de la Fable.*

J'aurois pu étendre cette nomenclature, et citer encore la nymphe *Ea*, qui, fuyant le fleuve Phasis, implora le secours des dieux, qui la changèrent en île. Coronis, que Minerve métamorphosa en corneille, pour la soustraire aux poursuites de Neptune, etc. Ce n'est pas cette Coronis qui fut aimée d'Apollon, et mère d'Esculape. Il y eut beaucoup d'autres nymphes de ce nom.

(4) *La malheureuse Argie rendant les derniers devoirs à son époux.* « Fille d'Adraste et femme de Polynice, dont elle alla chercher le cadavre avec Antigone, pour lui rendre les derniers devoirs, ce qui » irrita tellement Créon, qu'il les tua toutes deux; » mais Argie fut métamorphosée en une fontaine de ce » nom. »

Laodamie expirante à la vue de l'ombre de Protésilas. « Elle mourut en voyant l'ombre de son mari » Protésilas, qu'elle désiroit ardemment de revoir. Il » y eut une autre Laodamie, fille de Bellérophon, qui » fut aimée de Jupiter. Diane la tua à coups de flèches » à cause de son orgueil. »

Arganthone et Canens consumées par la douleur. « Arganthone, femme de Rhésus, fut si touchée de la » mort de son mari, tué au siége de Troie, qu'elle en » mourut de douleur. Canens ou Canente, femme de

» Picus, fut tellement consumée de chagrin d'avoir » perdu son mari, qu'il ne resta rien d'elle. »

Clytie, renonçant au jour qu'elle déteste. « Clytie, » fille de Mérope, s'étrangla pour ne pas survivre à » son mari. »

La courageuse et fidèle Evadné, etc. « Evadné, fille » de Mars, et selon quelques-uns, d'Iphis et de Thébé. » Elle fut insensible à l'amour d'Apollon, et elle épousa » Capanée : celui-ci ayant été tué d'un coup de ton- » nerre * au siége de Thèbes, Evadné se jeta sur le » bûcher de son mari. » *Dictionnaire de la Fable.*

(5) *La sensible Pyrène.* « Cenchrée, fille de la nym- » phe Pyrène, ayant été tuée par accident, d'un dard » que Diane lançoit à une bête sauvage, Pyrène, sa » mère, versa tant de larmes, qu'elle fut changée en » fontaine **.

Et la nymphe qui donna le jour à Cicnus. « Hirie, » nymphe d'Arcadie, pleura tant la perte de son fils, » qui se précipita du haut d'un rocher, pour n'avoir pu » obtenir un taureau d'un de ses amis, qu'elle fondit en » larmes, et fut changée en un lac qui portoit son nom.

» [illegible]me, mère de Jason, se plongea un poi- » gnard dans le sein, du regret qu'elle eut de la longue » absence de son fils. »

Callipatira, mère aussi tendre et plus heureuse.

* A cause de son impiété.

** D'autres auteurs disent que Pyrène étoit une princesse, fille de Bébrix, roi de cette partie de l'Espagne qui confine avec la France ; qu'elle fut enlevée par Hercule, qui, s'étant un jour éloigné d'elle, la trouva morte et déchirée par les bêtes sauvages ; qu'alors il l'ensevelit sur une des montagnes qu'on a depuis appelées Pyrénées.

« Elle se déguisa en maître d'exercice pour accompa-
» gner son fils aux jeux olympiques, où il n'étoit pas
» permis aux femmes de se trouver. Elle s'y fit recon-
» noître par les transports de joie qu'elle eut de voir
» son fils vainqueur. Les juges lui firent grâce, mais ils
» ordonnèrent, par une loi, que les maîtres d'exer-
» cice seroient eux-mêmes obligés d'être nus, comme
» l'étoient les athlètes. » *Dictionnaire de la Fable.*

(6) *Les nymphes des eaux, des montagnes, des bois et des prairies. Ephydrides*, nymphes des lacs. Je ne sais pas pourquoi on n'emploie pas ce nom : il est joli, ainsi que celui de *Méliades* et *Epimélides*, nymphes qui présidoient au soin des troupeaux; *Limniades*, nymphes des marais; *Limoniades*, nymphes des fleurs et des prairies; *Hésérides*, nymphes qui servoient Junon lorsqu'elle prenoit le bain; *Potamides*, nymphes des fleuves, etc. *Dictionnaire de la Fable.*

(7) *Melantho, Leucothoë.* « Mélantho fut aimée de
» Neptune, qui prit la figure d'un dauphin pour l'en-
» lever. Leucothoë, fille d'Orchame et d'Eurinome, fut
» aimée d'Apollon, qui la séduisit en prenant la figure
» et les habits d'Eurinome. Clytie, rivale de Leucо-
» thoë, en avertit Orchame, qui enterra sa fille toute
» vive. Apollon la métamorphosa en arbre qui porte
» l'encens. » *Dictionnaire de la Fable.*

(8) Suivant le Dictionnaire de la Fable, et presque tous les auteurs, l'Hymen est fils de Bacchus et de Vénus. Voici une autre fable beaucoup plus jolie : « Quelques auteurs disent qu'Hyménée étoit un jeune
» homme d'Athènes, d'une naissance obscure, et d'une
» beauté parfaite; il devint amoureux d'une jeune fille
» distinguée par sa naissance, et il se déguisa en

» femme afin d'approcher d'elle. Un jour qu'il était
» sous ce déguisement sur le bord de la mer avec sa
» maîtresse et beaucoup d'autres jeunes filles, célé-
» brant la fête de Cérès-Eleusine, des pirates les en-
» levèrent toutes, et Hyménée aussi à cause de son
» déguisement. Les pirates les conduisirent dans une
» île écartée, où, se livrant à la joie, ils s'enivrèrent
» et s'endormirent. Hyménée arma les femmes, et
» tous les pirates furent égorgés. Le jeune homme
» laissa les femmes qu'il avoit délivrées, et se rendit
» à Athènes, où il fit ses conditions avec les parens
» des captive. Il demanda pour rançon d'épouser celle
» qu'il aimoit; et il l'obtint. Ce mariage fut si fortuné,
» que dans tous ceux qui furent célébrés depuis, on
» invoqua toujours le nom d'Hyménée, dont les Grecs
» firent ensuite un dieu. » (Dᴀɴᴄʜᴇᴛ, *Dissertation sur les cérémonies nuptiales des anciens.*)

(9) J'aimerois beaucoup mieux avoir imaginé cette réponse de Pandrose, réponse si délicate et si charmante, que d'avoir composé vingt contes dans le genre de celui-ci; mais malheureusement c'est encore au Dictionnaire de la Fable que je dois cette idée.

« Le père de Pénélope se nommoit Icare, Lacédémonien noble et puissant. Ne pouvant se résoudre à
» se séparer de sa fille, il conjura Ulysse de fixer sa
» demeure à Sparte, mais inutilement. Ulysse étant
» parti avec sa femme, Icare monta sur son char, et fit
» si grande diligence qu'il revit sa chère fille, et re-
» doubla ses instances auprès d'Ulysse pour l'engager
» à retourner à Sparte. Ulysse ayant alors laissé à sa
» femme le choix ou de retourner avec son père, ou de
le suivre à Ithaque, Pénélope ne répondit rien; mais

» baissant les yeux, elle se couvrit de son voile. Sans
» n'insista plus, la laissa partir, et fit dresser en ce
» endroit un autel à la Pudeur. » *Dict. de la Fable.*

Est-il possible que ce trait soit aussi peu connu ! J'ai imaginé que cette réponse seroit encore plus touchante, en supposant que Pandrose, au moment de se marier, venoit de recevoir des mains de la déesse de la Pudeur ce voile intéressant. Cependant le simple récit du Dictionnaire de la Fable me fait plus d'impression que la scène que j'ai inventée. Mais l'idée est si délicate, elle a tant de charmes, que même en la gâtant elle doit toujours faire plaisir.

(10) Les sermens chez les anciens étoient fort en usage et accompagnés de diverses cérémonies. Quelquefois on faisoit des libations ; alors dans le temps que le prêtre plongeoit le couteau dans la gorge des victimes, on répandoit le vin des vases sacrés, et on s'écrioit « Que le sang de celui qui osera violer son serment, de » celui de sa race, se répande sur la terre comme le » sang de ces victimes coule sur nos autels. »

Quelquefois aussi, en faisant le serment, on trempoit ses mains dans le sang et dans les entrailles des victimes. Souvent encore on jetoit une masse de fer ardente dans la mer, en protestant de garder sa parole jusqu'à ce que cette masse revînt d'elle-même sur les flots. La peine de mort et d'infamie [illegible] établie contre ceux qui violoient leurs sermens ; mais on exceptoit de cette loi les orateurs, les poëtes et les amans. La forme du serment pour les rois étoit de lever le sceptre. Les divinités que les Grecs attestoient dans leurs sermens étoient infinies ; souvent ils prenoient le soleil à témoin, tantôt le Styx, etc. Pythagore juroit par le nom

bre de quatre, qui étoit, selon lui, le symbole de la divinité. Socrate prenoit à témoin *le dieu véritable*, *le dieu qui préside à l'amitié*. (*Mœurs des Grecs par Ménard.*)

(14) La course des chars étoit la plus noble. Il y avoit dans les chars deux sortes d'attelages, qui étoient de deux ou de quatre chevaux; ces derniers étoient appelés des *quadriges*. Les anciens ne rangeoient pas comme nous ces quatre chevaux deux à deux, mais tous de front. Les chars étoient faits en forme de coquille, montés sur deux roues, avec un timon très-court. Au milieu de la place il y avoit un autel sur lequel étoit placé un aigle de bronze aux ailes éployées, et qui s'élevoit tout à coup par le moyen d'un ressort; c'étoit le signal du départ des chars. A la barrière du stade d'Olympie étoit placé le tombeau d'Endymion. La lice d'Olympie étoit superbe: c'étoit une vaste enceinte de six cents pieds de long, qui représentoit une proue de vaisseau, environnée de loges ou remises pour les chevaux et pour les chars. La borne faisoit la fin de la carrière et le terme de la course. C'étoit un gros tronc de chêne ou de pin, élevé sur la terre d'une coudée ou environ, et soutenu aux deux côtés par deux pierres blanches et polies. Le prix du chant et de la poésie étoit une couronne de myrte. Tous les cinq ans à Olympie les femmes et les filles célébroient une fête particulière en l'honneur de Junon, où l'on faisoit courir dans le stade les filles distribuées en trois classes. Les plus jeunes couroient les premières; celles d'un âge moins tendre, les secondes, et ensuite les plus âgées. En considération du sexe, on ne donnoit que cinq cents pieds à l'étendue du stade, qui en avoit six cents dans sa longueur ordinaire. Ceux qui rempor-

toient la victoire dans les quatre anciens jeux de la Grèce, quelque sorte de combat que ce fût, étoient appelés *Périodoniques :* ce nom leur fut donné du mot de *période*, qui est comme la révolution de quatre jeux. (*Mœurs des Grecs par Ménard.*)

LE PALAIS
DE LA VÉRITÉ.

LE PALAIS
DE LA VÉRITÉ.

La charmante reine Altémire épousa le plus beau des génies, l'aimable et tendre Phanor. Le soir même de cet heureux jour, la reine parut désirer vivement que le génie la conduisît dans ses états. Phanor soupira, et regardant tendrement Altémire : Je les abandonne pour vous, lui dit-il ; vous régnez sur des sujets fidèles et sur mon cœur, que cet empire vous suffise. Il ne m'est pas possible de vous recevoir dans mon palais; mais je n'y retournerai plus, puisque vous ne pouvez [illegible]ter : n'en demandez pas davantage....

Comment ! seigneur, interrompit Altémire, je ne verrai donc jamais votre palais?... J'ose me flatter, répondit Phanor en souriant, que vous pourrez le voir un jour. Mais dans quel temps? reprit vivement la reine. — Dans seize ans, si vous conservez alors ce désir. — Dans seize ans, juste ciel ! — D'ici-là, n'en parlons plus.

Pour votre repos et pour le mien, je dois vous cacher ce secret ; vous tenteriez en vain de me l'arracher.

La reine étoit excessivement curieuse : elle se plaignit, s'affligea, versa des larmes ; mais Phanor fut inflexible. Le chagrin d'avoir un mari aussi discret, fut le seul qu'éprouva jamais Altémire : les deux époux s'aimoient uniquement ; et, sans la curiosité et les éternelles questions de la reine sur le palais mystérieux du génie, ils auroient été parfaitement heureux.

Altémire donna, le jour à une princesse que le génie, comme on se l'imagine bien, doua de toutes les grâces et de toutes les perfections. A peine Zéolide (c'étoit le nom de la jeune princesse) eut-elle atteint sa quatorzième année, que la reine et le génie s'occupèrent du soin de lui chercher un époux digne d'elle : leur choix tomba sur le prince Philamir, qui adora Zéolide. La jeune princesse fut consultée, et elle avoua, en rougissant, qu'elle préféroit Philamir à tous ceux qui prétendoient à sa main.

La reine, qui voyoit approcher avec une satisfaction inexprimable le moment où, suivant la promesse du génie, elle pourroit

satisfaire sa curiosité, se détermina à ne marier sa fille que lorsqu'elle auroit vu le palais du génie, et qu'elle seroit revenue dans ses états. Cet instant si ardemment souhaité arriva enfin.

Il y avoit seize ans que la reine étoit mariée : elle pressa Phanor de la conduire sans délai dans son palais. Demain, dit-il, vous y serez transportée, si vous persistez dans cette résolution, après avoir entendu tout ce que je dois vous révéler : ce soir vous saurez mon secret. La reine demanda que Zéolide fût présente à cet entretien : Phanor n'y consentit qu'avec peine; mais il céda aux vives instances de la reine. Sur la fin du jour, il se rendit chez Altémire; il s'assit entre les deux princesses, et leur conta son histoire en ces termes :

Histoire du génie Phanor.

Je suis né avec les passions les plus vives : notre art, qui nous rend si supérieurs aux mortels, ne peut cependant rien sur le cœur; et le génie mon père vit avec chagrin qu'il me faudroit plusieurs centaines d'années pour me rendre heureux et sage. En at-

tendant, je devins éperdument amoureux d'une fée beaucoup moins jeune que moi, et plus distinguée par son esprit que par sa beauté.

Ce premier choix me fit honneur. Prudiné (c'étoit le nom de la fée) jouissoit d'une grande considération, et on la citoit comme un modèle de circonspection, de prudence et de sagesse. Elle étoit si pénétrante qu'elle démêla mes sentimens avant que je les connusse moi-même, elle m'apprit que j'étois amoureux d'elle; d'abord je fus tenté de l'assurer de la meilleure foi du monde qu'elle se trompoit; cependant, comme elle m'inspiroit de la confiance, je voulus m'examiner de nouveau. Tout en me grondant sur une passion qu'elle appeloit *une folie d'enfant*, Prudine me montroit tant de douceur et d'amitié, que tout le fruit que je retirai de ses sermons, fut d'entrevoir qu'il ne me seroit pas impossible d'parvenir à lui plaire. L'espérance fit naître cet amour qu'elle avoit plutôt prévu que deviné. J'osai enfin presser Prudine de s'expliquer : elle m'avoua qu'elle partageoit mes sentimens. Enchanté de mon bonheur, je parlai d'hymen. Prudine me déclara qu'elle ne m'épouseroit

qu'après avoir éprouvé ma constance; en même temps elle me fit promettre de ne confier à personne les espérances qu'elle me donnoit : elle me vanta les charmes du mystère. Comme la fatuité n'étoit pas mon défaut, elle obtint sans peine ce qu'elle exigeoit de moi, et notre tendre intelligence fut ignorée de l'univers entier.

Un soir qu'enveloppé d'un nuage, je traversois les airs pour me rendre au palais de Prudine, j'entendis des cris si douloureux que la pitié me força de m'arrêter : je vis un cortége nombreux de chevaux, de voitures, éclairé par un nombre infini de flambeaux que portoient des esclaves : je distinguai au milieu de cette multitude un jeune homme d'une beauté ravissante, qui me parut être le maître des autres : il se désespéroit ; toute sa suite pleuroit en répétant ses plaintes, ce qui formoit le spectacle le plus touchant. Je me fis connoître, et m'adressant au beau jeune homme, je lui demandai le sujet d'une douleur si vive. Je suis, me répondit-il, le prince Zimis; j'adore, depuis mon enfance, la princesse Elianne; nos parens étoient d'accord, lorsque le cruel génie Phormidas la vit pour mon malheur, et devint mon ri-

val. Elianne lui fit éprouver tant de rigueurs, qu'il eut l'air de se rebuter : je saisis cet instant de dépit, et, suivi de l'escorte que vous voyez, je fus chercher ma princesse pour l'épouser et pour l'amener dans mes états. Mais en traversant une sombre forêt, tout à coup le barbare Phormidas s'est offert à nos yeux, et, malgré ma résistance et mon courage, ma chère Elianne fut arrachée de mes bras... J'ai suivi pendant trois jours les traces du ravisseur, mais enfin la fatigue nous a forcés de nous arrêter ici, et je sens que mon désespoir y terminera ma vie et mes malheurs.

Ce récit me toucha vivement ; je consolai l'infortuné Zimis, en l'assurant que sa princesse lui seroit rendue. Retournez, lui dis-je, dans vos états; avant la naissance du jour vous reverrez Élianne : mon art est supérieur à celui de Phormidas. Adieu ; reposez-vous sur moi du soin de votre vengeance. En achevant ces mots, je m'élevai dans les airs, et je perdis bientôt de vue le prince Zimis et sa suite.

Je donnai à la bienfaisance cette soirée destinée à l'amour ; au lieu d'aller au palais de Prudine, je me rendis à celui du roi des

génies; je lui contai l'histoire intéressante d'Elianne et de son amant, et je le conjurai de soustraire la jeune princesse à la tyrannie de Phormidas. Notre auguste monarque me prit par la main, et me dit: Suivez-moi; je vais vous donner quelques lumières sur le sort de la princesse, et je vous laisserai la gloire de terminer cette aventure.

En disant ces paroles, il me conduisit dans un magnifique salon, orné d'une multitude de glaces; le génie toucha avec une baguette d'or une des glaces. Nous allons savoir d'abord, me dit-il, ce que fait Elianne dans cet instant, afin de proportionner nos secours et notre activité au danger de sa situation.

Comme il achevoit de parler, je vis la glace se colorer, et bientôt représenter une jeune personne parfaitement belle. C'est Elianne que vous voyez, me dit le génie; mais regardez à quoi elle s'occupe. Dans ce moment le tableau magique étoit fini, et je vis, non sans une surprise extrême, Elianne seule dans un jardin, assise sur une escarpolette, se balançant jusqu'aux nues, et pleurant d'une manière si touchante que j'en fus attendri. Mon étonnement fit sourire le génie, et secouant la tête d'un air mystérieux:

Vous découvrirez bientôt, me dit-il, des choses beaucoup plus extraordinaires : recevez ce talisman que je vous donne; il vous transportera, quand vous le désirerez, au séjour où l'on retient Élianne; mais armez-vous de courage et de sang-froid, vous en aurez besoin; au reste, si vous venez à bout de terminer glorieusement cette singulière et périlleuse aventure, je vous promets de vous accorder la récompense que vous me demanderez.

En achevant ces mots, le génie me quitta; et moi, possesseur du talisman, je souhaitai de me trouver sur-le-champ dans la prison d'Élianne. Au moment même, je me vis tout à coup au milieu d'un superbe jardin; j'entendis parler; je m'arrêtai, je regardai autour de moi, et à la faveur du plus beau clair de lune, j'aperçus à quelque distance la belle Élianne que j'avois vue dans la glace; elle étoit précisément dans la même situation, sur une escarpolette, se balançant de toutes ses forces; cette fureur d'escarpolette me paroissoit inconcevable. La princesse s'entretenoit avec un petit sylphe fort joli, qui parloit dans ce moment : Je sais bien, lui disoit-il, qu'il est bon de balancer quelquefois;

mais balancer toujours, sur toutes les propositions qu'on pourra vous faire; balancer éternellement et dans les plus belles années de votre vie, cela est cruel, j'en conviens.....

Ah! Zumio, reprit la princesse, que vous êtes heureux de conserver votre gaieté; vous êtes, il est vrai, comme moi privé de votre liberté, mais du moins vous n'êtes pas traité avec autant de barbarie!..... Si vous étiez à ma place!... O génie cruel! ô fée plus inhumaine encore, à quel supplice étrange m'avez-vous condamnée!... La princesse ne put continuer cette plainte touchante; car dans cet instant son escarpolette prit un mouvement si rapide et si impétueux, que la respiration et la parole lui manquèrent.

Je compris alors que la malheureuse Élianne était enchantée sur cette fatale escarpolette; je m'approchai d'elle, je lui donnai des nouvelles de son amant; je m'engageai à lui rendre la liberté, et je la priai de m'instruire de tout ce que j'ignorois. Hélas! seigneur, me dit-elle, je crains bien que vous ne puissiez détruire cet enchantement que la vengeance et la jalousie ont imaginé, et que vous ne soyez rebuté par les conditions qu'il faut remplir pour le rompre.

Voici mon histoire en peu de mots. Le cruel Phormidas, après m'avoir arrachée des bras de mon époux, m'a conduite dans son palais; je voulois me tuer, et j'allois, sans doute, me porter à quelque extrémité funeste, quand tout à coup le plafond du salon où nous étions s'est entr'ouvert. J'ai levé les yeux, et j'ai vu une femme, ou plutôt une furie dans un char d'ébène, traîné par deux chauve-souris monstrueuses. Phormidas étoit à mes pieds; il s'est levé d'un air assez confus, et la terrible fée, d'une voix menaçante, a prononcé ces paroles: Perfide Phormidas, c'est donc ainsi que tu me trahis, moi qui trompe pour toi le plus beau des génies! Une simple mortelle est l'objet que tu me préfères! Apprends, ingrat, qu'il est impossible de m'abuser; mais si tu veux obtenir ta grâce, livre-moi cette princesse: je te promets de respecter sa vie: songe qu'elle te déteste, que je t'adore, et que je suis capable de tout pour me venger d'un infidèle.

Phormidas effrayé consentit à reprendre sa première chaîne. On me remit dans les mains de la fée; aussitôt le char s'envola dans les airs, nous arrivâmes ici en moins de trois

minutes, et nous descendîmes dans ce jardin; alors je voulus essayer de fléchir la fée; je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de me rendre à mon amant. Après un moment de silence, la fée me releva : Princesse, me dit-elle, je ne suis point vindicative, mais je suis capricieuse, et si vous voulez satisfaire une fantaisie qui me prend dans l'instant, j'oublierai facilement le passé. J'aime l'escarpolette à la folie; en voici une, asseyez-vous-y, voilà tout ce que j'exige de votre complaisance. Quoique cette idée me parût ridicule, je me trouvai fort heureuse d'en être quitte à si bon marché, et j'obéis sans hésiter. Mais à peine étois-je assise sur la fatale escarpolette, que la fée, d'une voix terrible, prononça ces mots : Je te condamne à balancer trente ans sur cette escarpolette à moins qu'un de mes amans ne cesse de m'aimer, ou ne parvienne à me tromper sans que je le sache. Dans cet instant l'escarpolette s'agita d'elle-même d'une manière si violente, que la secousse me fit évanouir. Je fus alors secourue par Zumio, cet aimable sylphe que vous voyez auprès de moi.... En reprenant l'usage de mes sens, je m'abandonnai d'abord au plus violent désespoir; en-

suite je me rappelai les dernières paroles de la fée, et je sentis mon courage se ranimer un peu. Puisqu'elle a plus d'un amant, disois-je, elle doit être souvent trompée. Assurément, me répondit Zumio ; mais sachez qu'elle possède une bague de turquoise qui devient jaune comme de l'or à la moindre infidélité d'un de ses amans, ou lorsque l'un d'eux cesse d'être amoureux d'elle. La fée porte régulièrement cette bague tous les jours, et craignant qu'on ne la lui ravisse la nuit durant son sommeil, chaque soir, avant de se coucher, elle l'enferme dans une cassette d'airain, elle met la cassette au fond d'une grotte souterraine qu'elle a pratiquée dans le jardin, et l'entrée de cette caverne est défendue par douze monstrueux crocodiles, quatre basilics et six dragons dont les gueules épouvantables, semblables aux volcans les plus terribles, vomissent des feux dévorans, et lancent au loin des pierres brûlantes.

Comme la princesse achevoit ce récit, le petit sylphe prit la parole : Oui, seigneur, ajouta-t-il, tels sont les périls qui vous attendent ; mais aussi quelle gloire pourroit-on comparer à la vôtre ! Ces jardins enchantés

sont remplis des plus belles princesses de l'univers, que la jalouse fée y retient et y condamne à différens supplices. Si la fée n'avoit soustrait au monde que ses rivales, plus d'une femme peut-être pourroit concevoir sa barbarie; mais elle a enlevé toutes les personnes qui lui causoient de l'ombrage dans quelque genre que ce pût être : envieuse de l'esprit, des talens, de la beauté, et même des vertus, il ne faut, pour attirer sa haine, qu'une réputation brillante et des succès éclatans. Pour moi, poursuivit Zumio, je suis aussi un de ses prisonniers; j'étois jadis son page favori, je portois ses billets les plus intéressans; elle eut par malheur quelques doutes sur ma discrétion, et elle me relégua dans ce triste séjour.

Ici j'interrompis Zumio : De grâce, lui dis je, satisfaites ma curiosité; apprenez-moi le nom de ce monstre, de cette Fée abominable..... Ah ! seigneur, répondit Zumio, vous allez être bien surpris, car elle est aussi artificieuse que méchante, et quand j'étois dans le monde, je la voyois accueillie et recherchée par [illegible] grands génies, qui avoient la simplicité de croire, sur sa parole, qu'elle possédoit toutes les vertus. En-

fin, seigneur, notre persécutrice est la célèbre et décente Prudine.... A ces mots je demeurai pétrifié; je ne trouvai point d'expression qui pût rendre l'excès de ma surprise et de mon indignation. Mais bientôt la fureur succédant à cet état d'anéantissement, je m'écriai avec impétuosité : Oui, je vous promets une prompte vengeance; votre cause devient la mienne. Adieu, princesse; adieu, Zumio : dans deux heures vous serez libres.

Au même instant je m'éloigne, et par la vertu de mon talisman, je me trouvai à l'entrée de la caverne redoutable qui recéloit le trésor de ma perfide maîtresse. Je ne vous ferai point le détail des combats que j'eus à soutenir : j'étois animé par la vengeance, la colère et la haine; pour triompher, je n'avois pas besoin d'être immortel et génie. J'exterminai les monstres, je mis en poudre les portes de la grotte, je m'emparai de la cassette, j'en brisai la serrure, je me saisis de la précieuse bague, que je trouvai effectivement du plus beau citron du monde, et je la mis à mon doigt, me promettant bien de ne jamais m'en séparer. Au moment même les jardins retentissent de mille cris de

joie, j'entendis répéter de toutes parts: *Liberté, liberté! grâce au génie Phanor! liberté, liberté!* Je sortis de la caverne, et je vis le jardin rempli de femmes habillées différemment, et presque toutes jeunes et jolies; elles couroient, elles s'embrassoient, pleuroient, et se remettoient à crier de toutes leurs forces: *Liberté! liberté! grâce au génie Phanor.* Le jour commençoit à paroître; au milieu de cette foule, je distinguai la belle Elianne appuyée sur le bras de Zumio; elle m'aperçut, vint se jeter à mes pieds en s'écriant: Voilà notre libérateur. Dans l'instant je me trouvai entouré de ses compagnes; les unes me serroient les mains, les autres m'embrassoient; une d'elles montée sur mes épaules, ne cessoit de crier dans mon oreille d'une voix claire et perçante, *liberté! liberté!*

Toutes répétoient ce refrain avec un acharnement et des transports inexprimables; malgré toute ma gloire, j'en étois étourdi au dernier point, lorsque tout à coup nous vîmes paroître le puissant roi des génies, monté sur un éléphant blanc. Il imposa silence à la bruyante assemblée; et se tournant vers moi: Phanor, me dit-il, je vous laisse l'arbitre du sort de Prudine; prononcez vous-même son

arrêt. Seigneur, répondis-je, elle est dévoilée : je ne désire point d'autre vengeance ; mais daignez vous occuper de ces malheureuses victimes de sa jalousie ; rendez-les à leur patrie, à leurs amans ; ordonnez que chacune d'elles se trouve transportée en un moment dans le séjour où son cœur la rappelle. A peine avois-je prononcé ces paroles, que le génie éleva son sceptre vers l'assemblée ; aussitôt toutes ces femmes disparurent, et le génie reprenant la parole : Je vous ai promis une récompense, me dit-il ; je suis prêt à remplir cet engagement ; mais pensez bien à ce que vous voulez me demander ; et quand toutes vos réflexions seront faites, venez me retrouver dans mon palais.

Après m'avoir donné ce conseil si rempli de sagesse, le génie me quitta. Je me disposois à m'éloigner pour toujours d'un lieu funeste où tout me rappeloit des souvenirs accablans, lorsque j'aperçus derrière un arbre Zumio, qui s'entretenoit avec la plus jolie petite personne que j'eusse jamais vue ; ma surprise étoit extrême, et Zumio s'approchant de moi : Seigneur, me dit-il, vous me voyez encore ici, parce que je suis décidé à m'attacher à vous, et à ne vous plus quitter ; à l'é-

gard de cette jeune beauté, elle vous contera elle-même son histoire, si vous le désirez. Assurément, m'écriai-je. A ces mots, l'aimable inconnue sourit; je m'assis à côté d'elle, et je la pressai de me parler avec confiance, et de m'apprendre pourquoi elle s'obstinoit à rester dans ce jardin. Toutes mes compagnes, répondit-elle, avoient des maris ou des amans qu'elles brûloient de revoir: j'admire leur constance, et je ne me pique pas de l'imiter.

Puisque vous voulez, seigneur, me connoître, voici le récit de mes aventures: J'ai l'imagination très-vive, l'âme sensible, et une délicatesse excessive; il est aisé de me plaire, et même de toucher mon cœur, mais il est difficile de me fixer. Quand je commence à m'attacher, je vois tout en beau, je fais une espèce de divinité de ce que j'aime; et lorsque les circonstances et les événemens me ravissent cette illusion, je vois que je n'aimois qu'une chimère, et je me détache, ou, pour mieux dire, je me réveille, je quitte un songe agréable que la vérité fait évanouir; et l'on a l'injustice d'appeler inconstance cet effort de raison. Je ne change

point par caprice, par lassitude; je me trompe, et je me désabuse.

Enfin, il y a deux ans que je me trouvai pour mon malheur en rivalité avec Prudine; un nouvel attachement m'occupoit uniquement depuis plus de trois mois : la Fée prit pour mon amant une fantaisie qui me coûta la liberté ; elle m'enleva et me conduisit ici ; nous traversâmes ce jardin ; elle me tenoit par la main ; je pleurois, je me désespérois. Rassurez-vous, Agélie, me dit-elle ; ma vengeance ne sera point barbare ; vous êtes piquante, aimable ; si vous aviez un peu moins de légèreté, vous seriez très-attachante; aussi, comme malgré moi vous m'intéressez, je veux plutôt chercher à vous corriger qu'à vous punir.

Ce persifflage de la Fée ne me rassuroit pas : nous marchions toujours; enfin, les bosquets, les arbres, le jardin, tout disparut à nos yeux, et nous nous trouvâmes dans une plaine immense, qui n'étoit bornée de tous les côtés que par l'horizon. Tel est à peu près le coup d'œil que l'on peut avoir sur un vaisseau, lorsqu'on est en pleine mer; mais le mouvement et le bruit des flots, les acci-

dens de lumière produits par le soleil qui se réfléchit sur la surface des ondes, donnent une sorte de vie à ce tableau; au lieu que dans la plaine où nous étions, rien ne rompoit l'étonnante et parfaite uniformité du spectacle imposant et monotone qui s'offroit à nos regards. On ne voyoit dans cette plaine ni arbres, ni buissons, ni fleurs; elle étoit couverte dans toute son étendue d'un gazon très-fin, du plus beau vert, et composé d'une seule espèce d'herbe; un calme profond, un silence éternel régnoient dans cette vaste solitude; on n'y voyoit pas un insecte, pas un oiseau; et le ciel d'un azur éclatant, étoit pur et sans nuages.

L'aspect de ce désert immense produisit d'abord sur moi la sensation la plus agréable; frappée, saisie d'admiration, j'étois immobile et plongée dans une espèce de ravissement. Je suis charmée, me dit la fée, que ce lieu vous plaise; il doit naturellement calmer la vivacité d'une imagination trop ardente; mais c'est un effet qu'on ne peut espérer que du temps et des réflexions. Ainsi je veux que vous restiez ici: vous n'y remarquerez jamais le moindre changement; ce ciel sera pour vous toujours également serein; jamais le plus léger

nuage n'en troublera la pureté; vous ne verrez plus ni la nuit, ni l'aurore; vous ne souffrirez plus de l'inconstance des saisons; cette verdure est immortelle, et ce jour qui nous éclaire sera toujours aussi brillant. En achevant ces mots, la fée me condamna à me promener d'un pas égal et majestueux pendant l'espace de trente ans sur cette pelouse enchantée, à moins, ajouta-t-elle suivant sa formule ordinaire, qu'un de mes amans ne cesse de m'aimer sans que je puisse le soupçonner.

Elle disparut, et dans l'instant je me trouvai forcée de marcher avec une extrême lenteur, sans avoir la possibilité de me détourner ni à droite, ni à gauche, et sans pouvoir presser, ralentir ma marche; ou m'arrêter et m'asseoir. Cette obligation de tracer continuellement une ligne droite en marchant toujours d'un pas égal et lent, me parut très-pénible dès le premier moment; mais j'étois bien éloignée de sentir toute l'horreur de ma situation. Je contemplois encore avec ravissement cet immense et riche tapis vert, couronné à l'horizon par un cintre d'azur d'un éclat éblouissant. Est-il possible, me disois-je, que du bleu et du vert, un ciel et de l'herbe puissent former un spectacle si

extraordinaire, si magnifique ! *Grandeur et simplicité*, voilà ce qui produit *le sublime.*

Ces raisons philosophiques, le souvenir de mon amant, l'espérance que la Fée ne pouvoit manquer d'être trompée, ces différentes idées me firent supporter ma solitude avec beaucoup de patience pendant quelques heures; mais mon admiration pour le lieu où j'étois se refroidit bientôt, le dégoût succéda à l'enthousiasme ; l'immensité majestueuse de ce gazon éternel qui m'avoit causé tant de surprise au premier coup d'œil, ne m'offroit plus qu'un spectacle aussi ennuyeux qu'insipide et monotone. Je n'avois pour toute distraction qu'une passion malheureuse; mais ce souvenir s'effaçoit insensiblement: mon imagination refroidie ne me peignoit plus les objets qu'avec des couleurs foibles, je n'avois plus que des pensées vagues, des rêveries languissantes, toutes les illusions m'abandonnoient : l'Amour disparut de ma solitude, et je me trouvai seule dans l'univers.

Quand la raison dissipe des erreurs dangereuses, on jouit de sa victoire, on est heureux, sans doute ; mais s'il est glorieux et satisfaisant de vaincre ses passions, il est af-

freux de sentir qu'elles nous quittent, qu'elles s'anéantissent, parce que le feu de notre imagination s'éteint et que notre cœur se dessèche. Eh ! comment éviter cette situation horrible, si l'on manque de courage? Quelles passions peuvent être durables? Il faut que la raison nous en affranchisse, ou que le temps les consume.

Dans cet état cruel, je poursuivois tristement ma droite ligne. Je ne pleurois plus, je bâillois ; je n'avois plus la force de m'affliger, j'étois accablée, anéantie sous le poids insupportable de l'ennui. L'unique désir véritablement vif que j'eusse conservé, étoit celui de revoir des êtres animés et des arbres, des maisons, des montagnes. La seule vue d'un nuage m'eût charmé ; un orage, du tonnerre, de la pluie, m'auroient transportée de joie. Combien je regrettois la nuit, le clair de lune et les étoiles! Enfin, le moindre changement eût été pour moi l'événement le plus heureux ; et je sentois que l'ingénieuse et jalouse Prudine, en me condamnant à cet étrange supplice, avoit trouvé la manière la plus cruelle de me punir de l'inconstance qu'elle me reprochoit.

Jugez de ma joie, seigneur, poursuivit

Agélie, lorsque, grâce à votre valeur, j'ai repris tout à coup la faculté de courir et de m'arrêter, et que je me suis retrouvée dans ce jardin! Vous devez concevoir à présent pourquoi j'y suis restée: je n'avois nulle impatience d'aller rejoindre un amant qui a cessé de me plaire, et dont je suis sans doute oubliée, puisque nous sommes séparés depuis dix-huit mois. Si par hasard il me conservoit sa foi, je ne pourrois supporter ses plaintes, ses reproches. Il m'est donc impossible de retourner dans ma patrie; tout autre pays m'est indifférent: pourvu que je ne voie ni plaine, ni tapis de gazon, je me fixerai sans répugnance en quelque lieu que ce puisse être.

Comme Agélie achevoit ce récit, je me levai, et décrivant avec ma baguette un cercle dans les airs, je changeai les jardins et le palais de Prudine en un château magnifique situé sur le sommet d'une montagne. Nous nous trouvâmes sur une terrasse, de laquelle on découvroit la vue la plus agréable et la plus variée. Agélie parut transportée, en revoyant des glacis, des rochers, des précipices, des ruines, des chaumières, des troupeaux et la mer; car j'avois réuni dans cet

espace tous les objets les plus majestueux et les plus rians que la nature peut offrir.

Agélie étoit dans un enchantement inexprimable. Régnez ici, lui dis-je; si ma présence vous importune, parlez, belle Agélie, quoi qu'il puisse m'en coûter, je m'éloignerai de vous; votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Agélie répondit d'abord à cette espèce de déclaration avec autant d'attendrissement que d'embarras; ensuite elle reprit le ton de la plaisanterie; elle conserva sa gaieté une partie de la journée, et sur le soir elle tomba dans une mélancolie douce qui lui donnoit de nouveaux charmes, et qui la rendoit si intéressante, qu'elle acheva de me tourner la tête.

Après le souper, je la conduisis sur la terrasse : en apercevant le ciel parsemé d'étoiles, Agélie tressaille, elle s'arrête, et contemple les cieux avec ravissement. O spectacle enchanteur! s'écria-t-elle. Dans ce moment je tombai à ses genoux, et j'osai lui peindre tous les sentimens qu'elle m'inspiroit. Agélie m'écouta sans m'interrompre; je la vis s'émouvoir, je vis ses pleurs couler. Je la pressai de répondre : elle garda un moment le silence; enfin, essuyant ses larmes:

Phanor, me dit-elle, je ne suis point insensible à vos bienfaits, et surtout à votre tendresse; mais laissez-moi le temps de vous connoître et d'examiner mon cœur. En disant ces mots, Agélie me quitta.

Je consultai ma précieuse bague de turquoise, et je connus avec transport que déjà j'étois aimé. Le lendemain je conjurai Agélie de s'expliquer. En vérité, me dit-elle, je crains de m'abuser et de vous tromper.... Non, charmante Agélie, m'écriai-je en me précipitant à ses pieds, non, vous m'aimez; je ne puis douter de mon bonheur.... Je m'arrêtai; car je m'aperçus qu'Agélie trouvoit ma sécurité extrêmement ridicule. En effet, cette confiance ressembloit assez à de la fatuité: Agélie bouda, me traita avec sécheresse, avec dédain: je réparai mon imprudence; je feignis d'avoir perdu tout espoir. Agélie s'adoucit, elle m'avoua enfin qu'elle partageoit mes sentimens; elle daigna fixer le jour où l'hymen devoit engager pour jamais deux cœurs que l'amour avoit unis si promptement.

La veille de ce jour heureux, j'étois sur la terrasse avec Agélie; elle avoit les yeux fixés sur la mer, qui baignoit les murs de la

terrasse; elle rêvoit, et j'avois remarqué avec inquiétude que depuis deux jours elle paroissoit distraite et moins tendre qu'à l'ordinaire; cependant je ne pouvois être véritablement alarmé, car ma bague était toujours du plus beau bleu du monde. Agélie, après un moment de silence, prenant la parole: Vous devriez, dit-elle, puisque tout est possible à votre art, aplanir d'un coup de baguette ces deux montagnes, et faire disparoître ces rochers; ce paysage est trop chargé; l'œil n'y rencontre aucun objet sur lequel il puisse se reposer agréablement: vous y avez trop multiplié les cascades; ces précipices effraient l'imagination, et le bruit de ces torrens et de la mer est d'une tristesse qui serre le cœur. Eh quoi donc! Agélie, repris-je en soupirant, ces lieux ont déjà cessé de vous plaire? Vous les avez trouvés si charmans!... Ils vont disparoître à vos yeux, si vous l'ordonnez; mais ils me sont chers: c'est ici qu'Agélie a daigné me promettre d'unir sa destinée à la mienne.

Agélie ne répondit rien; elle jeta sur moi le plus tendre regard, et elle me tendit la main. Je baisai cette main avec transport; dans cet instant les yeux d'Agélie se fixèrent

sur ma bague; d'un air distrait et négligent, elle la tira de mon doigt, ce qui me causa un peu d'émotion; mais, ne voulant pas exciter ses soupçons, je n'osai m'opposer au désir qu'elle témoignoit de l'examiner de près. Je ne puis souffrir les turquoises, dit Agélie; celle-ci est d'un beau bleu, mais la bague est affreuse, et montée à faire horreur. En disant ces paroles, Agélie lève les bras, et sans qu'il me fût possible de l'empêcher, ou, pour mieux dire, de le prévoir, elle lance dans la mer ce trésor inestimable à mes yeux, cette bague si précieuse dont la possession m'étoit si chère!

L'excès de ma surprise me rendit immobile; Agélie me considéroit avec malignité; enfin j'éclatai, j'accablai Agélie de reproches, je l'accusai de perfidie, et je débitai sans ménagement toutes les extravagances que la plus violente colère peut suggérer. Agélie m'écouta tranquillement; lorsque j'eus cessé de parler: J'avoue, dit-elle, que les propriétés de cette vilaine bague ne m'étoient pas inconnues; depuis quelques jours j'avois à cet égard des soupçons confus, et j'ai su, avec assez d'adresse, arracher ce secret à Zumio.... Ah! perfide Zumio! m'écriai-je.

Il n'a pas cru vous trahir, reprit Agélie ; je lui ai persuadé que j'étois instruite ; il n'a eu que le tort de se laisser tromper par une femme. C'est un malheur dont la prudence humaine et l'art merveilleux de la féerie n'ont pu jusqu'à ce jour préserver les philosophes mêmes et les génies les plus sublimes. Au reste, seigneur, poursuivit Agélie, si c'est en ma faveur que vous regrettez avec tant d'amertume votre turquoise, cette douleur n'est pas fondée ; car je vous assure que je n'ai nulle envie de vous abuser. Et pourquoi donc, cruelle, interrompis-je, m'avez-vous ravi ce précieux talisman qui prévenoit tous les doutes, qui rendoit superflues toutes les assurances de fidélité?.... Oui, seigneur, reprit Agélie, je le sais, cette bague ne me laissoit rien à dire ; mais j'aime à parler ; et d'ailleurs vous conviendrez que la sécurité qu'elle vous eût inspirée, n'auroit pas été faite pour me flatter beaucoup. Enfin, trouvez-vous qu'il fût bien généreux et bien délicat de consulter en secret cette bague à chaque instant, pour savoir si vous deviez ajouter foi aux protestations de ma tendresse? Moi, je n'avois point de talisman, et je vous croyois. Voulez-vous savoir comme on aime ? Dans

l'instant où vous m'arrachâtes l'aveu de mes sentimens, il falloit me sacrifier ce prétendu trésor, jeter dans la mer cette bague odieuse, et me dire : *L'amour et la confiance qu'il inspire me rendent inutile.*

A ces mots je restai confondu, je tombai aux genoux d'Agélie, j'implorai son indulgence et mon pardon. De l'indulgence ! reprit-elle, vous n'en connoissez pas le prix. Tous ces torts que je viens de vous reprocher, n'avois-je pas eu la générosité de les excuser ? Lorsque j'ai jeté votre bague dans la mer, vous deviez vous le rappeler, elle n'avoit point encore changé de couleur ; mais la fureur, l'indigne emportement que vous m'avez montré.... — N'achevez point, Agélie, vous me percez le cœur. — Non, seigneur, je n'abuserai point de l'impossibilité où vous êtes maintenant de lire dans mon âme ; ma parole est aussi sûre que tous les talismans du monde. J'ai cessé de vous aimer, et c'est sans retour.

Le sang-froid avec lequel Agélie prononça ces terribles paroles, ne me permit pas de douter de mon malheur ; je l'aimois éperdûment, et je me livrai au plus affreux désespoir ; j'étois à ses pieds, je les baignois de

larmes: Par pitié, lui disois-je, daignez me laisser quelque espérance. Voyez donc, répondoit-elle, si vous devez regretter votre bague? la vérité vous paroît si cruelle, que vous ne sauriez la supporter, et que vous me conjurez de vous tromper..... Nous devons sans doute chercher à nous affranchir des illusions qui peuvent nous égarer; mais pourquoi vouloir détruire celles qui nous consolent?.... Croyez-moi, seigneur, n'employez point désormais votre art à former un talisman semblable à celui dont je vous ai délivré: vous ne feriez que vous préparer de nouveaux malheurs. Etudiez les hommes, connoissez-les, défiez-vous d'eux en général, mais livrez vous aveuglément à la foi de votre maîtresse et de votre ami.

Ce conseil étoit sage, et malheureusement je n'en profitai pas. Agélie fut inflexible, rien ne put me rendre son cœur; accablé, désespéré, je m'éloignai d'elle, je me retirai dans une solitude où je passai plusieurs mois, uniquement occupé de ma douleur. Zumio m'avoit suivi; quoiqu'il fût la cause innocente de mes malheurs, son attachement pour moi, sa gaieté et sa douceur naturelle, me rendoient sa société agréable; d'ailleurs il

connoissoit Agélie, je pouvois lui parler d'elle. Zumio avoit beaucoup voyagé, il contoit avec plaisir et avec grâce; et pour me distraire, il m'entretenoit chaque soir des choses les plus intéressantes qu'il avoit vues dans ses voyages.

Il me parloit souvent d'une princesse Arpalice, dont il faisoit de si pompeux éloges, qu'il excita enfin ma curiosité. Je lui demandai si elle étoit aussi aimable qu'Agélie. Bon! répondit Zumio, si vous aviez vu la divine Arpalice, vous n'auriez jamais été amoureux de cette petite Agélie, assez piquante, j'en conviens, et raisonnant passablement quelquefois, mais n'étant au fond qu'une [illegible] diablesse remplie de caprices et de légèreté; au lieu que la princesse Arpalice est le modèle le plus accompli de toutes les perfections. Vous seriez ébloui de sa beauté, enchanté de la profondeur de son esprit, de ses vertus, de ses talens, de l'étendue de ses connoissances..... et une âme!..... une sensibilité!..... Si vous l'entendiez parler sur l'amitié!.....

Zumio ne tarissoit point sur ce sujet; ces louanges repétées tous les jours, m'inspirèrent à la fin le plus vif désir de connoître cette merveilleuse princesse. Cependant,

malgré les conseils d'Agélie, je regrettois toujours avec amertume ma bague de turquoise. J'avois une grâce à demander au roi des génies; après beaucoup d'incertitudes et de réflexions, je fus le trouver, et le conjurai de me construire un palais, et d'y répandre un charme qui obligeât tous ceux qui y entreroient, de dire, sans aucun déguisement, leurs plus secrètes pensées, aussitôt qu'ils voudroient parler. Je demandai, en qualité de possesseur du palais, à être seul exempt de cette loi générale; car, ajoutai-je, un amant doit être discret, et je ne veux pas m'exposer à faire la plus légère indiscrétion [illegible] genre. Enfin, poursuivis-je, que je puisse voir dans ce palais les objets tels qu'ils sont, et que je n'y entende que des discours sincères; que ceux qui parleront soient invinciblement forcés d'exprimer leurs vrais sentimens, et en même temps, que celui qui aura le projet de trahir ou de déguiser la vérité, ne s'aperçoive pas qu'il dit le contraire de ce qu'il veut dire; qu'il ne puisse s'entendre lui-même, et qu'il reste persuadé qu'il a proféré les discours trompeurs avec lesquels il se sera flatté d'en imposer. Sans ce double charme, chacun prendroit le parti

de garder le silence; je n'entendrois que quelques phrases interrompues, et jamais de conversations.

Le génie soupira. Imprudent Phanor, s'il, que me demandez-vous?... Mais mon serment ne me permet pas de vous refuser. Allez, retournez dans vos états; à la place du palais que vous avez occupé jusqu'ici, vous trouverez celui que vous avez la folie de désirer. Voici, continua le génie, une boîte qui vous préservera du charme attaché à ce dangereux palais; toutes les fois que vous la porterez, vous ne direz que ce que vous aurez le dessein de dire; si vous voulez prêter cette boîte, elle produira sur un autre le même effet; mais je ne puis faire qu'un seul talisman de cette espèce, il ne m'est pas possible de vous en donner un second semblable. A ces mots je reçus des mains du génie la boîte qu'il m'offroit; et après avoir témoigné toute ma reconnoissance, je me rendis sur-le-champ dans ma nouvelle habitation.

Je trouvai un palais dont l'aspect m'éblouit et m'enchanta: il est formé d'une matière qui a l'éclat, la dureté et la transparence du diamant le plus pur et le plus brillant; l'architecture en est à la fois majes-

tueuse et légère, tous les ornemens en sont enrichis d'opales, de rubis et de perles, et sur les portes d'or de ce magnifique édifice, on lisoit alors cette inscription: *Palais de la Vérité.* En y entrant, je frappai les portes avec ma baguette, en prononçant ces mots: Quiconque entrera désormais dans ce palais auguste, n'en pourra sortir qu'après y avoir passé trois mois; et je jure par mon art, serment irrévocable, de ne jamais abolir cette loi. Ensuite je fis ouvrir les portes du palais, et j'ordonnai qu'on y laissât entrer tous ceux qui voudroient y séjourner.

Dès le premier jour, j'eus occasion de connoître combien il étoit dangereux d'habiter le palais de la vérité; je questionnai mes esclaves, et forcés de me répondre avec une entière sincérité, leurs aveux me causèrent tant d'indignation, que je les renvoyai tous, et je dois convenir que depuis je n'en ai pas trouvé de plus fidèles et de plus attachés. D'un autre côté, je perdis beaucoup de mon amitié pour Zumio; je le vis tel qu'il étoit; je connus qu'il manquoit également de goût et de solidité; il se permettoit souvent dans la conversation *des pointes* et *des jeux de mots* qui cessèrent alors de m'amuser, et je

m'étonnai même que ce genre d'esprit eût pu me plaire; je découvris en Zumio mille petits défauts que je n'avois pas remarqués jusqu'à ce moment, et d'ailleurs je le trouvai d'une impertinence extrême; il me contrarioit continuellement; il n'étoit presque jamais de mon avis, et me parloit avec une liberté et une impolitesse révoltantes. Cependant, comme il me disoit encore qu'il avoit de l'amitié pour moi, je ne me brouillai point avec lui, mais je le grondois ou je le brusquois sans cesse; il me répondoit insolemment que j'avois un orgueil insupportable; je lui imposois silence; il haussoit les épaules, se moquoit de moi, montroit alternativement de la colère et de l'humeur, et nous passions toutes nos journées à nous bouder ou à nous quereller.

Excédé de tête-à-tête, j'espérois toujours que quelques voyageurs, séduits par l'aspect brillant de mon palais, éprouveroient le désir d'y entrer, mais les passans se contentoient de l'admirer, ils en approchoient avec empressement, et à peine avoient ils jeté les yeux sur l'inscription, qu'ils s'éloignoient et poursuivoient leur route. Un jour que j'étois avec Zumio sur un balcon, nous aperçûmes

de loin un char magnifique qui s'avançoit vers le palais ; mon art me fit connoître que ce char étoit conduit par un roi accompagné de sept ou huit courtisans ; le char s'approche, et Zumio me dit : Pour le coup, je me flatte que nous allons avoir une visite : j'en serai charmé, car je m'ennuie cruellement depuis que nous sommes ici.... Comme Zumio achevoit ces mots, le char s'arrête devant les portes, le roi lit l'inscription, et son premier mouvement est d'avancer et d'entrer dans le palais ; mais les courtisans pâlissent et le retiennent en frémissant : le roi leur résiste pendant quelques minutes ; enfin il se laisse persuader, il recule ; les courtisans respirent, ils détournent précipitamment le char, et bientôt nous les perdons de vue.

Les voilà partis ! s'écria-t-il avec chagrin, tant que vous vous obstinerez à laisser sur la porte cette maudite inscription, nous n'aurons pas une seule visite ; vous êtes d'un entêtement !..... Je n'ai jamais vu un génie plus borné et plus opiniâtre.... — Mais, Zumio, votre insolence n'a plus de bornes..... — Ah ! vous voulez de la vérité et des complimens !..... Réellement vous extravaguez

tout-à-fait. Vous êtes, dans de certains momens, aussi inconséquent et aussi sot qu'orgueilleux. Choqué à l'excès de l'impertinence de Zumio, j'allois le chasser, lorsque j'aperçus un objet qui fixa toute mon attention, et me fit oublier ma colère : c'étoit un vieillard vénérable ; la majesté répandue sur toute sa personne imprimoit le respect, et la douceur de sa physionomie inspiroit un intérêt dont il étoit impossible de se défendre. Ce vieillard tenoit un livre, et lisoit en se promenant ; lorsqu'il fut auprès des portes du palais, il leva les yeux et lut l'inscription. O toi que je cherche depuis quarante ans, s'écria-t-il, ô Vérité céleste, avant ma dernière heure je vais donc te voir sans nuage !..... En prononçant ces paroles, le vieillard se précipite vers les portes, et il entre dans le palais.

Eh voici donc un ! s'écria Zumio. En disant ces mots, Zumio me quitte brusquement pour aller au-devant de l'étranger. Je suivis mon étourdi petit sylphe, et nous rencontrâmes bientôt le vieillard ; Zumio vole à sa rencontre : Approchez, bon homme, lui dit-il, soyez le bien venu, surtout si vous pouvez nous désennuyer ; vous êtes vieux,

vous devez avoir vu beaucoup de choses; vous nous conterez des histoires; dites-nous d'abord comment on vous appelle?.... Gélanor est mon nom, répondit le vieillard; j'ai passé toute ma jeunesse dans le monde, j'ai prodigieusement voyagé, et depuis vingt ans je vis dans la solitude..... Ah! j'entends, interrompit Zumio, vous êtes un philosophe: cela ne nous égayera pas... Et vous, de votre côté, vous ne vous amuserez guère, car les philosophes sont curieux. Vous imaginez sans doute que vous pourrez étudier ici les hommes, et vous ne trouverez dans cette île que le génie mon maître et moi: Phanor, comme vous voyez, n'est pas communicatif, et d'ailleurs il n'a aucune originalité dans le caractère; pour moi, je suis à la vérité rempli d'esprit, de vertus, d'agrémens, mais il vous faudra peu de temps pour m'approfondir... En effet, reprit Gélanor en souriant, puisque dès à présent je vous connois beaucoup mieux que vous ne vous connoissez vous-même.

Ici je pris la parole à mon tour, et je demandai au philosophe quelle opinion il avoit de lui-même. Je suis bon, me dit-il, mais imparfait; je ne conçois pas qu'après avoir

passé ma vie à réfléchir, à travailler sur moi-même, je puisse avoir encore autant de défauts et de foiblesses; du moins cette idée toujours présente à mon esprit, me préserve de l'orgueil, et me rend indulgent. Mes actions publiques et secrètes sont irréprochables; mais j'éprouve souvent des mouvemens intérieurs qui m'humilient. Si je rendois un compte exact et détaillé de toutes les idées qui s'offrent à mon imagination, on ne me trouveroit pas plus sage qu'un homme ordinaire. A ces mots je m'approchai de Gélanor, et l'embrassant avec une respectueuse tendresse : O mon père! lui dis-je, vous me pénétrez d'admiration, vous êtes un vrai philosophe; j'honorerai et chérirai éternellement tous ceux qui vous ressembleront.

Quelques jours après cet entretien, je me décidai à faire ôter l'inscription qui étoit gravée sur les portes de mon palais : alors je quittai Gélanor et Zumio, et, sans leur faire part de mon dessein, je partis; et, guidé par la curiosité que les récits de Zumio m'avoient inspirée, je me rendis dans les états de la princesse Arpalice. Craignant l'indiscrétion de Zumio, je n'avois pas voulu le mener avec moi, ni lui confier mon projet. Enfin je vis

cette célèbre princesse. Elle ne me reçut que le soir; on me fit entrer dans un superbe salon, éclairé de la manière la plus agréable: toutes les bougies étoient sous des cristaux recouverts de gaze blanche, ou placées dans des vases d'albâtre; artifice qui produisoit une lumière douce, à peu près semblable à celle d'un beau clair de lune. La princesse étoit assise sur un trône d'or, surmonté d'un pavillon décoré d'une draperie de gaze d'argent; des guirlandes de roses formoient des festons élégans et des couronnes au-dessus de la tête d'Arpalice.

Cette princesse, vêtue d'une robe magnifique garnie de pierreries, me parut d'un éclat éblouissant, et d'une beauté majestueuse et régulière, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeunesse. J'admirai sa taille, sa noblesse, la blancheur surprenante de son teint, et je fus charmé de sa conversation. Le lendemain, mon admiration s'accrut encore; la princesse me fit conduire dans une galerie remplie de tableaux, et j'appris que tous ces tableaux avoient été peints par Arpalice: ils représentoient les sujets les plus intéressans, des temples à l'Amitié, des sacrifices à l'Amitié, l'Amitié triomphant de l'A-

mour, le Temps couronnant et embellissant l'Amitié, ou des autels à la Bienfaisance, la Bienfaisance éclairée par la Vertu, la Pitié entraînant la Bienfaisance, etc. Enfin on ne pouvoit sortir de cette galerie qu'avec la persuasion qu'Arpalice étoit la princesse de l'univers la plus sensible et la plus vertueuse. On me conduisit encore dans le laboratoire de la princesse; et en revenant de toutes ces courses, mon conducteur me dit en confidence que la princesse s'occupoit avec autant de succès de l'astronomie et des mathématiques: comme j'ai un goût particulier pour ces deux sciences, cette découverte m'enchanta, et mit le comble à la haute opinion que j'avois déjà conçue de la princesse.

Le soir on fit de la musique; des musiciens exécutèrent une symphonie charmante de la composition d'Arpalice. La princesse s'établit ensuite à un clavecin, et chanta; sa voix ne me parut pas très-remarquable, d'autant mieux que tous les instrumens qui l'accompagnoient, la couvroient presque entièrement; mais un excellent musicien qui étoit à côté de moi, m'assura qu'elle avoit un talent supérieur; et en effet je vis bien

qu'il avoit raison, car tout le monde, en écoutant Arpalice, étoit dans le ravissement.

Après le souper, on fit des bouts-rimés et des charades, ce qui fournit à la princesse l'occasion de montrer tout son esprit. Je ne pouvois revenir de mon étonnement, j'étois stupéfait, et je sentois qu'il ne me seroit pas possible de conserver long-temps ma liberté auprès d'une princesse aussi accomplie.

A minuit tout le monde se retira, et je restai seul avec Arpalice et Télaïre, son amie intime; les deux amies étoient presque couchées sur un canapé, et tendrement penchées dans les bras l'une de l'autre, ce qui formoit un tableau ravissant. Je les contemplai en silence; elles se disoient tout ce que l'amitié peut inspirer de plus sublime, et Arpalice me fit une peinture si vive et si touchante *de son sentiment* pour Télaïre, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes.

Je ne pus m'empêcher de lui témoigner une partie de l'admiration qu'elle m'inspiroit; je louai ses talens, son instruction, et j'amenai la conversation sur la géométrie et l'astronomie; mais Arpalice prenant le ton le plus modeste: Je suis très-fâchée, seigneur,

me dit-elle, qu'on vous ait persuadé que je m'occupois d'une étude si peu convenable à une femme ; s'il étoit vrai que j'eusse le goût et les connoissances que vous me supposez, je me serois fait la loi de n'en jamais convenir. La pédanterie et l'affectation *sont si étrangères à ma manière d'être !*..... J'ai si peu de prétentions !....

Cette rare modestie acheva de me charmer. Séduit, transporté, je ne rentrai dans mon appartement que pour m'occuper encore d'Arpalice. Je passai une partie de la nuit à lui écrire, et à faire des vers pour elle. Je lui donnai les fêtes les plus ingénieuses et les plus brillantes ; elle parut sensible à mes soins ; je déclarai ma passion, et elle m'avoua que, sans mon rang et ma puissance, elle partageroit mes sentimens ; mais que, par une délicatesse insurmontable, elle ne pouvoit se résoudre à épouser un génie. Vous pourriez par la suite, ajouta-t-elle, attribuer à l'ambition ce que l'amour seul sauroit obtenir de moi. Ah ! que n'êtes-vous né dans un rang moins élevé !..... Ces sentimens m'enchantoient, et en même temps me désespéroient.

Dans d'autres momens, Arpalice me van-

toit les douceurs de sa situation actuelle. Je n'ai point d'ambition, me disoit-elle, l'amitié fait le charme de ma vie; je n'ai jamais connu l'amour, je crains de m'y livrer; j'ai une âme si passionnée! une sensibilité si délicate!... Je suis heureuse et paisible; ne vous flattez pas que je puisse me résoudre à vous sacrifier un bonheur si pur et si parfait. Non, seigneur, incapable de feindre et d'éprouver le plus léger mouvement de coquetterie, je ne vous laisserai point des espérances trompeuses. Quittez ces lieux, fuyez-moi pour votre repos... et pour le mien.

Enfin l'amour triompha, Arpalice se laissa toucher, et consentit à recevoir ma main. Elle me montroit une tendresse qui me pénétroit; cependant Prudine m'avoit rendu si défiant, que je pris la résolution de ne m'unir à la divine Arpalice, qu'après l'avoir écoutée dans le palais de la Vérité. Je ne doutois pas de sa sincérité; mais il m'étoit impossible de lui faire le sacrifice de l'épreuve du palais. Je lui déclarai que je ne pouvois l'épouser que dans mes états. Je me gardai bien de lui parler du charme inquiétant attaché à mon palais: elle consentit avec joie à me suivre; elle exigea seulement que Télaïre

fût du voyage, ne pouvant, disoit-elle, se séparer sans désespoir d'une amie si chère. Nous partîmes tous les trois, et en peu d'heures nous nous trouvâmes transportés dans l'avenue de mon palais.

A l'aspect de ce lieu redoutable, j'éprouvai la plus vive émotion, en pensant que j'allois voir à découvert le cœur de ce que j'aimois. Hélas! me disois je, si elle est telle que je l'ai jugée, combien je me reprocherai d'avoir cru l'épreuve du palais nécessaire! Si je m'abusois, quelle douce illusion je vais perdre!... Enfin nous entrons dans le palais: alors je jetai en tremblant les yeux sur la princesse; quelle fut ma surprise, en découvrant que la divine Arpalice avoit quarante-huit ans, un pied de blanc, des sourcils peints, des cheveux postiches, et un corps garni; enfin je la vis chauve, rousse, vieille et bossue. Zumio, qui étoit accouru au-devant de moi, ne pouvant la reconnoître dans un si triste état, se mit à éclater de rire en apercevant cette figure ridicule qui s'appuyoit sur mon bras d'un air triomphant: je fus tellement déconcerté, que je quittai brusquement la princesse, sans m'embarrasser de ce qu'elle pourroit penser.

Zumio me suivit : Seigneur, me dit-il, je vous félicite de votre bonne fortune ; vous nous ramenez-là une rare beauté; la conquête est brillante : ce choix du moins prouve la solidité de votre goût, et vous mêt à l'abri des inquiétudes que les rivaux et la jalousie peuvent causer. Un seul mot fit perdre à Zumio toute sa gaieté : je nommai Arpalice, et il resta confondu, anéanti. Après un moment de silence : Seigneur, reprit-il, je conçois votre dépit et votre chagrin; mais enfin si cette princesse n'avoit qu'une beauté d'emprunt, si elle ne devoit qu'à l'art cet éclat, ces cheveux et cette taille qui nous séduisoient, du moins j'ose me flatter encore qu'elle ne nous a point trompés sur son âme, son esprit et ses talens; et puisqu'elle vous a dit qu'elle vous aime, je suis persuadé que vous serez satisfait de ses sentimens. Mais y pensez-vous; Zumio! m'écriai-je; que voulez-vous que je devienne, si j'ai eu le malheur d'inspirer une passion à une semblable figure? L'espérance de la trouver perfide, est la seule consolation qui me reste. Dans ce moment on vint me dire que la princesse me demandoit, et la bienséance m'obligea à l'aller rejoindre.

Je la trouvai seule dans un cabinet; elle étoit couchée sur une chaise longue, elle tenoit un mouchoir et un flacon : aussitôt qu'elle m'aperçut, elle fit les contorsions les plus étranges, et elle mit son mouchoir sur ses yeux. Qu'avez-vous donc madame? lui dis-je. Elle ne répondit rien; et comme les contorsions continuoient, je réitérai ma question. Alors me regardant languissamment : Je fais semblant, me dit-elle, d'avoir une attaque de nerfs... — Je le vois parfaitement, repris-je. — Eh bien ! cruel, interrompit-elle, vous n'en êtes pas touché ? — Pardonnez-moi : mais pourquoi avez-vous une attaque de nerfs?.... — Parce que vous m'avez quittée froidement en entrant dans ce palais; et je veux vous persuader que j'ai une sensibilité excessive, et que je vous aime passionnément... — M'aimez-vous en effet?... — Pas le moins du monde. Je n'aime rien. En prononçant ces mots, la princesse, qui croyoit me dire la chose du monde la plus tendre, fit semblant de pleurer, et s'essuya les yeux. Je respirois; débarrassé de toute inquiétude, je voulus prolonger un entretien qui me divertissoit ; et, prenant la main d'Arpalice : Vous m'attendrissez, lui dis-je;

qui pourroit être insensible à tant de charmes et à tant d'amour !.... Mais comme votre main tressaille ! Oui, répondit-elle, je le fais exprès pour vous faire croire que ce sont de petits mouvemens convulsifs.... — Cela doit vous fatiguer beaucoup.... — Point du tout ; j'en ai une si grande habitude !.... Mais tout à l'heure vous verrez bien autre chose ! je jouerai tout mon jeu ; à la fin de la conversation, je m'évanouirai.

Dites-moi, je vous prie, qu'est devenue Télaïre ? — Nous sommes brouillées..... — Quoi ! déjà ?.... — Oui, et mon intention est de vous persuader que Télaïre est cause en partie de l'état où vous me voyez. — Que s'est-il donc passé entre vous ?.... — Elle m'a dit des choses inouïes ; que je suis fausse, personnelle, envieuse, insensible, que j'ai un orgueil démesuré, une ambition insatiable ; de mon côté, j'ai répondu que je n'avois jamais paru l'aimer que par air, et que si elle eût été plus jolie et plus aimable, elle m'auroit causé de l'ombrage ; j'ai ajouté que je n'avois pas le moindre sentiment pour elle, que je ne lui ferois pas le plus léger sacrifice.... — Et elle s'est fâchée ? cela est inconcevable.... — Elle est sortie furieuse. —

Aviez-vous de la confiance en elle?... — Je n'en ai jamais eu en personne. Je ne désire pas des amis; il ne me faut que des dupes et des esclaves. Cependant j'ai fait dans ma vie beaucoup de confidences, mais uniquement par vanité, et toujours en déguisant ou changeant les faits, en ajoutant des circonstances; car, pour me faire valoir, les mensonges ne me coûtent rien. — Vous êtes véritablement adorable! et avec tout cela d'une bienfaisance! — Oui, j'aime à l'excès la magnificence et le faste. — Quand nous serons unis, vous pourrez disposer de tous mes trésors. Que d'infortunés seront secourus par vous!... — Oh! certainement, je garderai tout pour moi!.... — Céleste Arpalice, vous m'enchantez! Quelle étonnante réunion de vertus, de talens, d'instruction! car vous le niez en vain, vous êtes aussi savante que belle; vos courtisans vous trahissent. La veille de notre départ, ils m'ont encore assuré qu'il n'y avoit point dans vos états d'astronomes et de géomètres aussi habiles que vous. — Ils sont payés pour dire cela. — Comment? — Ils seroient disgraciés s'ils parloient autrement. Je suis très-ignorante, et je veux avoir la réputation de tout savoir. — Quelle modestie!...

—Et vos tableaux!...—C'est Zolphir qui les a faits. — Et ces symphonies charmantes que vous m'avez fait entendre!.... — Elles sont de la composition de Géraste. — Vous êtes unique dans le monde. — Il est vrai que personne n'a jamais eu autant d'esprit, de finesse, de génie, et n'a poussé aussi loin la dissimulation et l'art d'en imposer aux gens les plus instruits et les plus clairvoyans.

Arpalice, en prononçant cette phrase, avoit certainement l'intention de faire une réponse remplie d'humilité; car elle prit un air modeste, baissa les yeux, et fit des mines si comiques et si ridicules, que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire. Ses minauderies et le ton qu'elle s'efforçoit de prendre, s'accordoient si mal avec les choses qu'elle disoit, et formoient avec ses discours un contraste si singulier et si plaisant, que je sentis qu'il me seroit impossible de soutenir plus long-temps cette conversation. Je me levai pour la quitter : elle me rappela d'une voix foible, en me prévenant qu'elle alloit fermer les yeux, s'évanouir, et retomber dans des convulsions affreuses. Je sortis au moment même, et j'allai retrouver Gélanor et Zulmis pour leur conter cette aventure.

Enfin, dis-je au philosophe, vous prétendiez, Gélanor, que ce palais ne pouvoit que me causer des peines, et qu'il ne me seroit jamais bon à rien tant que je vivrois dans le monde; qu'en un mot, il ne convenoit qu'à l'homme désabusé déjà par la raison, et affranchi sans retour de toutes les passions humaines. Cependant vous voyez combien il vient de m'être utile: si je n'y eusse pas amené Arpalice, j'épousois une femme vieille et laide, artificieuse, ambitieuse, fausse et méchante.

Mais, seigneur, répondit Gélanor, sans mettre le pied dans ce palais, vous auriez facilement pu voir cette femme à peu près telle qu'elle est, si vous étiez moins sujet à vous laisser prévenir, et si vous aviez un peu moins d'amour-propre. Apprenez à voir par vos yeux, à juger par vous-même, et non d'après l'opinion des autres; ne croyez pas si aisément qu'il est impossible de se défendre de vous aimer, quand vous avez l'air d'être amoureux; et je vous assure qu'en aucun lieu du monde vous ne serez la dupe du manége et des artifices des femmes qui ressemblent à votre Arpalice.

Comptez-vous pour rien, répondis-je avec

un peu de dépit, l'avantage de pouvoir entendre un philosophe me parler avec autant de liberté? — Quand vous ne repousserez point la vérité, reprit Gélanor, elle parviendra toujours jusqu'à vous. Elle n'est point renfermée dans la seule enceinte de ce palais, elle est répandue sur toute la surface de la terre; elle s'y montre plus ou moins déguisée, suivant la foiblesse et l'orgueil qu'elle y rencontre. Nul mortel ne pourroit la supporter si elle s'offroit, sans aucun voile, dans tous les instans de la vie. C'est ainsi qu'on la voit dans ce palais; elle y détruit sans distinction les illusions innocentes et douces, et les erreurs dangereuses; elle y paroît sous une forme si sauvage, elle y est si impitoyable, si dure, si grossière, qu'elle blesse et révolte, lors même qu'elle pourroit être utile. Ces réflexions ne me firent point changer d'opinion. L'expérience seule pouvoit me rendre sage.

Je questionnai Zumio sur ce qui s'étoit passé dans le palais durant mon absence. Depuis que l'inscription est ôtée, répondit Zumio, tout le monde y veut entrer, et la foule y abonde. La société est nombreuse, mais l'union n'en fait pas le charme; on n'y en-

tend que des disputes, des querelles, des injures souvent très-grossières; la politesse en est absolument bannie; on se moque les uns des autres, sans finesse et sans ménagement; on ne peut pas calomnier, mais la médisance la plus mordante en dédommage; on se hait à découvert, on crie, on se déchire, on se brouille, c'est un train, un vacarme dont vous ne pouvez vous former d'idée. — Et les femmes, comment s'y conduisent-elles?..... — Elles y sont en général encore plus ridicules que les hommes. Elles haïssent mortellement pour des sujets si légers! Elles découvrent une fausseté si réfléchie, et souvent des artifices si puérils!.... L'une dit qu'elle veut nous faire croire qu'elle se trouve mal en voyant des jonquilles; l'autre nous apprend qu'elle fait semblant d'être effrayée à la vue d'un chat; enfin, quand elles n'ont point d'intérêt à nous tromper, elles trompent encore (du moins telle est leur intention) pour s'exercer et pour se divertir. Mais, poursuivit Zumio, ce qu'il y a de plus révoltant à voir ici, ce sont les coquettes; elles montrent une effronterie et des sentimens d'une perversité.....

— Quoi donc! il n'est pas encore entré dans

ce palais une seule femme vertueuse?—Oh! pardonnez-moi.... Il en est une surtout.... Ici Zumio s'arrêta, et parut embarrassé. Qu'avez-vous, Zumio? repris-je; pourquoi vous troublez-vous?.... Parlez, je le veux.—C'est, répondit Zumio en soupirant, que je suis amoureux; et je meurs de peur que vous ne deveniez mon rival.... — Eh bien! Zumio, vous ne me sacrifieriez pas votre amour?.... Non, certainement.—Vous qui m'assuriez autrefois qu'il n'y avoit point de sacrifice qui pût vous coûter, si j'en étois l'objet..... — J'exagérois beaucoup; je vous suis très-attaché; mais, si je le pouvois, je n'hésiterois pas à vous tromper pour Rosamire.—Il a-t-il veu est doux et tendre..... Elle est donc bien charmante, cette Rosamire?..... — La plus charmante personne de l'univers. Son âme est honnête et pure, digne enfin de l'attachement d'un sylphe.—Et vous aime-t-elle?... — La pureté de mes sentimens lui plaît, et elle m'a dit qu'elle avoit du penchant pour moi. — Si vous êtes aimé, que pouvez-vous craindre? Quand l'ambition la séduiroit en ma faveur, forcée de dire la vérité, il ne lui seroit pas possible de me persuader qu'elle me préfère. — Oh! je suis sûr de son cœur;

je crains seulement qu'elle ne vous tourne la tête, et qu'alors vous ne troubliez notre bonheur..... — Rassurez-vous, Zumio ; je ne suis point un tyran. D'ailleurs je n'ai nulle envie de devenir votre rival; et je vous proteste que je verrai sans trouble et sans danger cette jeune personne, quelque charmante qu'elle puisse être, puisque son cœur est engagé. — Dès que vous voulez absolument la voir, permettez que j'aille la chercher, et lui parler d'abord.... — Pourquoi?.... — C'est que.... — Eh bien! répondez donc?.... — C'est que je voudrois la prévenir un peu contre vous, en lui faisant le détail de tous vos défauts. — Le soin est obligeant! mais je vous en dispense. Dites-moi seulement si elle connoît ce palais? — Assurément. Elle l'habite depuis six semaines, et il n'est guère possible d'en ignorer la vertu plus de deux ou trois jours.

A ces mots, suivi du triste et jaloux Zumio, j'allois chercher Rosamire, lorsque nous vîmes paroître Arpalice. Aussitôt qu'elle m'aperçut : Seigneur, s'écria-t-elle, dans quel lieu m'avez-vous conduite! Quelle société avez-vous rassemblée dans ce palais! J'ai été dans le salon un moment; j'y ai

trouvé la plus mauvaise compagnie !.... Des femmes d'une stupidité, des hommes d'une fatuité !.... d'une grossièreté !.... Quelles manières ! quel ton, juste ciel !.... Si vous saviez les outrages que j'ai reçus !.... J'étois au désespoir de voir tous les hommes admirer une jeune personne qu'on appelle Rosamire; et cherchant à dissimuler mon dépit : Je suis outrée, ai-je dit, messieurs; occupez-vous de moi, venez ici; quittez cette jeune beauté que je déteste, puisqu'elle vous plaît et vous attire.... A ce discours, on a fait des éclats de rire, des huées, des moqueries, comme si j'avois dit la chose du monde la plus extraordinaire et la plus ridicule.... Alors j'ai déclaré que j'étois la souveraine de ce palais, et que demain j'y recevrois votre foi. Les huées ont recommencé; on a poussé l'insolence jusqu'à m'appeler *vieille folle !*.... Seigneur, vengez-moi, chassez Rosamire de ce palais.... — Vous avez donc à vous plaindre d'elle particulièrement ?.... — Elle est la seule qui ne m'ait pas insultée; mais ma haine pour elle n'en est que plus forte : elle s'attiroit de nouveaux éloges par sa douceur et par sa modestie; et elle est si belle !.... Je cherche à la noircir auprès de

vous autant que je le puis.... Seigneur, répondez-moi ; mes discours font-ils quelque impression sur vous ?.... — La plus grande... ; et vous me montrez tant de justice et de modération, que je vais de ce pas chercher Rosamire pour lui dire tout ce que je pense de son procédé.... — Ah ! seigneur, ne la voyez pas, elle vous séduiroit.... — Calmez-vous, de grâce. Zumio, conduisez la princesse dans son appartement.

En disant ces paroles, je m'éloignai sans attendre une réponse. Je volai vers Rosamire ; je la trouvai telle en effet que l'amour et l'envie venoient de la dépeindre ; elle étoit d'une beauté ravissante, et elle avoit autant d'esprit et de modestie que de charmes. En la voyant, en l'écoutant, j'enviai le bonheur de Zumio ; mais comme, grâce à la boîte que le roi des génies m'avoit donnée, j'étois le maître de dissimuler mes sentimens, je ne déclarai point à Rosamire l'impression trop vive qu'elle faisoit sur mon cœur ; je me contentai de lire dans le sien. Je la questionnai, et elle m'apprit qu'elle n'étoit ni coquette ni inconstante, que Zumio étoit le premier objet qu'elle eût aimé, qu'elle n'avoit pas encore pour lui une pas-

sion véritable, mais qu'elle sentoit qu'elle partageroit bientôt tout l'amour qu'il éprouvoit pour elle.

Je quittai Rosamire, enchanté de sa beauté, de son esprit, de son caractère. Le soir j'eus de l'humeur, et surtout contre Zumio; il s'en plaignit, je me fâchai, je le chassai de ma présence; un instant après je le rappelai, non pour me raccommoder avec lui, mais pour l'empêcher d'être avec Rosamire. Je sentis que je devenois injuste et tyranique; l'amour seul n'auroit pu produire cet effet; mais Zumio me poussoit à bout par la dureté de ses expressions et de ses reproches.

Le sage Gélanor cherchoit en vain à nous adoucir et à rétablir la paix entre nous. Hélas! disoit-il, si vous n'étiez pas dans ce palais, et que vous vous trouvassiez dans la même situation, Zumio déguiseroit ses plaintes injurieuses et l'excès de son ressentiment; il paroîtroit doux et modéré; et vous, seigneur, alors vous seriez équitable et généreux. Songez, seigneur, qu'il est forcé de vous déclarer tout ce qui se passe dans son âme; songez qu'il est dominé par la passion, par la colère, et qu'il

ne pensera pas demain ce qu'il pense aujourd'hui ; du moins ne le questionnez point....

Ne voyez-vous pas, s'écria Zumio, que Phanor ne cherche qu'un prétexte pour me bannir de ce palais, afin de m'éloigner de Rosamire?.... car ne croyez pas qu'il soit, ainsi que nous, contraint de dire tout ce qu'il pense : son art le préserve de cette nécessité; il n'en veut pas convenir, par suite de sa défiance naturelle; mais je l'ai déjà surpris plus de vingt fois en mensonges. Tandis que, malgré nous, il lit au fond de nos cœurs, le sien nous est fermé!.... Quelle lâcheté! quelle indigne bassesse!....

Ce reproche, qui n'étoit que trop mérité, me causa un si violent transport de colère, que, sans Gélanor, je me serois porté à quelque extrémité funeste. Arrêtez, insensé, s'écria le philosophe, arrêtez, n'achevez point de vous déshonorer, en vous vengeant d'un rival sans défense.... La voix imposante de la vertu me fit rentrer en moi-même; mais Gélanor n'avoit pu m'éclairer sans m'irriter. Je le quittai brusquement, et je fus me renfermer seul dans mon appartement, afin de me livrer sans contrainte

à mon chagrin et à toute ma mauvaise humeur.

Cependant, devenu sombre, impatient, farouche, je fuyois la société, j'errois tristement dans mon palais, et, malgré moi, je cherchois Rosamire. Elle m'évitoit; et lorsque je voulois m'approcher d'elle, je voyois sur son visage tant de dédain et d'embarras que je n'osois lui parler. Un soir je la trouvai seule dans un des bosquets du jardin; elle étoit assise et plongée dans la plus profonde rêverie. J'avançai; et m'apercevant qu'elle venoit de pleurer, je lui demandai le sujet de son chagrin. Elle soupira. Zumio me quitte dans l'instant, répondit-elle; je l'ai vu mécontent de moi, et je m'en afflige.... Il est mécontent! repris-je avec une extrême satisfaction, et pourquoi?... A cette question, Rosamire me regarda avec indignation, et ne répondit rien. J'eus beau la presser, la questionner, elle s'obstina à garder le silence. L'espérance venoit d'entrer dans mon cœur: Zumio étoit mécontent, Rosamire n'osoit me parler, j'imaginai qu'elle avoit pénétré mes sentimens, et qu'elle en étoit touchée. J'oubliai tout

mes résolutions, et ce que je devois à l'attachement de Zumio; je me précipitai aux genoux de Rosamire, et je lui déclarai mon amour dans les termes les plus passionnés. Il me fut impossible d'obtenir une réponse. Mais je ne vis point l'expression de la colère sur le beau visage de Rosamire, et je démêlai dans ses yeux quelques mouvemens de joie. Dans ce moment je sollicitai une réponse avec une nouvelle ardeur. Rosamire, toujours muette, fit un mouvement pour se lever et pour me fuir; craignant de lui déplaire, je ne voulus pas la contraindre davantage, et je la quittai.

Rempli d'espérance, ou, pour mieux dire, ne doutant point de mon bonheur, j'allai chercher la solitude pour rêver à Rosamire. Je me promenois depuis deux heures, lorsque tout à coup Zumio s'offrit à mes yeux; il étoit animé de la plus violente colère. Eh bien! perfide, s'écria-t-il, vous avez donc séduit Rosamire? Depuis quelques jours je la trouvois rêveuse, silencieuse; mais enfin mon sort est décidé : elle vient de me déclarer qu'elle ne m'aime plus, et qu'elle vous adore.....

Ah! Zumio, que m'apprenez-vous!..... Mon cher Zumio, que je vous plains!.....

Ah ! soyez assez généreux pour me sacrifier votre amour..... — Il faut bien le sacrifier ; mais je perds en même temps toute l'amitié que j'avois pour vous.... — Cher Zumio !... — Vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous ; et pour moi, je n'oublierai jamais une trahison si noire.... — Zumio, je ne vous ai point trahi : vous êtes-vous fié à moi ? Non, sans doute. Vous m'avez soupçonné avant que je songeasse à Rosamire ; sans votre injuste jalousie, vos injures et vos emportemens, jamais Phanor n'eût été votre rival. Vous m'avez outragé, aigri, poussé à bout ; en un mot, tant d'offenses m'ont fait perdre un moment le souvenir de notre amitié. J'ai été foible et non perfide. D'ailleurs, en vous enlevant le cœur de Rosamire, je ne romps point des engagemens sacrés. Rosamire n'avoit point encore promis de vous donner sa foi ; vous n'aviez reçu d'elle que des espérances. Triomphez donc, mon cher Zumio, de votre ressentiment ; ne vous exagérez point mes torts. Rosamire change, oubliez-là, et ne troublez pas ma félicité par des plaintes qui m'affligeroient. En achevant ces mots, je m'approchai de Zumio pour l'embrasser ; il me repoussa avec horreur, en me disant : *Je vous abhorre !* et aussitôt il disparut.

Ma surprise fut extrême. J'étois heureux; j'excusai cet emportement, et, sans m'en occuper davantage, je volai aux pieds de la charmante Rosamire. Elle me reçut d'abord avec beaucoup d'embarras; mais quel fut ensuite l'excès de ma joie, lorsque Rosamire, en rougissant, me dit qu'elle m'aimoit uniquement; qu'elle n'avoit eu pour Zumio qu'un simple mouvement de préférence; qu'elle avoit pour moi une passion véritable.... Eh quoi! m'écriai-je, vous m'aimez pour moi-même! Etes-vous bien sûre que l'ambition..... Qu'osez-vous penser, interrompit Rosamire? Ah! seigneur, bannissez à jamais un soupçon outrageant. Je n'ai d'autre ambition que celle de vous plaire; et quand vous n'auriez, au lieu de ce brillant palais, qu'une chaumière à m'offrir, je vous préférerois à tous les rois et à tous les génies de l'univers.

Jugez des transports que dut me causer une semblable réponse faite dans le palais de la Vérité! Combien je me félicitois de le posséder ce palais qui me procuroit un bonheur si pur! Car enfin, disois-je, si nous n'étions point ici, pourrois-je me persuader qu'il n'y a point d'exagération dans un tel discours?...

Je ne m'arrachai d'auprès de Rosamire que pour aller ordonner les préparatifs de l'hymen qui devoit nous unir le lendemain. Le palais retentit bientôt de cette nouvelle. Arpalice, depuis plus de quatorze jours, connoissoit enfin la vertu du palais magique où je l'avois conduite : soustraite à tous les yeux, et renfermée dans son appartement, elle y cachoit sa honte et ses fureurs, et elle attendoit avec une impatience inexprimable l'expiration des trois mois de séjour qu'on étoit forcé de faire dans ce palais. Zumio, devenu mon ennemi, s'étoit enfermé avec elle. Pour moi, uniquement occupé de Rosamire, je n'étois en état ni de me repentir d'un tort, ni de sentir le malheur d'être haï justement.

Combien la nuit me parut longue! Le flambeau de l'hymen ne devoit s'allumer pour moi qu'avec le jour!..... J'épousois la plus belle et la plus aimable personne de l'univers; j'étois certain de sa vertu, de l'honnêteté de son caractère, de la pureté de son âme; j'étois sûr d'être passionnément aimé; je retrouvois cette félicité que la charmante Agélie m'avoit [illegible] un moment, et Rosamire, moins vive, moins piquante

qu'Agélie, n'avoit ni ses caprices ni sa singularité, et sembloit me promettre un bonheur plus solide et plus durable.

Aussitôt que parurent les premiers rayons de l'aurore, ne pouvant plus commander à mon impatience, je me rendis invisible, et je volai à l'appartement de Rosamire : je voulois lui porter une corbeille remplie de fleurs et de pierreries, et dans laquelle j'avois mis un billet que je désirois qu'elle reçut à son réveil. Je pénétrai dans sa chambre sans pouvoir être vu, ni entendu. Rosamire étoit encore endormie. Après avoir posé la corbeille à ses pieds, je m'arrêtai un instant pour contempler Rosamire. J'allois enfin me retirer, lorsque, par hasard, mes yeux se portèrent sur une table qui étoit à côté de Rosamire; mais que devins-je en apercevant sur cette table la boîte, le talisman que le roi des génies m'avoit donné pour me préserver du charme attaché au palais de la Vérité! D'abord, je crois être abusé par une ressemblance trompeuse; je cherche dans ma poche, et j'y trouve ma boîte; je respire, je me rassure; je l'examine avec soin, et je crois la reconnoître. Cependant je vois encore une boîte posée sur la table de Rosamire : alors je ne puis douter

de mon malheur, je distingue parfaitement, en confrontant les deux boîtes, que celle de Rosamire est la mienne, et que l'autre, que j'avois dans ma poche, n'en est qu'une imitation. Confondu, désespéré, ne concevant rien à cette aventure, je m'empare du vrai talisman, je mets l'autre boîte sur la table de Rosamire, je remporte ma corbeille, afin qu'on ne puisse soupçonner cet échange, et je me retire doucement.

Je ne vous peindrai point ma douleur, ma colère; j'ignorois comment et dans quel temps Rosamire avoit pu s'emparer de mon talisman; mais il étoit clair qu'elle ne me l'avoit ravi que pour faire une trahison. Tout l'art de la féerie, m'écriai-je, ne sauroit donc mettre à l'abri de la perfidie des femmes! Dans ce palais même une femme trouve encore le secret de tromper!....

Aussitôt que Rosamire fut éveillée, je me rendis chez elle. Mon agitation étoit extrême. Rosamire, frappée de l'altération qu'elle remarqua sur ma physionomie, me questionna avec inquiétude. J'ai fait de tristes réflexions, lui dis-je, et, je vous l'avoue, je suis jaloux de Zumbo. Vous avez tort, répliqua Rosamire, et vous ne me rendez pas justice.

Ces mots me transportèrent, et me rendirent presque tout mon bonheur, lorsque Rosamire reprenant la parole : Vous pouvez, poursuivit-elle, compter à jamais sur ma fidélité; ma vertu est solide, inébranlable: vous allez recevoir ma foi; je préférerois la mort à l'infamie de vous trahir. Je n'avois rien promis à Zumio; j'ai pu renoncer à lui sans crime: j'ai sacrifié l'amour à l'ambition..... Que dites-vous, ô ciel! m'écriai-je. — D'où vient ce transport? reprit Rosamire étonnée. N'êtes-vous pas persuadé que je vous aime passionnément!..... — Dois-je le croire en effet?..... — Hélas! je n'ai point d'amour pour vous, et j'aime encore Zumio; mais ma vertu saura triompher aisément de cette inclination. Je ne reverrai jamais Zumio, et je m'attacherai à vous. La reconnoissance et le devoir peuvent tout sur mon cœur; vous avez beaucoup d'orgueil; je suis vertueuse: je vous persuaderai facilement que je vous adore.

A ces mots, il me fut impossible de me contenir davantage; j'éclatai et je découvris à Rosamire que j'avois repris le talisman : elle m'avoit trahi, m'écria-t-elle, Zumio est vengé d'une maîtresse ambitieuse

et d'un ami perfide! Le ciel est juste!... Oui, seigneur, l'ambition avoit séduit mon âme. Instruite de votre amour par Zumio, je ne pus dissimuler que je regrettois le rang et la puissance que l'hymen assureroit à votre épouse. Zumio, indigné, m'accabla de reproches; il m'irrita. Je lui ordonnai de me laisser seule; un instant après vous parûtes. Ne voulant pas vous faire connoître mes sentimens, je m'obstinai à garder le silence. A peine m'eûtes-vous quittée, que je vis briller sur le gazon ce fatal talisman qui s'étoit vraisemblablement échappé de votre poche, dans le moment où vous tombâtes à mes pieds. Par un hasard singulier, je possédois une petite boîte de cristal de roche absolument semblable à votre talisman: je crus d'abord ramasser ma boîte; mais en l'examinant, je découvris les lettres mystérieuses qui sont gravées sur le couvercle; alors je ne doutai point que cette boîte ne fût un talisman. Zumio m'avoit appris que la vertu du palais n'agissoit point sur vous. J'imaginai que cette boîte étoit peut-être le préservatif qui vous garantissoit de ce charme dangereux. Aussitôt je vole chez moi, je cherche, et je trouve la boîte qui ressembloit à la vôtre. Avec la

pointe d'un diamant, je trace et j'imite parfaitement les chiffres magiques. Cette opération finie, Zumio survient : j'essaie sur lui la vertu de votre talisman. Je peux dire à Zumio que je ne l'aime plus ; et je vois enfin que cette boîte me rend la faculté de déguiser mes sentimens. Je renvoie Zumio désespéré : je vous cherche, je vous rencontre ; je n'avois qu'une crainte, celle de vous trouver instruit de mon larcin, quoiqu'à peine deux heures se fussent écoulées depuis. Enfin vous me rassurez ; tandis que vous me parlez, je glisse adroitement dans votre poche ma boîte de cristal, et je garde la vôtre. Je sentois bien qu'avec le temps, en restant ici, vous ne pourriez manquer de découvrir cette supercherie ; mais je me flattois de pouvoir vous engager aisément à quitter promptement ce palais. D'ailleurs l'occasion m'avoit tentée, l'ambition me pressoit, et je n'avois pas eu le temps de faire toutes les réflexions qui auroient pu me détourner de cette entreprise.

Maintenant vous savez tout, seigneur : je me repens de vous avoir trompé ; je me reproche surtout d'avoir sacrifié Zumio. Mais enfin je n'ai point mon cœur de perver-

sité ; je ne suis point méprisable : privée du talisman que je vous avois dérobé, je puis dire encore que la vertu m'est chère, et que je ne me serois jamais écartée des devoirs sacrés qu'elle impose, si mon artifice eût réussi, et si j'eusse reçu votre foi.

A ces mots, forcé d'estimer l'ambitieuse Rosamire, pénétré de regrets, accablé de désespoir, et plus amoureux que jamais, je me jette à ses pieds. O Rosamire, m'écriai-je, il ne m'est pas possible de surmonter cet amour que vous ne pouvez partager ? Je ne suis point aimé..... mais du moins daignez me donner le droit de vous aimer toujours ; daignez consentir encore à régner dans ce palais ; que l'hymen unisse à jamais mon destin et le vôtre : je suis prêt à vous conduire à l'autel ; venez..... — Seigneur, répondit Rosamire, je n'ai point un caractère héroïque, mais je n'ai pas une âme basse. En vous épousant par ambition, j'aurois voulu m'acquitter en faisant votre bonheur. Je n'ai plus cet espoir, et je renonce à vous.

J'admirai cette délicatesse estimable de Rosamire, et j'essayai vainement de la combattre. Rosamire persista dans son refus. Je revit Zumio, et l'instruisit de tout ; elle prit

la résolution de quitter le jour même le palais de la Vérité, et Zumio me déclara qu'il étoit décidé à la suivre. Je me flatte, ajouta-t-il, qu'aussitôt que nous serons sortis de ce maudit palais, Rosamire pourra me persuader qu'elle n'a eu avec moi qu'un tort léger dont je dois perdre le souvenir. Adieu, seigneur, et pour toujours, si vous vous fixez ici; car je fais serment de n'y revenir jamais.

— Eh quoi! Zumio, vous m'abandonnez?

— Je ne vous hais plus, puisque Rosamire ne vous aime pas, mais je conserve encore un vif ressentiment; si je pouvois vous le cacher, comme j'ai encore au fond de l'âme de l'attachement pour vous, et que vous me faites pitié, je serois capable, pour vous consoler et pour exciter votre reconnoissance et votre admiration, de vous sacrifier une femme qui, après tout, m'a sacrifié moi-même. Mais vous lisez dans mon cœur: je ne puis vous rien déguiser; il ne m'est pas possible de me montrer plus généreux, moins vindicatif que je ne le suis en effet; d'ailleurs, si par la suite je me repentois d'avoir fait un semblable sacrifice, vous le sauriez dans l'instant, et j'en perdrois tout le fruit. Ainsi, adieu, seigneur: si vous voulez conserver des

amis, choisissez, croyez-moi, un autre domicile.

Zumio me quitta. J'eus la douleur amère de le voir partir avec Rosamire, et je perdis à la fois dans ce jour funeste ma maîtresse et mon ami. Gélanor me restoit; car la curiosité le retenoît dans un lieu qui fournissoit à un philosophe tant de sujets de réflexions. Touché de ma tristesse profonde, il me pressoit d'abandonner mon palais. Non, Gélanor, lui disois-je, non: j'y veux rester jusqu'à ce que j'aie trouvé une femme aimable, vertueuse et sensible, qui puisse me dédommager de tous les maux que l'amour m'a causés jusqu'ici.

Un jour que je me promenois seul dans un bois de myrtes et d'orangers, Gélanor vint me trouver: Je vous annonce, me dit-il, deux nouveaux hôtes, un homme et une femme d'une figure charmante, qui viennent d'entrer étourdiment dans ce palais, et qui ont été ensuite très-affligés, en apprenant qu'ils étoient obligés d'y passer trois mois. Ils tiennent conseil ensemble, et je crois qu'ils veulent vous demander la permission de se marier ici.... Mais il est vraisemblable qu'au bout d'un quart d'heure de conversation, ils

perdront cette envie; car il ne faut pas plus de temps pour brouiller dans ce palais les amans les plus tendres.

Comme Gélanor achevoit ces paroles, nous aperçûmes le jeune homme qui venoit à nous; je m'approchai de lui, et je lui demandai s'il persistoit encore dans la résolution d'épouser sa maîtresse. Oui, seigneur, répondit-il; et cette résolution sera d'autant plus solide, que ce n'est point l'amour qui l'inspire. — Comment! vous n'êtes point amoureux? — Non, seigneur. J'aimois passionnément autrefois cette même personne; elle partageoit mes sentimens; un événement extraordinaire nous sépara : ma maîtresse fut enlevée; on ne me l'arrachoit que pour la persécuter. Je le savois, et en même temps j'ignorois dans quel lieu du monde on la conduisoit; mais l'amour m'imposoit l'obligation de la chercher, et je quittai ma patrie, en faisant le serment de n'y revenir que lorsque j'aurois retrouvé celle que j'adorois. Mon voyage dura plus de trois ans. L'amour me suivit, plutôt me guida; il m'entraîna dans la route que je parcourus pendant la première année; mais enfin la course se prolongea trop pour lui : il m'abandonna; je

m'en passai, et quoiqu'il m'eût quitté, je continuai mon chemin; cependant j'allai moins vite, je m'arrêtai plus souvent, je m'arrêtai trop, et je devins infidèle.

L'honneur et l'amitié me rappelèrent mes sermens : je repris mon voyage; je retrouvai celle que j'avois si passionnément aimée, et qui n'étoit plus à mes yeux qu'une amie intéressante et chère. Elle fut profondément touchée de ce que j'avois fait pour elle; mais incapable de tromper, elle m'avoua qu'il n'étoit plus en son pouvoir de partager l'amour qu'elle croyoit m'inspirer encore, et que, durant une si longue absence, un autre objet avoit su toucher son cœur. Maintenant, ajouta-t-elle, j'ai recouvré ma liberté; je sens que je suis pour jamais à l'abri des séductions de l'amour : que ma sincérité, ô Nadir, vous prouve ma reconnoissance; si, après cet aveu, vous m'aimez encore, je suis prête à vous consacrer ma vie. Vous avez perdu une maîtresse passionnée; mais vous pouvez trouver en moi une épouse fidèle, et l'amie la plus tendre.

Ce discours m'enchanta : je cessai à mon tour de dissimuler; j'ouvris mon âme à cette amie généreuse autant qu'aimable; je la pres-

sai d'unir son sort au mien, et elle me promit de me donner sa foi aussitôt que nous serions arrivés dans notre patrie. Nous partîmes sur-le-champ. Au bout d'un mois nous approchions des lieux chéris où nous avons reçu le jour, lorsque ce palais brillant s'est offert à nos regards; entraînés par la curiosité, nous y sommes entrés: mais puisque nous devons y passer trois mois, je vous conjure, seigneur, de permettre que l'hymen nous y unisse. — J'y consens, répondis-je, si votre maîtresse le désire. — Tenez, seigneur, la voici, reprit Nadir; elle s'avance vers nous, daignez l'interroger.

A ces mots, je tourne la tête; j'aperçois en effet cette jeune personne... Je tressaille, mon cœur palpite avec violence; je m'élance au-devant de ses pas.... Ciel! m'écriai-je, c'est Agélie!..... Je ne me trompois pas, c'étoit elle-même. La surprise, le saisissement, un sentiment inexprimable mêlé de douleur, de dépit et de joie, tant d'émotions diverses et violentes me rendent immobile. Agélie garde un instant le silence; enfin, éclatant de rire: Eh bien! seigneur, me dit-elle, vous êtes donc incorrigible?... car maintenant je connois la vertu de ce palais... Quoi! voilà tout

le fruit que vous avez retiré de mes leçons et de mes conseils? Je ne pus supporter cette plaisanterie, et surtout l'air gai et le ton dégagé avec lesquels Agélie me parloit; outré, désespéré, je ne répondis rien, et je me retirai précipitamment pour lui cacher un trouble qu'il m'étoit impossibe de dissimuler. Je n'avois jusqu'alors aimé véritablement qu'Agélie; cette passion, qui avoit été si vraie, si violente, se ralluma : je revis encore Agélie; je la trouvai plus aimable et plus charmante que jamais; elle avoit tant de naturel, de franchise et d'esprit, qu'il n'étoit pas possible que le palais de la Vérité lui fît rien perdre de ses agrémens et de sa grâce.

Nadir n'étoit plus amoureux d'elle; Agélie n'avoit pour Nadir que de l'amitié; l'espérance vint me séduire; je parlai, je conjurai Agélie de préférer à l'indifférent Nadir un amant passionné. Songez, lui dis-je, que Nadir n'a plus d'amour, et que je vous adore. Seigneur, répondit Agélie, l'amour passe; mais le souvenir des procédés reste, et voilà ce qui forme des attachemens [illegible] pu oublier la passion de Nadir, et je n'oublierai jamais qu'il s'est exilé de sa patrie, et qu'il a parcouru l'univers pendant trois

ans pour me chercher, pour venir à mon secours....—Quoi! vous auriez la barbarie d'épouser Nadir à mes yeux?... vous me réduiriez au désespoir?....—Ce désespoir ne seroit qu'un caprice. Pouvez-vous me demander sérieusement de vous sacrifier un ami si fidèle et si généreux, vous qui n'avez même pas eu le petit mérite (car ce mérite est toujours involontaire) de regretter, du moins pendant un espace de temps raisonnable, la maîtresse que vous aviez perdue par votre faute? Les habitans de ce palais ne sont pas discrets; je les ai questionnés : ainsi vous imaginez bien que je connois de réputation Arpalice et Rosamire. Ne me parlez donc plus d'un sentiment qui ne peut me toucher; ouvrez les yeux, seigneur : vous êtes né vertueux, vous êtes aimable; mais tant que vous conserverez la défiance injurieuse et l'imprudente curiosité qui vous caractérisent, vous ne connoîtrez ni le repos ni le bonheur. Voyez, seigneur, ce que vous a déjà coûté cette manie funeste qui vous porte à vouloir pénétrer les replis les plus secrets du cœur de ceux que vous aimez; sans parler de moi, songez à cette charmante Rosamire : elle est honnête, vertueuse, sensible aux bienfaits,

capable de reconnoissance; en tout autre lieu que dans ce palais, elle auroit pu, en vous épousant, vous rendre parfaitement heureux. Et cet aimable petit Zumio, qui vous aimoit tant! vous l'avez forcé de vous quitter!... Ah! seigneur, cessez de vouloir détruire des illusions nécessaires; abandonnez ce palais fatal, ou renoncez pour jamais à l'amitié, à l'amour, à la société, enfin à tous les sentimens et à tous les plaisirs qui font la douceur et le charme de la vie.

Ce discours fit sur mon cœur une impression d'autant plus profonde, qu'Agélie, avec une inébranlable fermeté, persista dans la résolution d'épouser Nadir. Ne pouvant supporter un spectacle si cruel, je pris enfin mon parti; et voulant du moins emporter l'estime d'Agélie, je comblai Nadir de bienfaits, et je promis à Agélie que la défiance, l'inquiétude et la jalousie ne me ramèneroient plus dans le palais de la vérité. Il seroit plus sage encore, dit Agélie, de former le projet de n'y revenir jamais. Je ne puis prendre cet engagement, répondis-je; mais afin de vous prouver que du moins mon intention est d'y venir rarement et d'y séjourner peu, je vous donne, ô ma chère Agélie, ce talisman que

l'ambitieuse Rosamire m'avoit dérobé; cette boîte, vous le savez, est un préservatif certain contre la vertu de ce palais : vous devez rester ici près de trois mois encore; dans cet espace de temps, ce talisman pourra vous être de quelque utilité: il est à vous, gardez-le; j'y renonce à jamais. Je l'accepterai, répondit Agélie, si vous me permettez de le donner à Nadir. Il est toujours pénible de tromper : il est souvent si doux de souffrir qu'on nous abuse!..... Si je suis satisfaite de Nadir, je ne craindrai point alors qu'il puisse lire dans mon cœur..... permettez que je lui confie ce talisman.... —Vous en êtes la maîtresse : c'est pour votre bonheur que je vous le sacrifie. Maintenant qu'il est entre vos mains, daignez écouter, pour la dernière fois, l'expression fidèle des sentimens que vous m'inspirez. Agélie, hélas! je n'ai rien aimé comme je vous aime.... Je ne vous oublierai jamais.... Adieu.... Plaignez le malheureux Phanor.... votre compassion et votre estime sont les seules consolations qui puissent [illegible] douleur.

A ces mots je vis couler les pleurs de l'aimable et sensible Agélie; trop attendrie pour pouvoir me répondre, elle me tendit une

main que je baignai de larmes..... Enfin je m'arrachai d'auprès d'elle, je la quittai pour toujours, et je sortis du palais de la Vérité, dans lequel je ne suis jamais rentré depuis cet instant.

Telle est mon histoire, ajouta le génie, tel est cet important secret que j'ai eu le courage de vous cacher pendant plus de seize ans. Je n'ai jamais douté, ma chère Altémire, de votre vertu, de votre tendresse; le palais de la Vérité ne peut rien ajouter à mon estime pour vous, et il pourroit affoiblir, ou du moins altérer, pendant quelques instans, cet attachement si vrai qui nous unit; si vous m'en croyez, nous ne ferons point ce dangereux voyage. Non, Phanor, répondit la reine, je veux jouir du bonheur de vous répéter dans le palais de la Vérité que je n'ai jamais aimé que vous.

Le génie, au fond de l'âme n'étoit pas fâché que la reine montrât une obstination qui prouvoit si bien sa vertu; cependant il exigea qu'elle réfléchît mûrement pendant six mois: Si, au bout de ce temps, vous n'avez point changé d'opinion, nous partirons sur-le-champ. Les six mois écoulés, la reine voulut partir, et emmener avec elle

sa fille et Philamir, ce jeune prince qui devoit épouser Zéolide. Ma fille, dit la reine, est sûre du cœur de Philamir ; mais elle désire qu'il puisse lire dans son âme, et qu'avant de recevoir sa main il connoisse ses sentimens. Le prince est prévenu du charme attaché au palais, et il brûle de nous y suivre. Zéolide veut encore que j'emmène son amie, l'aimable Palmis, qui nous est si chère, et je compte l'instruire ce soir de la vertu du palais. Mon projet est aussi, reprit le génie, d'emmener trois ou quatre courtisans, que je ne serai pas fâché de connoître; je veux leur laisser ignorer dans quel lieu redoutable pour eux je vais les conduire; car si je les en prévenois, j'imagine qu'ils trouveroient quelque prétexte pour se dispenser du voyage. Ainsi, recommandez bien le secret à Zéolide, Philamir et Palmis.

Le soir même la reine et la jeune princesse confièrent ce secret à leur amie. Palmis d'abord montra plus de surprise que d'empressement de faire le voyage; cependant, après un moment de réflexion : Au reste, dit-elle, je n'ai rien d'essentiel à me reprocher; j'ai pour vous un attachement sincère : ainsi je me dis prête à vous suivre. Palmis joignit à cette

promesse une confidence; elle aimoit un jeune homme de la cour, nommé Chrisal; elle craignoit sa légèreté naturelle : Chrisal étoit à la mode; cet avantage en amour n'inspire pas la confiance : Palmis désira que son amant fût du voyage, et le génie y consentit.

Enfin on partit; le génie, la reine, la jeune princesse, Philamir et Palmis connoissoient seuls le palais de la Vérité, et à mesure qu'ils en approchoient, leur gaieté se dissipoit; la tristesse et l'inquiétude s'emparoient de leurs cœurs. Zéolide étoit la plus tranquille; mais le jeune prince devenoit distrait et rêveur, Palmis s'attristoit visiblement, et la reine s'alarmoit en remarquant le trouble de Phanor. Les courtisans, qui n'étoient point instruits de ce mystère, s'efforçoient en vain de ranimer la gaieté éteinte du génie, de la reine et de Zéolide. L'amant de Palmis, l'aimable et brillant Chrisal, n'avoit jamais montré plus de désir de plaire et plus de grâce; et lorsqu'il entretenoit Palmis en secret, il lui peignoit sa passion avec tant de sentiment et tant de feu, que Palmis étoit forcée de se reprocher ses doutes et ses craintes.

Dans le nombre des courtisans qui suivoient le génie, il y avoit un homme d'un caractère

bizarre, et qu'on rencontre rarement dans les cours. Aristée (c'étoit le nom de cet homme) avoit rendu de grands services à l'état; parvenu aux honneurs les plus éclatans par son seul mérite, il n'étoit déjà plus jeune lorsqu'il parut à la cour pour la première fois; il y apporta des manières sauvages et une rudesse qui lui donnoient un air d'originalité d'autant plus piquant, que cette tournure contrastoit davantage avec celle de tous les gens qu'on y voyoit. Un courtisan caustique et frondeur ne devoit pas devenir un favori; par cette raison même, il réussit d'abord assez généralement. On s'amusa de sa singularité, ensuite on reconnut qu'il avoit autant d'esprit que de mauvaise humeur: alors on chercha à l'éloigner; mais il étoit établi, le génie et la reine l'estimoient, il resta à la cour; et, ce qu'il y eut de plus extraordinaire, il n'y démentit point son caractère; non seulement jamais il ne se permit une flatterie, mais jamais un éloge ne sortit de sa bouche: enfin, quoiqu'il fût capable de servir ses amis avec zèle, il ne dit de sa vie une chose agréable à personne, et ne fit une protestation d'amitié.

Cependant on approchoit du palais de

la Vérité; le génie eut un entretien particulier avec la reine. Je vous avoue, lui dit-il, que je n'entrerai point sans chagrin dans ce palais qui m'a été si funeste, et je ne puis me dissimuler que j'aurai grand besoin de votre indulgence. Dans l'espace de dix-sept ans, quel mari n'a pas eu quelques torts à se reprocher? Vous m'affligerez beaucoup, si vous m'interrogez avec détail sur ma conduite passée.... Eh bien! seigneur, reprit Altémire avec humeur, je vous promets de ne vous point faire de questions.... Je prends le même engagement, interrompit le génie. Non, seigneur, répliqua la reine, je n'ai rien à me reprocher, et je ne crains point votre curiosité. Et moi, reprit le génie, j'en conviens, je redoute la vôtre; je serai forcé de répondre avec la plus exacte sincérité... Avouez, dit la reine, que vous vous repentez vivement à présent d'avoir sacrifié à cette charmante Agélie, que vous avez tant aimée, ce talisman précieux qui vous donnoit l'heureuse possibilité de déguiser vos sentimens dans le palais de la Vérité? Phanor soupira et ne répondit rien, et la reine tomba dans une rêverie profonde et sombre rêverie.

Enfin on aperçoit les murs brillans du

palais magique; plus d'un cœur fut ému, mais on sentoit trop tard toutes les conséquences de ce dangereux voyage. On descend des chars, on s'avance, et l'on passe les portes fatales. En entrant dans le palais, le premier objet qui frappa les regards du génie, ce fut le vénérable Gélanor, ce vertueux philosophe qu'il avoit laissé plus de dix-huit ans auparavant dans le palais de la Vérité. Phanor quitte précipitamment la reine, et, charmé d'avoir un prétexte de s'éloigner d'elle, il court embrasser Gélanor et l'emmène dans les jardins. Ah! seigneur, dit le vieillard, avec qui venez-vous dans ce palais?...—Avec ma femme....—Votre femme, ô ciel! y pensez-vous, seigneur?... — Je suis sûr de sa vertu..... — Eh! seigneur, depuis dix-neuf ans que j'habite ces lieux, j'y ai vu tant de maris arriver avec sécurité et partir détrompés pour jamais!...—Je ne puis avoir cette crainte, puisqu'Altémire connoissoit la vertu de ce palais, et qu'elle a voulu l'habiter. Si n'ai guère d'inquiétude sur ce qu'elle m'apprendra, je ne crains que ce qu'elle me forcera de lui dire.

Mais, de grâce, sage vieillard, satisfaites

ma curiosité: le temps n'a pu effacer encore Agélie de mon souvenir, et tout en ces lieux me la rappelle. Dites-moi si, après mon départ, elle épousa Nadir.... — Oui, seigneur, et le jour même elle remit à Nadir le talisman qu'elle tenoit de vous. Nadir, profondément touché d'un procédé si délicat et si généreux, s'imposa la loi de ne jamais questionner son épouse: de cette manière ils passèrent ici leurs trois mois dans la plus parfaite intelligence: imitez cet exemple, seigneur.—J'y suis disposé, pourvu que la reine y consente.

Tandis que Phanor s'entretenoit avec le philosophe, Zéolide se promenoit de son côté avec sa mère et le reste des voyageurs. La jeune princesse marchoit en avant, et Philamir étoit à côté d'elle. Après un moment de silence, Philamir prenant la parole: Depuis que nous sommes ici, j'éprouve un embarras insurmontable.... Je n'ose vous parler de mes sentimens, je crains que mes expressions ne vous paroissent moins tendres. — Vous exagériez donc avant que nous fussions dans ce palais?... — J'en ai peur. — Ingrat!... Et moi, jusqu'à ce moment, je

ne vous ai montré qu'à demi la tendresse que vous m'inspirez.... — Ah ! Zéolide !.... quel aveu charmant !.... — Dites-moi donc que vous m'aimez... — Oui, je n'ai jamais aimé que vous, et vous seule pouvez assurer le bonheur de ma vie. Ah ! s'écria Zéolide, je suis satisfaite !... Nous prouverons, cher Philamir, que ce palais ne peut être fatal aux vrais amans, et que loin de détruire l'amour, il l'accroît encore en dissipant tous les doutes que produit souvent une tendresse vive et délicate.

Comme Zéolide prononçoit ces paroles, la reine et Palmis se rapprochèrent d'elle; Philamir s'éloigna, les princesses se séparèrent du groupe de courtisans qui se dispersèrent dans les jardins; Philamir et Chrisal prirent le chemin d'un petit bois, à l'entrée duquel ils trouvèrent une jeune personne assise sur un banc de gazon; elle étoit jolie: Chrisal voulut absolument la voir de près et lui parler: le prince, au bout d'un moment d'entretien, s'aperçut facilement que cette jeune personne venoit d'arriver, et qu'elle ne connoissoit pas mieux que Chrisal l'impossibilité où elle se trouvoit de déguiser ses sentimens; il lui demanda son nom; elle

répondit qu'elle s'appeloit Azéma. Vous avez, lui dit Chrisal, une petite mine de fantaisie très-agréable. Chrisal, qui croyoit donner une louange fort exagérée, fut très-surpris de l'air dédaigneux avec lequel Azéma reçut ce compliment. Quoi donc, reprit-il, vous êtes femme, et la flatterie ne vous séduit pas?... — Vous appelez cela de la flatterie! vous me trouvez donc laide?.... — Laide! mais je viens de vous faire entendre que je n'ai jamais rien vu de si charmant que vous... — En vérité, vous extravaguez; au reste, peu m'importe : malgré toute ma coquetterie, je n'éprouve nulle envie de vous plaire... — Voilà de la franchise et de la naïveté.... — Vous me croyez naïve? vous êtes pénétrant!.... — Au moins vous êtes sincère.... — Je ne dis jamais un mot de vrai, mais je sais en effet prendre un air naïf, et persuader que je suis l'ingénuité même.

A ces mots Chrisal éclate de rire; et Azéma se tournant vers Philamir : Et vous, seigneur, poursuivit-elle, pourquoi donc gardez-vous cet obstiné silence?... — Que vous importe? répondit en riant Philamir.... — Votre figure m'intéresse. — Et moi je n'en

ai jamais vu d'aussi piquante que la vôtre.— Réellement vous me plaisez beaucoup; je parie que vous êtes bien sensible, bien crédule... — En effet, je sais aimer... — Oui, comme un enfant, j'en suis sûre. Auriez-vous par hasard *une grande passion?* — Une passion qui fera le destin de ma vie... — Je m'en doutois, et cela m'enchante.... — Et pourquoi, je vous prie?... — J'aime à déranger les grandes passions. Celle que vous aimez est-elle ici? — Oui. — Je la verrai, et, si elle est assez jolie pour piquer mon amour-propre, je vous rendrai infidèle. Ce soir je me promenerai dans le bois d'orangers : je vous en instruis afin que vous veniez m'y trouver.

En disant ces paroles, Azéma se leva; Philamir voulut la retenir : Laissez-moi, dit-elle; je veux avoir l'air de vous trouver dangereux et de vous fuir. Alors Azéma, prenant un maintien sérieux et modeste, fit une profonde révérence et se retira. Voilà, s'écria Clarisal, la petite personne la plus fine et la plus extraordinaire!..... Toutes les femmes sont coquettes et artificieuses, mais celle-ci est la seule que j'aie jamais vue en convenir avec autant d'indiscrétion. Ce désir

de séduire et de tromper, joint à cet excès d'imprudence, la rend véritablement aussi piquante qu'originale. Si j'étois à votre place, seigneur, je ne manquerois pas de me trouver ce soir dans le bois d'orangers. —Y pensez-vous, Chrisal ?... — Quoi ! parce que vous êtes amoureux de la princesse ? quelle enfance ! vous vous déferez de ces petits scrupules..... Croyez-vous, demanda Philamir, qu'il soit possible de tourner la tête à une coquette du caractère d'Azéma ? Assurément, répondit Chrisal ; si vous vous y prenez bien, vous en viendrez à bout. Moi, reprit le prince, je ne forme certainement pas un semblable dessein... mais j'avoue que ce rendez-vous pique ma curiosité.....

Palmis, qui parut tout à coup au détour d'une allée, interrompit cette conversation ; elle n'avoit pu trouver encore l'occasion de s'entretenir sans témoins avec Chrisal. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle s'approcha de lui, et le prince les laissa tête à tête. Palmis étoit émue, elle craignoit de questionner son amant ; et Chrisal, distrait et préoccupé, ne remarquoit ni son trouble ni son embarras. Enfin Palmis poussant un profond soupir : Chrisal, dit-elle, vous vous taisez ; mais du

moins pensez-vous à moi? A cette question, Chrisal prenant l'air du monde le plus passionné, et baisant tendrement la main de Palmis: Non, dit-il, point du tout, et jamais je ne m'occupe de vous, je vous le proteste.... — Quoi! se peut-il? s'écria Palmis. —Ingrate, en doutez-vous? interrompit vivement Chrisal. Ah! Palmis, que vous êtes injuste! Oui, continua-t-il en se jetant à ses pieds, je n'ai jamais songé qu'à vous tromper. L'ambition et la vanité seules m'attachent à vous. Palmis, rendez justice à votre amant: il est incapable d'aimer. Rassurez-vous donc, et que ces protestations si vraies ramènent la paix dans votre âme. Mais quelle vive colère se peint sur votre visage? qu'avez-vous? par quel caprice refusez-vous aujourd'hui de me croire? Vous faut-il des sermens? ils ne me coûtent rien. Perfide! s'écria Palmis. Elle n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole; accablée de douleur, elle tomba sur un banc. Chrisal toujours à ses genoux, feignit de verser des larmes. Vous le voyez, dit-il, je fais semblant de pleurer. Belle Palmis, vous m'excédez; et quoique vous soyez naturellement aussi déraisonnable qu'insipide, vous

ne m'avez jamais paru aussi mortellement ennuyeuse.

A ces mots, Palmis repoussant Chrisal avec indignation: Éloignez-vous, lui dit-elle; vous me faites horreur... Certainement, reprit Chrisal, il y a quelque chose là-dessous; ceci n'est pas naturel. Ah ça, poursuivit-il d'un air dégagé, expliquons-nous. Avez-vous envie de rompre? voulez-vous me quitter?..... Il n'est point du tout nécessaire pour cela de prendre ce ton tragique. Restons amis du moins. Je le désire; car, par votre crédit et par votre faveur, vous pouvez être encore utile à ma fortune. Pour toute réponse, Palmis se leva avec impétuosité, et, lançant un regard terrible sur Chrisal, elle s'éloigna précipitamment.

Chrisal resta confondu. Comme il réfléchissoit à cette aventure, il entendit un grand tumulte de voix. Il marcha vers le lieu d'où partoit le bruit, et il entra dans une salle de verdure qu'il trouva remplie de voyageurs nouvellement arrivés dans le palais. Il y voit environ trente personnes assises sur des [illegible] de gazon, et formant un cercle autour du sage Gélanor. Chrisal, en entrant, demanda pourquoi tous ces étrangers étoient ras-

semblés. Seigneur, répondit Gélanor, je suis chargé depuis dix-neuf ans de faire les honneurs de ce palais, je ne néglige rien pour en rendre le séjour agréable aux étrangers, et je n'exige d'eux qu'une chose, c'est, le jour même de leur arrivée, de me suivre dans cette salle, et de répondre à une seule question que je fais à chaque personne..... — Quelle est cette question? — Je désire savoir s'ils se trouvent heureux. — Eh bien! avez-vous rencontré beaucoup de gens satisfaits de leur sort? — J'inscris les noms de ceux-là sur un livre, et j'en suis encore à la première page. Hélas! on ne doit pas s'en étonner, puisque les vertus et la raison produisent seules le bonheur. — Avez-vous déjà commencé votre interrogatoire aujourd'hui?.... — Oui: j'ai questionné la moitié de cette assemblée, à peu près. Mais vous, seigneur, voulez-vous me répondre? — Volontiers. J'ai eu les plus brillans succès dans le monde et à la cour, j'ai fait une grande fortune, et j'ai perdu plus de dix femmes, qui, avant de me connaître, jouissoient d'une excellente réputation; cependant je ne suis point heureux; je m'ennuie, je ne sais jouir de rien, et je désire ce que je ne possède pas, avec une

ardeur qui me consume. — A présent, dit Gélanor, passons à un autre.

Et vous, grave étranger, poursuivit le vieillard en s'adressant à un petit homme dont la mine étoit aussi dédaigneuse que rembrunie, quel est votre état? — On m'appelle *philosophe*, répondit l'étranger d'un ton impérieux et dogmatique. — Eh bien! camarade, reprit Gélanor en souriant, vous êtes donc heureux?... — Moi! point du tout. — Qui vous empêche de l'être? — L'orgueil. Je m'étois associé avec quelques personnes de mon caractère; nous avions formé un projet vaste et hardi; nous voulions dominer, régner sur les esprits; nous avions pour chef un célèbre magicien, qui nous donna un talisman sur lequel étoient gravés ces trois mots: BIENFAISANCE, TOLÉRANCE, PHILOSOPHIE. Mes amis, nous dit le magicien, la vertu de ces trois mots est telle, que pour parvenir à votre but, il vous suffira de les répéter sans cesse, et de rester fidèlement unis et soumis à votre chef. Avec ce talisman et ma protection, vous n'aurez besoin ni de talens, ni de génie; vous pourrez hardiment dire et écrire toutes les extravagances qui s'offriront à votre esprit; vous aurez le

droit exclusif de déraisonner, d'être inconséquens, de troubler l'ordre établi, de renverser les principes de la morale, de corrompre les mœurs, sans rien perdre de votre considération. Si on vous attaque, ne répondez à aucune objection; gardez-vous d'entrer en discussion avec vos ennemis. Je vous permets les injures, des déclamations vides de sens, mais point de raisonnement; répétez constamment la même chose: BIENFAISANCE, TOLÉRANCE, PHILOSOPHIE. Si on vous prouve que vous n'êtes ni *bienfaisans*, ni *tolérans*, ni *philosophes*, ne vous effrayez pas; seulement redites et criez avec plus de force et plus d'opiniâtreté que jamais, les trois mots sacrés et magiques, BIENFAISANCE, TOLÉRANCE, PHILOSOPHIE; et vous triompherez de tous vos adversaires, du moins tant que je vivrai. Ainsi parla cet habile enchanteur. Ses promesses eurent un plein effet. Mais, hélas! nous avons eu le malheur de perdre ce chef [illegible] de nos regrets; et depuis sa mort, le [illegible] n'a plus de vertu, notre empire est [illegible] et Usurpateurs détrônés, nous n'avons plus de partisans, nous ne pouvons plus exciter de troubles *; nous tombons dans

* On écrivoit ceci quelques années avant la révolu-

l'obscurité!... En prononçant ces paroles, le prétendu philosophe fit un profond soupir.

Dans ce moment, Zoram, un des courtisans du génie, entroit dans la salle. Tenez, s'écria Chrisal en s'adressant à Gélanor, si vous voulez connoître un homme heureux, interrogez celui-ci; il est d'une gaieté, d'une folie!..... s'amusant de tout, passionné, enthousiaste..... N'est-ce pas, Zoram? — Oui, répondit Zoram, voilà mes prétentions... — Quoi! tu n'aimes pas avec fureur la musique, la chasse, les tableaux?..... — La chasse me fatigue; la meilleure musique n'est pour moi que du bruit; je n'ai pas plus de goût pour la peinture..... Mais j'ai un équipage de chasse, des musiciens, un cabinet de tableaux; je me ruine, afin de persuader que je m'amuse et que je suis heureux. — Allons, allons, cesse de plaisanter, et réponds sérieusement.

Il suffit, reprit Gélanor: laissez-moi maintenant questionner cette femme qui est assise vis-à-vis de nous, au milieu de ce jeune cercle de jeunes personnes et d'enfans. Madame, poursuivit le philosophe, vous êtes mère de

tion. Ce passage ne fait pas, comme on voit, beaucoup d'honneur à la prévoyance de l'auteur.

famille? — Vous me voyez entourée de tous mes enfans. — Vous trouvez-vous heureuse? — Mes enfans, dit l'étrangère, cette question s'adresse à vous, répondez-y. A ces mots, les deux jeunes personnes attendries se jettent dans les bras de leur mère avec l'expression de la plus vive reconnoissance, et tous les enfans s'écrient à la fois : Oui, oui, elle est heureuse! elle est contente de nous, et nous l'aimons de tout notre cœur.....

Béni soit le ciel! s'écria Gélanor, mes yeux auront vu aujourd'hui une personne satisfaite de sa destinée! De grâce, madame, dites-moi votre nom. — Je m'appelle Eudémonie. — Je désirerois encore quelques détails sur votre situation. Depuis combien de temps jouissez-vous de ce bonheur si pur et si touchant dont vous offrez l'image? — Depuis que je suis mère. — Quel genre de vie menez-vous? — Je vis dans la retraite, je consacre à mes enfans la moitié du jour, et je donne le reste à la piété et à l'amitié. — Avez-vous beaucoup d'amis? — Non, j'en ai peu, mais je puis compter sur eux. — Etes-vous riche? — Je ne le suis ni ne puis l'être. — Pourquoi? — Je hais le faste, et l'argent ne sauroit me procurer qu'un plaisir, celui de donner. — Avez-

vous de l'ambition? — Je n'en ai même pas pour mes enfans, puisque l'expérience et la raison m'ont appris que les honneurs et les richesses ne peuvent rien pour le bonheur. Comme cette bonne mère prononçoit ces paroles, Gélanor tira de sa poche son portefeuille, et il inscrivit sur son livre le nom d'*Eudémonie*. Chrisal et Zoram sortirent du bosquet, et prirent le chemin du palais.

Toute la petite cour du génie se rassembla dans le salon. Aristée, ce courtisan caustique et frondeur dont on a déjà parlé, s'entretenoit avec la reine, qui s'étonnoit de lui trouver un ton beaucoup moins brusque, des manières plus douces, et de lui entendre dire des choses obligeantes. Lorsque Zoram et Chrisal entrèrent dans le salon, la princesse alloit faire de la musique, elle accordoit sa harpe; Philamir étoit à côté d'elle; la triste et malheureuse Palmis, appuyée languissamment sur une colonne, pensoit au perfide Chrisal, et gardoit un morne silence. Chrisal s'approche du génie, qui se promenoit en rêvant; voulant donner à la reine une louange flatteuse, lorsqu'en suivant le génie, il fut assez près d'Altémire pour en être entendu, il s'arrêta, la regarda avec complaisance, et

s'adressant au génie : Comme la reine, dit-il, a bien l'air aujourd'hui d'avoir son âge !.... Il seroit impossible de lui donner moins de trente-huit ans. Altémire, quoique belle encore, n'attachoit aucun prix à sa figure; elle sourit : Vous me flattez, dit-elle. — Oui, madame, répondit vivement Chrisal, c'est bien mon projet. — Comment trouvez-vous mon habit?.... — Du plus mauvais goût, et beaucoup trop jeune pour votre majesté. Après avoir fait cette réponse d'un ton obligéant et doux, Chrisal, très-content de lui et de ce qu'il croyoit avoir répondu, s'éloigna et rejoignit Phanor.

D'un autre côté, Zoram s'avança vers Palmis, et désirant la tirer de sa rêverie en s'occupant d'elle d'une manière agréable : Eh! mon Dieu, madame, lui dit-il, comme vous avez les yeux battus et le nez rouge! Vous n'êtes pas jolie ce soir le moins du monde. N'affectez point cet air dédaigneux; ne prenez pas ce que je viens de vous dire pour une fadeur, je vous assure que c'est l'exacte vérité.

Dans ce moment la princesse s'assit, et commença à préluder. Zoram, pour soutenir sa réputation de connoisseur et d'homme

passionné pour la musique, se rapprocha précipitamment de Zéolide avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive ; la princesse chanta en s'accompagnant, Zoram l'écoutoit en battant la mesure à faux ; de temps en temps il applaudissoit comme s'il eût été hors de lui ; à la moitié de l'air, tout à coup il s'écria, en redoublant ses applaudissemens : *Ah ! que cela est ennuyeux ! que cela est ennuyeux !* Zéolide, un peu déconcertée, s'arrêta. Je suis charmé, dit-il, que madame soit la dupe de ce transport affecté : c'est pour jouer l'enthousiasme que je me suis permis cette bruyante exclamation. Ce discours causa une surprise inexprimable aux autres courtisans. On crut que le pauvre Zoram perdoit la tête, qu'il devenoit fou ; et Chrisal, qui étoit particulièrement lié avec lui, voulant paroître affligé de son malheur, prit un air attendri et consterné : Pauvre Zoram ! dit-il ; cet événement me fait grand plaisir ; j'en tirerai parti, je demanderai ce soir sa place à Phanor. En disant ces paroles, il s'approche de Zoram, l'entraîne de force hors du salon, et disparoît avec lui.

Zéolide alors demanda en riant à Philamir s'il pensoit comme Zoram, s'il trouvoit

ennuyeux l'air qu'elle venoit de chanter? Moi, point du tout, répondit Philamir; je ne l'ai pas écouté; j'étois en distraction. La princesse rougit de dépit; et Aristée prenant la parole: Pour moi, dit-il, je n'en ai rien perdu; l'air est très-agréable, et la voix de madame est si charmante!... — Comment donc, Aristée, interrompit le génie, vous devenez presque galant! — Ce n'est assurément point mon intention, reprit Aristée; je ne suis pas si caustique et si froid que je parois l'être. Mais j'ai de l'humeur, et le désir de me singulariser; je passe ma vie à fronder, à critiquer, uniquement par esprit de contradiction; en outre je me suis fait la loi de ne jamais rien louer ouvertement, et de ne flatter qu'indirectement, et dans les grandes occasions. — Ah! ah! j'entends. Dites-moi, je vous prie, m'avez-vous jamais flatté? — Vous m'estimez, parce que vous croyez que je ne vous flatte pas, et vous m'aimez, parce que je vous flatte. Vous pensez bonnement qu'un homme, avec un ton brusque et des manières grossières, ne sauroit être flatteur; vous vous défiez des autres courtisans, et vous êtes en pleine sécurité avec moi. Mais la flatterie sait prendre tant de formes! Il n'y a qu'un

seul moyen d'échapper à ses séductions ; c'est d'y être véritablement insensible : vous l'aimez, et je l'emploie avec vous ; naturellement je la hais ; si vous la méprisiez, je n'aurois jamais eu cette bassesse à me reprocher ; je ne pouvois qu'à ce prix obtenir votre confiance : si je vous abuse quelquefois, c'est vous qui m'y forcez ; c'est parce que vous m'avez corrompu que je vous trompe. Je sens mon avilissement, j'en gémis, il m'irrite contre vous, et je vous sers sans vous aimer. — Insolent, s'écria le génie avec des yeux enflammés de fureur, sortez, et ne vous présentez jamais devant moi.

A ces terribles paroles, la jeune princesse effrayée se leva ; et, suivie de Palmis, elle sortit précipitamment, et descendit dans les jardins. Hélas ! dit Zéolide, je commence à connoître combien ce palais est funeste ; ce malheureux Aristée, qui a rendu de si grands services à l'état, le voilà perdu !... Et moi-même, ai-je lieu d'être satisfaite de Phéramir ?..... Comme il m'a répondu !.... C'étoit pour lui seul que je chantois, et il ne daignoit pas m'écouter !..... A quoi donc pensoit-il ?.... Ah ! si j'avois osé le lui demander !... Palmis, partagez-vous mes peines ? —

je ne vous trouve point du tout à plaindre, répondit froidement Palmis. — Quoi! cette indifférence, ce dédain cruel de Philamir.... — Vous êtes d'une susceptibilité ridicule. — Cette expression est étrange!... — Hélas! je n'ai plus la possibilité de les choisir.... Pardonnez, madame. — Mes chagrins ne vous touchent point : je le vois, vous ne m'aimez pas.... Ah! sans doute, il est impossible, dans le rang où je suis, d'être aimée pour soi-même ; que je suis malheureuse!... En prononçant ces paroles, la princesse ne put retenir ses larmes.

Vous êtes injuste, reprit Palmis; ne calomniez point ainsi la nature humaine. Un prince veut-il savoir si les hommages qu'on lui rend sont sincères, et s'il est véritablement aimé? qu'il descende au fond de son cœur, qu'il se juge lui-même : s'il dédaigne la flatterie, s'il est capable de s'attacher, il peut être sûr qu'il a des amis tendres et fidèles.... — Eh bien! Palmis, je déteste la flatterie, je vous aime...—Eh bien! madame, je n'ai point d'amie qui me soit aussi chère que vous.

Pour toute réponse Zéolide embrassa Palmis avec transport. Soyez donc bien sûre désormais, ajouta Palmis, que votre rang ne

peut nuire aux sentimens que vous êtes faite pour inspirer. Dans nos entretiens secrets, votre amitié, votre confiance établissent entre nous la plus parfaite égalité : vous êtes aimable et sensible, je suis comblée de vos bienfaits ; le penchant et la reconnoissance, voilà les liens chers et sacrés qui m'unissent à vous pour toujours. O ma chère Palmis ! s'écria Zéolide, que vous me rendez heureuse ! Vous ne pouvez maintenant douter de mon attachement, reprit Palmis, cependant je crains encore ce palais; songez, madame, que sans la condescendance, les égards délicats et les ménagemens qui viennent du cœur, l'amitié ne sauroit subsister. Zéolide assura Palmis que rien ne pouvoit désormais altérer sa tendresse pour elle.

Tandis que les deux amies s'entretenoient ainsi, Philamir n'oublioit pas que la coquette Azéma lui avoit donné rendez-vous dans le bois d'orangers; il lui parut si curieux et si amusant de pouvoir lire dans le cœur d'une femme de ce caractère, qu'il n'eut pas le courage de résister à cette tentation ; d'ailleurs, je suis bien certain, disoit-il, qu'Azéma ne me séduira pas; Zéolide ne saura point cette aventure, et par conséquent ne

je ferai point de questions : cette dernière réflexion détermina le prince, et sur-le-champ il prit la route du bois. Il trouva Azéma nonchalamment couchée sur un lit de gazon; elle étoit posée de manière à laisser voir un pied charmant, et la moitié d'une très-jolie jambe. Elle avoit les yeux baissés, elle paroissoit ensevelie dans une profonde rêverie, et elle n'eut pas l'air d'apercevoir le prince qui s'approchoit doucement.

Lorsque Philamir fut à côté d'elle, Azéma fit un petit cri en se levant précipitamment. Quoi donc, dit le prince, je vous effraie? Je joue la surprise et la modestie, dit Azéma, mais je vous attendois, et il y a une heure que je suis dans l'attitude où vous m'avez trouvée; je me flatte, ajouta-t-elle en baissant les yeux d'un air confus, que vous avez vu mon pied et ma jambe. Philamir sourit, et assura qu'il n'avoit jamais rien vu de plus charmant. Azéma se cacha le visage avec son éventail. Que faites-vous donc? demanda le prince. —C'est pour vous faire croire que je rougis. — Je voudrois bien savoir quelle espèce de sentiment je vous inspire?... —Vous me plaisez, et j'ai le plus grand désir de vous tourner la tête. — Si je n'étois pas occupé

d'une passion aussi vraie..... — Eh bien ? — Eh bien.....ce moment ne seroit pas sans danger pour moi.... — *Danger* est plaisant ! — Je crois qu'il y en a beaucoup à vous aimer; j'ai le cœur sensible..... — Et moi ; l'imagination vive ; cela s'accorde à merveille. Je vous séduirai, j'en suis sûre.... — Votre confiance me fait peur..... — Comment donc ! vous répondez à ma pensée ? — J'ai ce talent aujourd'hui. — Il faut que, sans affectation, sous prétexte du chaud, j'ôte mes gants pour vous faire voir mes mains... — Elles sont charmantes, dit Philamir en saisissant une des mains d'Azéma. Je vais, reprit Azéma, paroître offensée de cette liberté, et vous bouder; ensuite je reprendrai l'air du sentiment.

En effet, Azéma retira sa main avec dignité, et tourna le dos à Philamir. Me bouderez-vous long-temps ? dit le prince. Mais, répondit Azéma, assez de temps pour vous donner celui de remarquer mes cheveux et ma taille. Quelles belles tresses ! s'écria Philamir tout en se moquant et en se divertissant du manége d'Azéma. Le prince ne pouvoit cependant s'empêcher de trouver qu'elle avoit de beaux cheveux, une taille élégante, et le plus joli visage du monde.

Au bout d'un moment de silence, Azéma reprenant la parole : Si vous aviez le sens commun, dit-elle, vous saisiriez cet instant, vous tomberiez à mes genoux; alors je m'attendrirois..... Philamir ne put résister à la vive curiosité qu'il éprouvoit de savoir comment Azéma s'y prendroit pour jouer l'attendrissement, et il se jeta à ses pieds. Ah! vous y voilà donc! s'écria Azéma. Charmante Azéma, reprit Philamir, dites-moi ce qui se passe maintenant dans votre âme? Je suis enchantée, répondit Azéma... J'ai vu Zéolide; je la déteste!.... Quel sera son dépit quand elle apprendra que je lui enlève son amant, car elle le saura bientôt; je l'en instruirai moi-même. Qu'il me sera doux de la désespérer!..... Elle est si belle! et l'on ne parle ici que de sa bonté, de sa vertu; mais je la calomnierai; je lui ravirai, si je puis, sa réputation.....

Azéma, en prononçant ces paroles, fut frappée de l'indignation qui se peignoit sur le visage de Philamir. Quoi! prince, dit-elle, me soupçonnez-vous de fausseté? Trouvez-vous de l'exagération dans les sentimens héroïques que je m'efforce de vous montrer? Ah! s'écria Philamir en se levant, plût au

ciel que tous les monstres qui vous ressemblent fussent obligées de parler avec autant de sincérité, elles n'inspireroient que du mépris et de l'horreur!

En achevant ces mots, Philamir sortit avec précipitation. Il fit quelques réflexions sur cette aventure. Dans quels égaremens, se disoit-il, la seule curiosité peut jeter un homme de mon âge! En voulant voir jusqu'où cette femme voudroit me mener, je me suis trouvé à ses genoux; je la méprisois, je n'étois pas sa dupe, mais elle m'amusoit, elle me paroissoit charmante; et si elle ne m'eût pas montré une âme si noire et si vile, j'allois peut-être oublier un instant Zéolide...

En réfléchissant ainsi, le prince retournoit tristement au palais, lorsque Génanor, sortant d'un bosquet, s'avança vers lui: Venez, seigneur, lui dit le philosophe, venez empêcher, s'il est possible, Chrisal et Zoram de se couper la gorge....—Comment?—En traversant les jardins il y a deux heures, ils s'accusoient mutuellement de folie; ils ont rencontré un voyageur qui les a informés de la vertu du palais; alors, effrayés de ce qu'ils avoient pu dire au génie et à la reine, ils ont été se renfermer ensemble pour concerter les

mesures qu'ils avoient à prendre. Cet entretien particulier leur a fait connoître qu'ils ne prenoient aucun intérêt au sort l'un de l'autre; ils se sont questionnés, ils ont été forcés de s'avouer réciproquement plusieurs torts anciens et nouveaux, et enfin ils ont pris la résolution de se battre. Ils sont dans le parterre, à deux pas d'ici. Conduisez-moi, dit Philamir, je vais tâcher de les raccommoder... Ah! seigneur, interrompit le philosophe, vous n'ignorez pas combien il est difficile de se réconcilier dans ce palais!

Le prince entra dans le parterre au moment où Chrisal et Zoram mettoient l'épée à la main. Le prince s'élança entre eux, et les deux courtisans lui déclarèrent qu'ils n'avoient nulle envie de se battre, et qu'ils seroient charmés si on pouvoit les raccommoder. Eh bien, dit le prince, oubliez le passé, embrassez-vous. A ces mots, Chrisal s'approcha de fort bonne grâce de Zoram, qui vint à lui les bras ouverts; Zoram dit le premier, d'un air riant: Je vous jure une haine éternelle. — Et moi aussi, répondit Chrisal. — Que dites-vous? s'écria Philamir. — Vous entendez le perfide, dit Zoram, et cependant j'allois à lui avec les mêmes sentimens!..

Au nom du ciel ! interrompit Philamir, taisez-vous.... et calmez-vous.... Seigneur, reprit Chrisal, s'il m'étoit possible de dissimuler, je chercherois à tromper ce traître; mais nous sommes forcés de dire ce que nous pensons, nous ne pouvons nous cacher notre ressentiment mutuel; je vois qu'il est inutile de lutter contre l'invincible vertu de ce palais, puisque je suis contraint de dire la vérité, moi qui ai porté si loin l'art profond de la dissimulation. Je perds aujourd'hui tout le fruit d'une étude de dix ans!... C'est vous, Chrisal, repartit le prince, qui avez le premier tort ; tâchez de dire un seul mot d'excuse à Zoram, qui, j'en suis sûr, aura la modération de s'en contenter. Je ne le puis, répliqua Chrisal; si j'essayois de lui parler, j'ajouterois encore aux outrages qu'il a déjà reçus de moi. Arrêtons, s'écria Zoram, il faut nous battre, l'honneur l'exige. Prince, daignez être témoin du combat; je me flatte qu'à la première blessure, quelque légère qu'elle puisse être, vous vous hâterez de nous séparer. En disant ces mots, les deux ennemis reprennent leurs épées, et le combat commence. Au bout de quelques minutes Chrisal reçut une petite blessure à la main

C'est assez, dit le prince; arrêtez, arrêtez. — Je ne demande pas mieux, répliqua Chrisal; cependant, prince, expliquez-vous; si vous croyez que nous soyons obligés de continuer, je suis prêt à recommencer, je suis très-attaché à la vie; mais l'honneur a beaucoup plus de prix encore à mes yeux. Tels sont aussi mes sentimens, ajouta Zoram. Il suffit, interrompit le prince, l'honneur est satisfait; séparez-vous. A ces mots, Chrisal et Zoram sortirent du parterre, et le prince retourna au palais.

Le génie et la reine venoient d'avoir ensemble une scène très-vive; Altémire, malgré ses promesses, n'avoit pu s'empêcher de questionner Phanor; ses réponses avoient causé à la reine autant de surprise que d'indignation, et les deux époux désunis et presque brouillés, se boudoient et ne se parloient plus. D'un autre côté, Zéolide parut si triste et si froide à Philamir, qu'il craignit qu'elle n'eût quelque connoissance de l'aventure du bois. Le souper ne fut pas gai; le malheureux Aristée n'osoit paroître, et Zoram et Chrisal n'éprouvoient pas le moindre empressement de faire leur cour. Palmis, toujours accablée de douleur, gardoit

un morne silence ; la reine et le génie étoient plongés dans une profonde rêverie ; et Philamir, dévoré d'inquiétude, ne parloit qu'en tremblant à Zéolide, qui daignoit à peine lui répondre.

Le lendemain matin, Philamir, qui avoit passé la nuit à réfléchir sur sa situation, se détermina enfin à demander une explication à la princesse ; il fut la chercher, et lorsqu'il se trouva seul avec elle et Palmis, il se jeta à ses pieds : O Zéolide, lui dit-il, accordez-moi ma grâce. Je vois que vous êtes instruite, ainsi je vais tout avouer.... — Instruite! interrompit Zéolide ; et de quoi ?.... — De mon aventure avec Azéma.... — Je l'ignore entièrement, mais je veux la savoir, et avec le plus grand détail. A ces mots, Philamir se repentit vivement de son indiscrétion ; mais il fallut satisfaire la jalouse curiosité de la princesse, il fallut dire qu'Azéma auroit pu le séduire un moment, si elle n'eût pas montré tant de noirceur et de perversité. Ainsi donc, reprit Zéolide, si vous n'eussiez pas été dans ce palais, si cette femme eût eu la possibilité de vous cacher l'atrocité de son âme, et qu'elle ne vous eût laissé voir que des mœurs corrompues, elle

auroit su vous rendre infidèle!.... Ah! Zéolide, s'écria Philamir, oubliez un égarement passager; j'éprouve le repentir le plus sincère. Je vous aime, je ne puis aimer que vous. Et moi, reprit Zéolide avec emportement, je vous méprise à jamais; vous n'êtes plus digne de moi, et je renonce à vous pour toujours. En disant ces mots, la princesse s'élança à l'autre extrémité de la chambre, et courut s'enfermer dans son cabinet: Palmis vint la rejoindre.

Zéolide alors donna un libre cours à ses larmes, et répéta mille fois que Philamir étoit un ingrat, un monstre, qu'elle ne le reverroit de sa vie. Palmis se taisoit; enfin, obligée de répondre à la princesse: Hélas! madame, lui dit-elle, que vous dirai-je? Si nous n'étions point ici, j'aurois l'air d'entrer dans vos sentimens: de cette manière je vous disposerois à m'écouter, ensuite je vous calmerois peu à peu, et je vous ramenerois insensiblement à la raison. — Comment! à la raison, s'écria la princesse, vous me trouvez déraisonnable? — Oui, madame. — Il faut que vous ayez bien peu de délicatesse..... — Non, mais j'ai plus d'expérience que vous n'en avez. — Cette manière de penser dimi-

nue beaucoup mon estime pour vous. — Je vous irrite, je vous aigris; je l'avois prévu. Vous êtes dominée par la passion, et je ne puis employer les ménagemens que votre état demande. — Que vous m'impatientez!..... Mais, je vous prie, essayez de me prouver que Philamir est excusable.... — Je n'y parviendrois point dans ce moment; permettez-moi de me taire.... — Non, je veux que vous me disiez tout ce que vous pensez. — Eh bien, je trouve que, dans cette occasion, vous n'avez pas le sens commun. Philamir n'a que vingt ans; une curiosité très-pardonnable, et non le projet de vous être infidèle, l'a conduit à ce rendez-vous. Cette coquette est charmante; il s'est oublié un instant, il a eu tort, mais il le sent, il se repent; cet égarement est le premier qu'on lui peut reprocher depuis qu'il vous aime; il connoît maintenant les coquettes, il les méprise sincèrement; il a pour vous la passion la plus vraie: il mérite bien son pardon. — Cependant jamais il ne l'obtiendra. — Auriez-vous donc la folie d'exiger de votre amant une fidélité scrupuleuse et parfaite? — Oui, j'ai cette *folie*. Nul sentiment ne peut subsister, si le retour n'est pas sincère. — Cela est vrai, et

voilà pourquoi l'amour dure si peu. Il est impossible qu'un homme puisse avoir la délicatesse d'une femme honnête et sensible ; on se brouille bientôt avec l'amant le plus tendre, si l'on n'a ni indulgence ni crédulité. — Enfin vous me trouvez romanesque? — A l'excès. — Vous ne me plaignez point? — Je suis fâchée de vous voir souffrir ; mais quand je compare votre situation à la mienne, il m'est impossible de vous plaindre. — Quand on s'attache à un fat, on ne mérite que trop le malheur que vous éprouvez. — Lorsqu'on s'attache à un amant qui n'a pas vingt ans, on doit s'attendre à des chagrins beaucoup plus réels que ceux dont vous gémissez.... — Quel reproche! quelle dureté!...—C'est vous qui avez commencé.... — Je n'avois pas le projet de vous fâcher ; j'ai dit sans réflexion ce que je pensois. — Et vous m'avez cruellement blessée!... je m'en souviendrai plus d'un jour..... — Et moi, je n'oublierai point l'insensibilité que vous m'avez montrée...—Vous manquez également de justice, de raison. C'est assez, interrompit brusquement Zéolide ; laissez-moi ; j'attendois de vous des consolations, et vous aigrissez mes peines ; laissez-moi. A ces mots, Palmis se leva avec dé-

pit sur-le-champ sans répondre un seul
Enfin, s'écria la princesse en fondant en larmes, Philamir me trahit, et Palmis ne m'aime plus! je perds tout à la fois!... Mais, que dis-je? il me reste une mère, allons la trouver. Alors Zéolide essuie ses pleurs, et se rend aussitôt à l'appartement de la reine.

Altémire étoit la meilleure et la plus tendre mère. Zéolide lui ouvrit son cœur, et la reine partagea ses chagrins et même son ressentiment. Combien Philamir surtout lui parut coupable! il avoit pu oublier un moment Zéolide!.... Tels sont les hommes, dit-elle. Hélas! si vous saviez tous les aveux que j'ai arrachés à votre père..... Mais Philamir est à mes yeux mille fois plus inexcusable encore. O ma fille! le plus grand tort qu'on puisse avoir avec moi, c'est de vous affliger; vos peines sont les seules qu'il me soit impossible de supporter avec courage, elles déchirent mon cœur... Ah! ma mère, s'écria Zéolide, je trouve en vous toute la tendresse que vous me témoigniez avant que nous fussions dans ce palais; vous êtes la seule qui n'ayez point avec moi changé de langage. Oui, ma chère Zéolide, reprit la reine, nulle illusion ne peut se mêler aux sentimens de la nature;

une bonne mère ne sauroit ni s'exagérer sa tendresse, ni la peindre plus vive et plus passionnée qu'elle ne l'éprouve. A ces mots, Zéolide, pénétrée de reconnoissance, se précipita dans les bras de la reine, ses larmes coulèrent sur le sein maternel, et ses maux furent adoucis.

Les deux princesses passèrent plusieurs jours enfermées tête à tête; enfin elles consentirent à recevoir le sage et vertueux Gélanor. Le philosophe sut les disposer à l'indulgence. La reine revit Phanor, et Zéolide fut elle-même chercher Palmis; les deux amies s'embrassèrent avec tendresse. Cependant une explication faite dans le palais de la Vérité, ne put dissiper tous les nuages qui s'étoient élevés entre elles. Gélanor conduisit Philamir aux pieds de Zéolide; la princesse auroit voulu pouvoir assurer Philamir qu'elle oublioit le passé; mais elle fut forcée de lui dire qu'elle l'aimoit un peu moins, et qu'elle conservoit du ressentiment et de la défiance. Le prince s'affligea, et ne put s'empêcher de convenir qu'il prenoit de l'humeur; et sans les remontrances et les conseils de Gélanor, les deux amans se seroient brouillés de nouveau; ils ne se brouillèrent pas, mais rien ne

put rétablir entre eux une parfaite intelligence.

Le génie ayant interrogé Aristée avec détail, connut que s'il n'étoit pas scrupuleusement vertueux, il avoit du moins des qualités estimables, de la probité, et de vrais sentimens de patriotisme ; il découvrit dans Chrisal un courtisan flatteur et ambitieux, mais un sujet fidèle ; et il vit que Zoram avoit plutôt des ridicules que des vices. Croyez-moi, dit Gélanor au génie, traitez ces trois courtisans avec indulgence, ne leur accordez plus une confiance aveugle ; qu'ils puissent croire désormais que le seul moyen d'obtenir votre faveur, c'est de montrer des vertus et de la droiture ; et vous en ferez d'autres hommes. Quand les souverains ont passé la première jeunesse, ils sont jusqu'à la fin de leur règne les vrais instituteurs de leurs courtisans ; ce sont eux alors qui les pervertissent, ou qui les rendent vertueux.

Phanor suivit les conseils du philosophe ; il rappela les trois courtisans confinés dans un coin du palais ; mais la société n'en devint pas plus agréable : au contraire, personne n'osoit ouvrir la bouche, dans la crainte de dire une impertinence ; lorsqu'on étoit forcé

de rompre ce silence obstiné, on ne parloit qu'en tremblant, et l'on ne disoit presque rien qui ne parût ou choquant ou déplacé. Chacun maudissoit le palais; et le seul plaisir qu'on y pût goûter, étoit celui de s'entretenir avec les voyageurs qui le remplissoient.

Un soir, Philamir, plus mécontent de Zéonide, et plus triste qu'à l'ordinaire, fut chercher Gélanor pour lui conter ce nouveau chagrin. Le prince n'avoit jamais été dans l'appartement du vénérable vieillard: il se fait conduire; arrivé à la chambre qu'habite le philosophe, il ouvre la porte, il entre; il voit une jeune femme parfaitement belle, vêtue de longs habits de deuil, et qui, assise à côté du vieillard, tenoit un livre, et lisoit tout haut. Gélanor parut embarrassé en apercevant le prince. Philamir surpris, s'avance vers la belle personne, et lui demande si elle est arrivée du jour ou de la veille. Seigneur, répondit l'inconnue, j'habite ce palais depuis six semaines. — Depuis six semaines! et personne encore ne m'a parlé de vous! Sans doute vous ne vous êtes point montrée: vous ne pouvez vivre ignorée qu'en vous cachant. — Ma situation m'oblige à fuir la société, et

mon goût me porte à chercher la solitude. Je ne vois ici que Gélanor ; je l'écoute, je m'instruis avec lui, et je ne désire point d'autres plaisirs.... — C'est assez, Mirza, interrompit le philosophe d'un ton brusque ; le prince veut me parler..... — Je n'ai rien à vous dire de bien pressé, reprit Philamir. — Et moi, dit Gélanor, je serois charmé de vous entendre sur-le-champ ; Mirza, laissez-nous. A ces mots, la belle Mirza pose son livre sur une table ; et, après avoir fait une profonde révérence, elle se retira.

Qu'elle est charmante ! s'écria Philamir, quelle modestie ! quelle grâce !... Mais pourquoi est-elle en deuil ?..... — Elle est veuve. — Depuis combien de temps ?... — Depuis un mois. Son mari arriva ici fort malade, il y mourut au bout de quinze jours. — Je parierois qu'elle a autant d'esprit qu'elle est belle ?... Vous ne répondez rien ?..... — A quoi bon toutes ces questions ?.... — C'est pure curiosité. — Seigneur, vous devriez être en garde contre la curiosité trop naturelle à votre âge ; souvenez-vous qu'elle peut mener loin.... — Celle-ci est bien innocente... Répondez-moi, Gélanor : Mirza a-t-elle de l'esprit ? — Oui, beaucoup. — Elle possède donc toutes les per-

fections ?..... — Mais, seigneur, êtes-vous venu me chercher pour me parler de Mirza? — Ce que j'ai à vous dire n'est pas fort intéressant... Toujours la même chose, je suis mécontent.... Zéolide n'est plus reconnoissable, elle a de l'aigreur, de l'humeur..... Un rien la fâche, l'irrite.... Des reproches éternels... Je m'ennuie.... Mirza a l'air si doux, si tendre!.... A-t-elle de la gaieté?.... — Eh! seigneur, que vous importe? Parlons de la princesse. Depuis que j'habite le palais de la Vérité, je n'ai jamais lu dans une âme plus noble, plus pure et plus sensible que la sienne. — Je voudrois bien savoir si elle a aimé son mari... — Comment! de qui parlez-vous donc? — De Mirza. — En vérité, seigneur, vous n'êtes pas digne de posséder le cœur de la plus charmante princesse de l'univers. Quelle différence entre vos sentimens et ceux que vous inspirez à Zéolide! Parmi les hommes rassemblés dans ce palais, il en est d'aimables; et Zéolide n'y voit que vous. Elle fixe tous les regards. Je connois deux ou trois princes qui sont éperdûment amoureux d'elle; Zéolide seule l'ignore, ou du moins n'y pense jamais.... Aussi, reprit Philamir, j'aime Zéolide uniquement; et comme je

suis sûr que j'exciterois sa jalousie si je revoyois Mirza, je vous promets, Gélanor, de ne plus revenir dans cet appartement. Le philosophe loua beaucoup cette résolution, et Philamir n'y manqua point.

En quittant le vieillard, le prince se rendit chez Palmis; il avoit pris beaucoup d'amitié pour elle. Palmis n'avoit pas autant de délicatesse que Zéolide, par conséquent il n'étoit pas possible qu'au fond de l'âme elle approuvât toujours la princesse; et forcée de dire ce qu'elle pensoit, lorsque Philamir se plaignoit de Zéolide, Palmis, quoiqu'à regret, ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'elle trouvoit la princesse déraisonnable.

Philamir et Palmis s'entretenoient ensemble, quand tout à coup Zéolide survint; le prince et Palmis rougirent. Eh quoi! dit Zéolide, je vous embarrasse? Oui, madame, répondit Palmis. — De quoi donc parliez-vous?.... — Mais.... — Répondez, je le veux. — Nous parlions de vous. Le prince se plaignoit de votre humeur. — Et vous, Palmis, que disiez-vous? — Qu'il avoit raison, et que vous deveniez insupportable..... — Ainsi donc vous aigrissez encore Philamir contre moi.... Quand je serois en effet capricieuse,

déraisonnable, mon amie devroit-elle en convenir, et avec qui ?.... — Vous oubliez, madame, que nous sommes dans le palais de la Vérité. Si je pouvois cacher ce que je pense, je ne m'occuperois que du soin de persuader au prince qu'il a toujours tort, lorsqu'il est mécontent de vous.

Zéolide n'eut rien à répondre; elle prit de l'humeur et garda le silence. Philamir et Palmis n'osoient prononcer une seule parole; enfin la princesse poussant un profond soupir : En vérité, dit-elle, vous êtes l'un et l'autre d'une société tout-à-fait aimable..... A quoi pensez-vous? Philamir..... — A Mirza. — Mirza !.... Qu'est-ce que Mirza? — Une jeune et charmante veuve que j'ai rencontrée aujourd'hui par hasard chez Gélanor. — Et sans doute vous êtes amoureux d'elle? — Je n'aime que vous, Zéolide.... — Mais vous reverrez cette Mirza si charmante? — Non : je vous sacrifie le plaisir que j'aurois à m'entretenir avec elle. — Quoi donc! me croyez-vous jalouse?....—Il est vrai...—Hélas! je ne puis vous assurer que j'ai trop de fierté pour éprouver un semblable mouvement. Il faut que malgré moi vous connoissiez toutes mes foiblesses.... En disant ces mots, la princesse

ne put retenir ses larmes. Toujours des reproches et des pleurs ! s'écria Philamir.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il sentit l'effet qu'elles devoient produire sur le cœur de Zéolide, et il tomba à ses genoux. Zéolide le repoussa avec colère. Vous êtes, lui dit-elle, d'une dureté révoltante !... Non, vous ne m'aimez pas, ou du moins vous êtes incapable d'aimer comme je vous aime..... Osez dire le contraire..... — Hélas, si je le pouvois !... — Vous m'avouez donc que vous ne m'aimez pas ?.... — O Zéolide, n'achevez point de m'accabler !... Je n'ai point une âme aussi pure, aussi délicate que la vôtre; mais je ressens pour vous tout ce que je puis éprouver d'attachement... — J'entends.... Vous n'avez plus pour moi que de l'estime.... — Si je n'ai point prononcé le mot d'*amour*, c'est que vous m'aviez vous-même interdit cette expression.... — Oui, avant que nous fussions dans ce palais.... En prononçant ces paroles, Zéolide rougit, et se détourna pour cacher sa confusion. Philamir sourit, et saisissant une des mains de la princesse, il la serra tendrement dans les siennes; Zéolide retirant sa main : Dites-moi, je vous prie, comment il est possible qu'ayant vu une seule fois cette

personne si belle, vous désiriez si passionnément de la revoir? — Je ne le désire point *passionnément*. — Mais vous avez dit qu'en renonçant à la voir, vous feriez *un sacrifice*. — Cela est vrai; si j'avois été le maître de me servir d'une autre expression, je n'aurois point employé celle-là. — Enfin vous ferez *un sacrifice*, en ne cherchant point cette étrangère. — Oui; elle est aimable, spirituelle, sa société m'auroit paru agréable; je la regrette, et je ne puis m'empêcher de trouver votre jalousie.... Ma jalousie! interrompit Zéolide avec un extrême dépit, quelle expression! quel langage!.... Mais, hélas! il n'est que trop vrai, je vous ai montré une jalousie ridicule: je condamne moi-même ce mouvement: si nous n'étions pas dans ce funeste palais, vous ne l'eussiez jamais connue!

Quelques jours après cette conversation, Philamir se promenant un matin, comme à son ordinaire, dans une allée de palmiers, aperçut de loin la belle Mirza qui paroissoit fort agitée. Elle s'approcha du prince, et d'un air inquiet et timide: Ah! seigneur, dit-elle, pardonnez... je suis dans un trouble!... Je cherche depuis une heure un portefeuille

que j'ai perdu; ne l'auriez-vous point trouvé? Non, répondit le prince, je m'en afflige, puisque je vois à quel point vous le regrettez... —Il contient mon secret....—Votre secret!... —J'ai eu l'indiscrétion d'écrire dans ce livre le détail de mes sentimens... Mais je n'en veux pas dire davantage. Adieu, seigneur. Si par hasard vous trouvez mon portefeuille, daignez me promettre de me le rendre, et surtout de ne point l'ouvrir. — Je m'y engage; mais si j'ai le bonheur de le trouver, où pourrai-je vous rencontrer pour vous le rendre?—Je reviendrai demain dans cette même allée. En disant ces mots, Mirza s'éloigne; et en s'en allant, elle retourna deux fois la tête pour regarder le prince qui la suivoit des yeux, et qui soupira en la perdant de vue.

Cependant Philamir se mit à chercher le portefeuille; il parcourut tous les jardins, mais inutilement; il ne trouva rien, et à midi il reprit le chemin du palais; il rencontra les trois courtisans, Aristée, Chrisal et Zoram, qui s'entretenoient ensemble. Surpris de les voir en aussi bonne intelligence, il s'approcha d'eux, et leur en fit compliment. Ah! seigneur, s'écria Chrisal, c'est notre danger commun qui nous réunit. —

Comment donc?—Quand nous aurions trahi l'état, nous ne serions pas dans un plus grand péril..... Rien ne peut nous sauver; nous sommes perdus sans ressource!...— Mais expliquez-vous....—Le génie veut nous rassembler ce soir pour nous lire un drame de sa composition.—La pièce peut-être sera bonne. —Elle est détestable par malheur; nous l'avons entendue il y a six mois, et nous persuadâmes alors à Phanor qu'il avoit fait un chef-d'œuvre.—Maintenant je conçois votre embarras. C'est apparemment pour vous éprouver que le génie veut que vous assistiez à une nouvelle lecture.—Point du tout; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est à cet égard dans une parfaite sécurité; il croit que nous l'avons flatté sur tous les points, excepté sur celui-ci.—Et pourquoi veut-il vous lire un ouvrage que vous connoissez?—Il y a fait plusieurs changemens; d'ailleurs deux auteurs célèbres viennent d'arriver: il a le projet de les étonner, de les confondre en leur lisant cette production.—Eh bien! il sera occupé de ces auteurs; il ne vous interrogera pas.—Oui, mais il faudroit pleurer et rire à cette maudite pièce; il n'y a pas moyen: on voit bien, dans ce palais, si les larmes

sont sincères. — Croyez-vous qu'un auteur n'y seroit pas trompé? — En effet, dit Aristée, est-il un charme assez puissant pour empêcher un auteur d'être la dupe des témoignages d'une approbation que la politesse ou la flatterie lui donnent? Mes amis, rassurons-nous, gardons le silence si nous pouvons, et j'espère que le génie ne saura pas lire sur nos visages. D'ailleurs, ajouta Philamir, toute son attention se portera sur les auteurs qui viennent d'arriver, toute sa colère se tournera contre eux; ils parleront sans défiance, car j'imagine qu'ils ne connoissent pas encore la vertu du palais. — Non, seigneur; et afin qu'ils n'en soient pas instruit avant la lecture, on les a conduits dans les appartemens éloignés du reste des voyageurs. Ces auteurs sont-ils venus ensemble? — Non, et même on sait déjà qu'ils ne s'aiment pas; aussi les a-t-on logés séparément.

Comme Zoram prononçoit ces mots, le génie parut, et l'on changea de conversation. Phanor s'avança : Je parie, dit-il, que vous parliez de ma pièce? — Oui, seigneur, répondit en tremblant Zoram. — Je suis bien sûr, reprit Phanor, que vous n'en disiez pas de mal. Je me souviendrai toujours de l'état où

je vous ai vus tous les trois à la première lecture. Vous éprouverez bien un autre ravissement aujourd'hui! J'y ai fait des changemens sublimes. Ces auteurs, je crois, seront un peu surpris..... Comme ils ne connoissent pas ce palais, ils parleront en toute liberté, et je vous réponds qu'ils éprouveront autant de jalousie que d'admiration. Qu'en pensez-vous? — En vérité, seigneur, nul auteur ne peut être jaloux de vos talens. — A cause de mon rang, n'est-ce pas? Je vous assure que cela n'y fait rien. Il y a environ un an que j'ai lu cette même pièce à un homme de beaucoup d'esprit, mais qui travaille aussi, qui écrit; eh bien! il lui fut impossible de dissimuler sa jalousie : il me loua froidement, gauchement, avec un embarras extrême : il me fit pitié; il souffroit si cruellement! Etrange chose, que l'amour-propre d'auteur!.... Pour moi, je ne fais que me rendre justice, et je ne m'abuse point; on m'a trompé souvent, dans le cours de ma vie, mais jamais à cet égard on ne m'a flatté. Pourquoi? c'est que cela étoit impossible.

Ces discours et cette confiance faisoient frémir les courtisans; enfin on rentra dans

le palais, et après le dîner, Phanor fit avertir Léarque et Tarsis (ainsi se nommoient les deux auteurs) qu'il étoit prêt à les recevoir. Léarque vint le premier; Phanor lui fit quelques questions sur Tarsis : Je le déteste, répondit Léarque; cependant le principe de ma haine m'oblige à la dissimuler adroitement : je désire paroître équitable; je le déchire en secret, je le loue en public, mais d'une manière artificieuse; mon intention n'est point de lui rendre justice, je veux seulement persuader que je ne la lui refuse pas entièrement. A ces mots, le génie, d'un air fin, se pencha vers Chrisal, et lui dit à l'oreille : Vous l'entendez! voilà l'effet de cette envie dont je parlois tout à l'heure; voyez si je connois le cœur humain!

Dans ce moment Tarsis entra. Phanor, après un moment de conversation, déploie son manuscrit, les deux auteurs se placent vis-à-vis de lui, les courtisans et Philamir entourent le génie, et Phanor prenant la parole : Il faut d'abord vous prévenir, dit-il, que ce petit ouvrage est un chef-dœuvre. — Oui, c'est l'usage,

reprit Léarque, on ne commence guère une lecture sans dire l'équivalent de cette phrase. Au reste, seigneur, vous pouvez être sûr que nous ne dirons pas un mot de ce que nous pensons, et que nous vous accablerons de louanges. Cette réponse confondit Tarsis, qui ne concevoit pas que Léarque pût pousser aussi loin la hardiesse et l'indiscrétion. Le génie sourit : Oui, dit-il, je compte entièrement sur votre sincérité, et je suis certain, en effet, que vous serez forcés de louer cet ouvrage. Vous saurez donc, messieurs, que vous devez fondre en larmes pendant le premier et le second acte, rire aux éclats au troisième et au quatrième, et trouver sublime le cinquième. D'ailleurs, le style de cette pièce est élégant et pur, les caractères en sont naturels et bien soutenus, l'intrigue conduite avec art, et le dénoûment admirable. — Voilà de la franchise! s'écria Tarsis; ordinairement on pense et même on dit tout cela, mais d'une manière ambiguë, entortillée. J'aime mieux l'espèce d'orgueil que vous montrez, seigneur, au moins il est comique, et il pourroit donner le goût de la modestie.

— Il est vrai, reprit Phanor, que lorsque je suis chez moi, je ne puis m'empêcher de parler sans aucun déguisement. Je conçois que mon langage puisse étonner, mais vous allez voir qu'au moins, en me vantant, je n'exagère pas. Alors le génie ouvre son manuscrit et commence.

Comme il falloit pleurer pendant les deux premiers actes, dès la première scène les courtisans tirèrent leurs mouchoirs de leurs poches, et s'en cachèrent entièrement le visage. Le génie s'interrompoit et s'arrêtoit presque à chaque vers : Remarquez, disoit-il, que ceci est très-profond, que cette pensée est neuve, que cette réflexion est philosophique. Phanor, durant ces interruptions et les entr'actes, parloit toujours, et se louoit tellement, que les auditeurs n'avoient absolument rien à dire. Les deux auteurs s'efforçoient de prendre un air attentif et recueilli, et trouvant très-ingénieux l'expédient que les courtisans avoient imaginé, ils s'en servirent et se voilèrent le visage. Phanor triomphoit en voyant tous les mouchoirs en l'air. Quand il fut au troisième acte:

Allons, allons, dit-il, séchez vos larmes, je vais maintenant vous égayer.

Alors il fallut rire. Phanor en donna l'exemple : Que cela est plaisant !.... que cela est comique !.... s'écrioit-il à chaque instant. Il y a des traits un peu libres, et *quelques pointes*; mais c'est le goût du siècle, on ne fait plus rire sans cela. Il est trop difficile d'allier ensemble la décence et la gaieté ; moi je ne veux que plaire et charmer, par conséquent je ne m'embarrasse guère de la morale et des bonnes mœurs, et je les sacrifie sans scrupule, toutes les fois qu'un bon mot ou un tableau séduisant m'y invite. — Cela est tout simple, reprit Léarque, c'est aussi notre manière de penser; cependant, pour la forme, il est nécessaire de jeter dans son ouvrage (quelque licencieux qu'il puisse être) une certaine quantité de petites phrases sentencieuses et morales. A la suite d'une peinture bien libre, bien indécente, on est charmé de trouver un éloge de la vertu ; on ne doit pas naturellement s'y attendre : cette disparate cause une agréable surprise..... — Sans doute, interrompit Phanor, et vous verrez que j'ai senti cette finesse de l'art ;

ma pièce est terminée par quatre vers qui apprennent aux spectateurs que j'ai eu un *but moral ;* et je puis vous assurer, sans chercher à me faire valoir, que je n'ai eu d'autre but que celui d'amuser et de montrer un talent supérieur. Mais reprenons mon quatrième acte. Seigneur, demanda Tarsis ; faudra-t-il encore? — Ah ! je vous en réponds, dit Phanor ; mais silence, écoutez.

Pendant les trois scènes qui terminoient cet acte, Léarque et Tarsis essayèrent plusieurs fois d'éclater de rire, et le génie se penchant vers Zoram, lui dit tout bas : Remarquez-vous qu'ils ne peuvent rire que du bout des lèvres? L'envie les ronge. Cela est bien plus flatteur pour moi que tous les éloges qu'ils pourroient me donner; car j'ai un amour-propre aussi éclairé que délicat. Quand la lecture fut finie, le génie se leva en se frottant les mains : A présent, dit-il en riant, ces messieurs vont s'expliquer, et nous allons voir à découvert ce qu'ils ont dans l'âme. — Seigneur, dit Léarque ; je suis dans le plus mortel embarras. Et moi aussi, ajouta Tarsis. Je m'en doutois ! je m'en doutois ! s'écria Phanor avec malignité.....

— Seigneur, il est si difficile de vous louer !... — C'est me dire que les expressions vous manquent; voilà déjà un éloge qui en vaut bien un autre. — Seigneur, je n'ai rien entendu de si extravagant, de si fou..... — Que mon troisième et mon quatrième acte? Oh! cela est vrai; ainsi je n'exagérois pas, quand je vous annonçois que vous y trouveriez une gaieté absolument folle. Chrisal, ajouta le génie, en se tournant vers ses courtisans, convenez qu'il est cependant charmant de s'entendre dire tout cela dans ce palais ! Et vous, Tarsis, poursuivit Phanor, vous ne dites rien? — Seigneur, répondit Tarsis d'un air consterné, malgré toute l'envie que j'éprouve..... — Eh bien ! s'écria le génie, transporté de joie, eh bien! Zoram, ne vous l'avois-je pas dit? vous l'entendez ! Il est dévoré d'envie..... Mais je ne veux pas abuser plus long-temps de la nécessité où se trouvent ces pauvres gens de nous faire lire dans leurs cœurs; je dois être satisfait, et il ne faut pas humilier inutilement ses semblables.

Après cette réflexion, Phanor congédia les auteurs. Lorsqu'ils furent partis, le génie

causa encore quelque temps avec ses courtisans : il ne leur fit pas une seule question ; il n'avoit aucun doute ; il ne les entretint que de sa gloire, du succès éclatant qu'il venoit d'avoir ; les courtisans en furent quittes pour la peur, et lorsqu'ils se retrouvèrent seuls : Avois-je tort, dit Arisée, de concevoir l'espérance d'échapper à ce danger ? Toutes les illusions se détruisent ici ; mais l'orgueil est le plus puissant de tous les enchanteurs : et qu'est-ce que l'aveuglement de l'amour même en comparaison de celui d'un auteur qui s'est laissé corrompre par la flatterie et par la vanité ?

Le lendemain, Philamir, à la naissance du jour, se rendit dans l'allée de palmiers : il n'y trouva point encore Mirza, et il se promena en l'attendant. Au bout d'un quart d'heure, il aperçut sur le gazon une feuille de papier : il voit une jolie écriture de femme, il lit ; quelle est sa surprise en lisant des vers charmans, dans lesquels Mirza parle et exprime pour Philamir la passion la plus violente. O malheureuse et trop aimable Mirza ! s'écrie le prince, voilà sans doute une des pages de ce portefeuille que vous cherchiez avec tant d'inquiétude !... Le vent, durant la

nuit, aura porté ce papier dans cette allée.... Hélas!.... le voilà donc, ce secret que Mirza vouloit me cacher!.... Ah! qu'il est dangereux pour moi de l'avoir découvert!....

Dans ce moment, Philamir aperçoit Mirza; il vole au-devant de ses pas.... Ah! seigneur, s'écria Mirza, je viens dans l'instant de retrouver mes tablettes; mais il manque une feuille.... Dieu! que vois-je? poursuivit-elle, cette feuille est entre vos mains!..... Vous l'avez lue?..... Infortunée Mirza! mes maux sont à leur comble!..... En disant ces paroles, Mirza tombe sur le gazon, et paroît près de s'évanouir. Le prince, pénétré, hors de lui, mit un genou en terre: O Mirza, dit-il d'une voix entrecoupée, dans quel trouble affreux me plongez-vous!.... Quoi! se peut-il?..... vous m'aimez!..... Cruel, répondit Mirza, puisque vous avez lu cet écrit, le silence que je m'étois imposé ne sauroit désormais vous cacher ma foiblesse..... Oui, je vous adore. Hélas! vous seul m'avez fait connoître la plus violente, la plus impérieuse de toutes les passions: je ne la surmonterai point, je le sens; elle me suivra au tombeau, ou plutôt elle m'y précipitera. Je ne puis être à vous; votre foi est promise, et vous savez

mon secret : je n'ai plus qu'à mourir!.....— Mourir! ô ciel! s'écria Philamir; qui? moi, je serois la cause de votre mort!..... ah plutôt!.... O Mirza, concevez-vous l'horreur de ma situation?.... l'engagement le plus saint me lie.... Je ne le sais que trop, interrompit Mirza; et s'il étoit possible que vous voulussiez le rompre, je n'y consentirois point. Zéolide est digne de faire votre bonheur : l'amour ne me rend point injuste. Gélanor m'a souvent parlé de la princesse; cet entretien m'intéressoit. N'osant faire votre éloge, j'écoutois avec plaisir celui d'un objet qui vous est si cher ; je ne puis haïr Zéolide, puisqu'elle vous aime...—Quels sentimens!... Quoi! vous ne haïssez pas votre rivale?...— Sans elle vous ne pourriez être heureux : je donnerois ma vie, s'il le falloit, pour sauver la sienne....—Ah! Mirza, quelle admiration vous m'inspirez!.... — Adieu, seigneur, vous avez lu dans mon âme, je ne puis m'empêcher de vous dire (et songez que c'est dans le palais de la Vérité) que je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et que vous régnerez à jamais dans un cœur aussi vertueux, aussi pur que noble et sensible. Incapable d'ambition, de jalousie, j'aurois pu faire

votre bonheur, si..... Adieu, cher prince.....
—Ah ! c'en est trop, interrompit Philamir, adorable Mirza !..... Eh ! quoi donc, avez-vous le projet de quitter aujourd'hui ce palais ? Je sais que vos trois mois de séjour sont expirés; et moi, je suis obligé d'y rester encore trois semaines..... Seigneur, répondit Mirza, je partirois sans délai, si Gélanor n'étoit pas malade ; mes soins lui sont nécessaires, et je reste. Mais j'exige de vous que vous ne veniez point chez Gélanor, et je vous demande encore de ne confier à personne le secret que vous m'avez surpris. On ne peut ici dire un mensonge, mais on peut se taire et ne point répondre. Adieu, seigneur, pour la dernière fois. En disant ces paroles, Mirza s'éloigne avec une extrême précipitation. Le prince veut l'arrêter; mais Mirza, d'un ton imposant et d'un air majestueux, lui ordonne de ne point la suivre, et Philamir est forcé d'obéir.

L'admiration et la pitié, la beauté et l'esprit de Mirza, ne combattirent que trop dans le cœur de Philamir la fidélité qu'il devoit à Zéolide; d'ailleurs son amour-propre étoit vivement flatté : inspirer une passion si violente à une personne si héroïquement ver-

tueuse, paroissoit à Philamir un triomphe aussi doux que flatteur. Enfin l'amour alloit coûter la vie à la belle et sublime Mirza; le prince n'en doutoit pas, et Zéolide pourroit se consoler! Cette réflexion s'offroit souvent à l'esprit de Philamir; cependant il aimoit toujours Zéolide. Il s'avouoit que la princesse étoit fort inférieure à sa rivale, et en même temps il trouvoit à Zéolide un charme indéfinissable que Mirza ne possédoit pas. Zéolide l'attiroit, s'insinuoit dans son cœur, s'y gravoit profondément; Mirza l'éblouissoit, frappoit son imagination, lui tournoit la tête; mais elle étoit trop au-dessus de lui, elle l'étonnoit trop pour le charmer. Cependant, craignant de trahir le secret de Mirza, il évitoit Zéolide autant qu'il le pouvoit. Zéolide s'aperçut bientôt que Philamir redoutoit mortellement de se trouver seul avec elle : la raison et la fierté l'engagèrent à ne plus chercher un amant qui la fuyoit. Après tant de chagrins, d'inquiétudes, de tourmens, de combats, Zéolide commençoit à souffrir moins : elle avoit p..ü trop d'illusions pour que l'amour ne fût pas presque entièrement éteint dans son cœur.

Enfin les trois semaines s'écoulèrent, et

Philamir vit naître le jour où l'on devoit quitter le palais de la Vérité. En attendant que la princesse fût éveillée; Philamir, pour la dernière fois, se rendit dans l'allée de palmiers; il éprouvoit le plus vif désir de revoir Mirza; il lui avoit même écrit pour la conjurer de se trouver dans cette allée; il n'osoit espérer que la sévère Mirza consentît à recevoir ses adieux; quelle fut sa joie lorsque tout à coup il la vit paroître! Mirza témoigna la plus grande surprise en apercevant le prince: elle voulut fuir; Philamir la retint. Ah! seigneur, dit-elle, je croyois que vous aviez déjà quitté ce palais, et je revenois dans ce lieu trop cher à mon cœur!... — Quoi! vous n'avez donc pas reçu mon billet? — Non, assurément, seigneur. Philamir s'affligea de ne devoir qu'au hasard le bonheur de revoir Mirza; il lui dit tout ce que la reconnoissance peut inspirer de plus tendre. Mirza versa des larmes, et montra des sentimens si héroïques, et en même temps si passionnés, que le prince transporté tomba à ses genoux, et ne put exprimer son admiration que par ses pleurs..... Dans ce moment, le prince entend derrière lui un léger bruit de feuilles, il tourne la tête; quel est son trouble ou plu-

tôt son effroi, en voyant Zéolide à deux pas de lui!....

La princesse, immobile de surprise, gardoit le silence; Philamir confondu n'osoit le rompre; enfin Mirza prit la parole, et s'adressant à la princesse, elle lui conte toute son histoire. Vous voyez, madame, poursuivit-elle, que je n'ai rien à me reprocher; je ne crains point que ma rivale même puisse lire dans mon âme; non-seulement je ne vous hais point, mais je sens vivement tout ce que vous devez éprouver dans cet instant; je souffre de vos maux autant que des miens. Philamir me regrette, nous ne pouvons vous le dissimuler; mais il vous aime toujours; et s'il étoit tenté de rompre pour moi l'engagement qui vous lie, je m'y opposerois. Je vais le quitter; je ne le verrai plus..... Cet effort me coûtera la vie.... mais mon devoir m'est plus cher encore que mon amour..... Et comment est-il possible, dit Zéolide, qu'une passion que la raison n'approuvoit pas, puisse devenir aussi violente dans un cœur tel que le vôtre?... Adieu, Philamir, poursuivit la princesse; je vous rends votre liberté, et je reprends enfin l'innocence; en renonçant à vous, je renonce pour toujours à

l'hymen..... Adieu; puissiez-vous être heureux!

Zéolide, arrêtez! s'écria Philamir éperdu. — Allez, seigneur, dit Mirza d'une voix languissante, allez la retrouver; abandonnez l'infortunée Mirza: ma rivale ne vous aime plus, et vous l'adorez!... Hélas! que ne puis-je, au prix de tout mon sang, vous rendre son cœur, puisque vous ne pouvez vivre sans elle. — O Mirza! quel sentiment sublime.... Oui, vous méritez seule..... Mais Zéolide.... Ah! je ne puis démêler moi-même ce qui se passe au fond de mon âme... Ah! cruel, s'écria Mirza, pouvez-vous balancer entre une femme qui a cessé de vous aimer, et la tendre et malheureuse Mirza!..... Maintenant que l'espoir s'est glissé dans mon cœur, si vous m'abandonnez, je vais mourir à vos yeux!..... Mais que dis-je? ô ciel, poursuivit Mirza, je m'égare; hélas! je ne puis vous cacher mes plus secrets sentimens: laissez-moi vous fuir..... Non, non, interrompit le prince, je n'aurai point la barbarie de livrer à la mort l'objet le plus aimable et le plus vertueux. Grand Dieu! que dites-vous? reprit Mirza, si vous voulez que je vive, vous me promettez donc votre foi?....

Le prince ne put répondre, ses pleurs lui coupèrent la parole. Eh bien ! cher Philamir, ajouta vivement Mirza, sortons de ce palais, hâtons-nous, ne différons plus.

En parlant ainsi, Mirza transportée précipite ses pas, et entraîne le prince qui versoit un torrent de larmes. Ils approchoient des portes fatales du palais, lorsque tout à coup le vénérable Gélanor s'offre à leurs regards ; Mirza frémit : Ah ! prince, dit-elle, fuyons ; n'écoutez point ce vieillard..... — Arrêtez, s'écria le philosophe, arrêtez ; la fuite est inutile, les portes sont fermées. A ces terribles paroles, Mirza pâlit, ses jambes tremblantes se dérobent sous elle ; Gélanor approche, et la saisissant par le bras : Perfide ! lui dit-il, rendez-moi le talisman que je vous ai confié, ou je vous dénonce, et je vous livre à la vengeance de Phanor. A ces mots, Mirza n'hésite plus, elle tire de sa poche une boîte de cristal, et la donne à Gélanor. Alors le philosophe se tournant vers Philamir : Ecoutez maintenant, lui dit-il, cette femme à laquelle vous sacrifiez Zéolide. Parlez, Mirza, poursuivit le vieillard, parlez, je vous l'ordonne. Eh bien ! dit

Mirza, je n'avois que le masque de la vertu; et l'ambition, la vanité seules m'ont inspiré le désir de séduire ce prince foible et crédule. C'est assez, reprit Gélanor. Mirza, vous êtes libre.

Mirza disparoît, et le prince levant les yeux au ciel: O Zéolide! s'écria-t-il, malheureux, qu'ai-je fait !..... Mais pouvois-je me défendre d'une pitié si naturelle ?..... — Savez-vous ce qui rendoit cette pitié si vive ? c'étoit l'orgueil. Avec un peu moins de vanité, vous auriez pensé que si l'amour est un mal dangereux, du moins on n'en meurt pas; enfin vous vous seriez dit que la compassion ne doit pas faire trahir un engagement sacré... —Ah! Gélanor, quel parti dois-je prendre? conseillez-moi; soyez mon protecteur, mon guide... — Tout n'est pas désespéré. Phanor est instruit; dans cet instant il tâche d'adoucir la princesse, et de la disposer à vous accorder un généreux pardon. Quand vous pourrez paroître, il vous enverra chercher... En attendant, reprit Philamir, apprenez-moi comment ce talisman, que Phanor donna jadis à la belle Agélie, a pu passer entre les mains de l'artificieuse Mirza. Je vais, ré-

pondit le vieillard, vous en instruire en peu de mots.

Lorsqu'Agélie quitta ces lieux, et qu'elle fut à la porte du palais, elle reprit à Nadir cette précieuse boîte, et me la présentant: Gélanor, me dit-elle, je vous donne ce talisman, mais à condition que vous ne le rendrez jamais à Phanor, et que vous le prêterez à des femmes, toutes les fois que vous pourrez, en le leur confiant, les préserver d'un grand péril. Soyez désormais, dans ce dangereux palais, le protecteur du sexe le plus foible; en méprisant celles qui seront coupables, plaignez-les surtout, et sauvez-les, s'il est possible. Ainsi parla l'aimable Agélie. Je reçus le talisman, et je me conformai aux intentions bienfaisantes d'Agélie. Depuis dix-huit ans, combien de femmes ont été préservées par moi de la colère et du ressentiment de leurs maris! Je leur prêtois le talisman: elles avoient trop d'intérêt à garder le secret, pour que j'eusse à craindre de leur part la plus légère indiscrétion à cet égard: chaque femme qui possédoit la boîte, me la rendoit en partant, et aul homme, jusqu'à ce jour, n'a pénétré ce mystère.

Enfin, il y a environ quatre mois qu'en me promenant dans les jardins, j'aperçus une belle personne qui versoit un déluge de pleurs; c'étoit Mirza; elle m'apprit qu'arrivée le matin, le hasard venoit de lui faire connoître la vertu du palais : J'ai un mari, poursuivit-elle, attaqué d'une maladie de langueur; il n'a que peu de temps à vivre; je l'ai rendu heureux, mais je l'ai trompé; s'il m'interroge, ses derniers momens seront affreux; avant de mourir, il voudra peut-être se venger..... Je calmai les frayeurs de Mirza, en lui confiant le talisman; un mois après, son mari expira doucement dans ses bras, en bénissant le ciel d'avoir eu, disoit-il, pour compagne la plus vertueuse de toutes les femmes. Mirza, devenue veuve, me conjura de lui laisser le talisman jusqu'au moment de son départ, afin de conserver sa réputation, qu'une question indiscrète pourroit lui ravir dans ce palais, si elle ne possédoit pas ce précieux préservatif.

Mirza parut s'attacher à moi: elle est aimable et spirituelle: sa société n'étoit pas sans charmes pour moi; cependant je sentis combien elle pouvoit être dangereuse pour tout autre, puisqu'avec autant d'esprit et de

beauté, elle avoit seule ici la possibilité de feindre et de dissimuler ses sentimens; j'exigeai qu'elle vécût dans la solitude, et quand vous arrivâtes, je lui ordonnai de vous éviter. Je possédois son secret; elle me craignoit; elle étoit forcée de m'obéir. Enfin je tombai malade; Mirza, sous prétexte de me soigner, prolongea son séjour. Hier je la vis agitée: j'eus quelques soupçons; je gardai le silence. Le médecin m'avoit ordonné de rester encore au lit quelques jours, et Mirza le savoit; mais ce matin je me suis levé; j'ai vu la princesse, qui m'a tout conté. J'ai été sur-le-champ trouver le génie, qui a fait fermer les portes du palais. La princesse ignore la perfidie de Mirza; je suis convenu avec Phanor qu'il ne lui parleroit pas du talisman, afin que vous puissiez, seigneur, si vous le désirez, vous servir de ce même talisman pour regagner le cœur de Zéolide.

En achevant ce récit, le philosophe remit au prince la boîte de cristal. Dans ce moment un esclave vint de la part du génie chercher Philamir, qui, rempli de trouble et d'inquiétude, vola chez Zéolide. Aussitôt qu'il aperçut la princesse, il courut se précipiter à ses pieds; il lui découvrit la supercherie de

Mirza, lui montra le talisman, et le posant sur une table : Je pouvois, ajouta-t-il, en vous cachant cette histoire et en gardant le talisman, vous persuader que je n'ai point suivi Mirza, et que j'ai su résister à toutes ses séductions ; mais quoique je ne puisse renoncer au bonheur, j'aime mieux encore vous perdre que vous tromper. Oui, Zéolide, j'étois séduit, entraîné : je n'ai plus pour vous ce sentiment aveugle, cette passion impétueuse que vous m'inspiriez avant notre arrivée dans ce fatal palais ; mais je vous aime comme je vous aimerai toute ma vie ; sans vous je ne puis être heureux, et vous seule au monde pouvez assurer mon bonheur.

A ces mots l'aimable Zéolide tendit à Philamir une main qu'il reçut avec transport. Les sentimens que vous me montrez, lui dit-elle, suffisent à mon bonheur ; si ce palais ne détruisoit que les illusions qui nourrissent l'amour, je ne me repentirois pas d'avoir voulu l'habiter ; mais l'air qu'on y respire est funeste à l'amitié même ! Venez, Philamir, venez, quittons pour jamais ce dangereux séjour. En disant ces paroles, la princesse se lève, Philamir la suit ; les deux amans

vont retrouver la reine et le génie; on monte dans les chars.

On alloit sortir enfin du triste palais de la Vérité, lorsqu'on vit avec une surprise inexprimable, les murs de cristal s'épaissir, se colorer, perdre leur transparence, et se transformer tout à coup en porphyre et en marbre d'une éclatante blancheur. Dans ce moment, le roi des génies parut, et s'adressant aux jeunes amans : Le charme est détruit, leur dit-il; vous pouvez désormais rester sans danger dans ce palais nouveau; vous y trouverez toutes les illusions nécessaires au bonheur. Que le souvenir du palais de la Vérité vous préserve à jamais des défiances injurieuses, et vous apprenne à réprimer les mouvemens d'une indiscrète curiosité; enfin n'oubliez point que la confiance aveugle et l'aimable indulgence forment les liens les plus doux qui puissent unir les cœurs.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de CELLOT, rue des Cr.-Augustins

00102605

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015